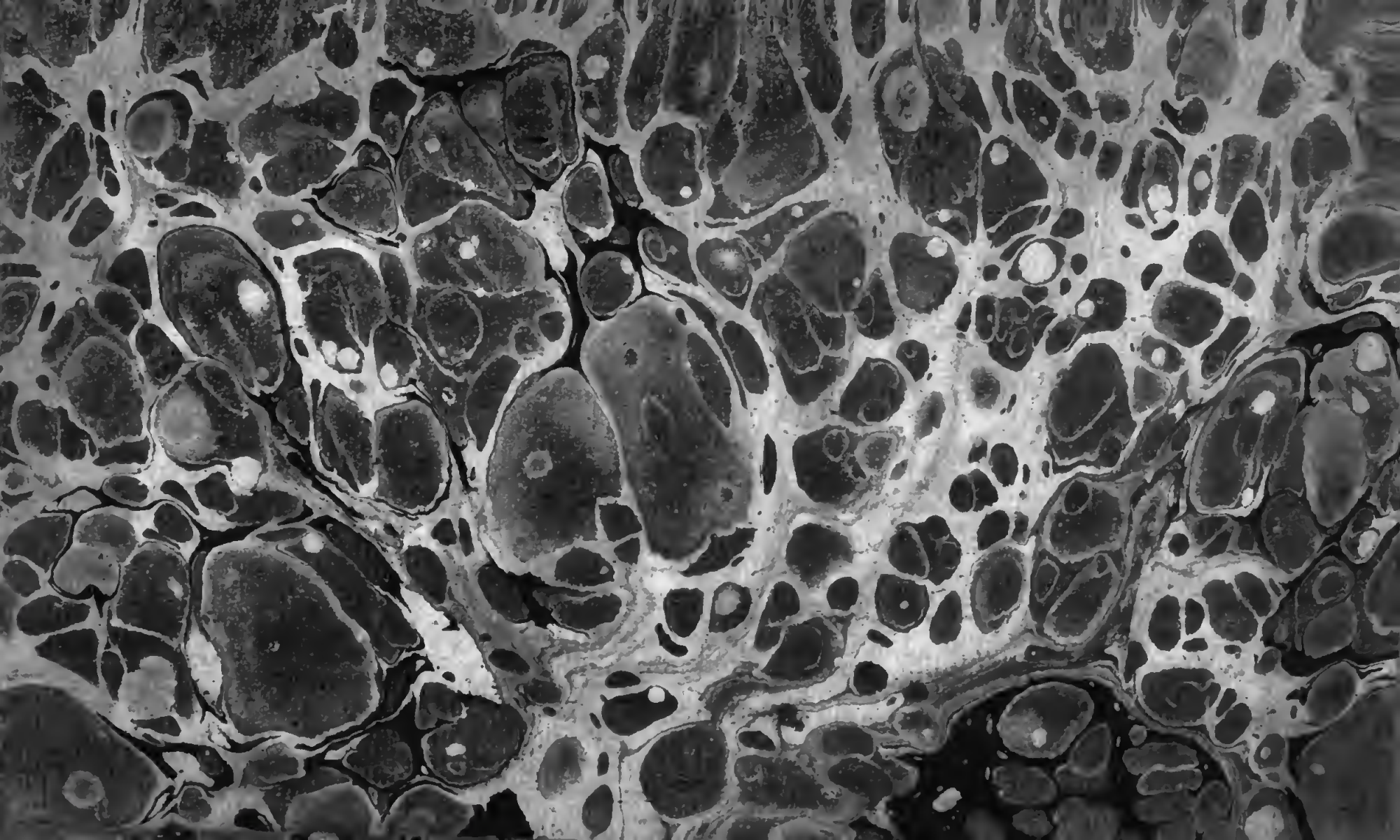


9067

# ŒUVRES

## DE LA ROCHEFOUCAULD.

587 1 2.

# ŒUVRES

# DE LA ROCHEFOUCAULD,

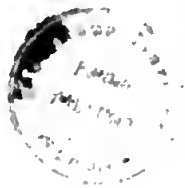
## MARQUIS DE SURGÈRES,

LIEUTENANT-COLONEL DES ARMÉES DU ROI, etc.

Contenant ses Traités sur la Guerre, sur les Gouvernemens, sur la Morale, son Parallèle entre Alexandre et César, son Voyage en Hollande, etc.

IMPRIMÉES SUR LES ORIGINAUX INÉDITS;

Revues et publiées avec des notes, par l'éditeur du VOYAGE DE M. l'Abbé BARTHÉLEMY EN ITALIE.



A PARIS,

Chez GÉRARD, Libraire, rue Saint-André-des-Arts, N°. 44.

1802.

# AVANT-PROPOS.

Il est des familles où le génie, l'esprit et la modestie sont comme héréditaires; celle de MM. de La Rochefoucauld en est une preuve. Après l'immortel auteur des *Maximes*, plusieurs rejetons de cette auguste maison se sont distingués dans la république des lettres, mais le public a été privé de leurs productions.

Je crois, avec M. le comte de Caylus, que les pensées utiles des hommes d'état, des grands généraux et des bons auteurs, appartiennent au monde entier, et qu'il en est de ces flambeaux comme du soleil: d'après cette opinion, je publie ces Œuvres.

Le marquis de Surgères a beaucoup écrit, tant en prose qu'en vers; il avait reçu de la nature cette facilité capable de produire les meilleurs ouvrages, lorsqu'elle est maîtrisée par un goût sûr, et

un discernement exempt des prestiges de l'imagination : ses Discours sur l'Art de la Guerre, sur les Gouvernemens, sur la Société, suffisent pour en convaincre.

C'est sur-tout dans ses vers que brille ce talent naturel, sans lequel la poésie n'est qu'un tissu de sentences glacées, terminées par des rimes amenées souvent aux dépens du sens, et qui la font à peine distinguer de la prose. Ses pièces érotiques faisaient le charme des sociétés littéraires du tems : tout le monde connaît les trois vers que M. de Voltaire a mis dans son Temple du goût :

Ne craignez point, jeune Surgère,
D'employer vos soins assidus
Aux beaux vers que vous savez faire.

Non-seulement il a composé plusieurs pièces à l'imitation de Chapelle et de Bachaumont, mais il n'a pas craint quelquefois de se mesurer avec le bon La Fontaine, dans une partie où la gaîté franche et naïve, se permet des récits que

la sévère pudeur ne saurait toujours approuver; au moins M. de Surgères eut-il la prudence de les renfermer dans le cercle de ses amis, et, pour ainsi dire, *in petto*.

Quant à ses ouvrages en prose, il n'est point d'hommes instruits et vertueux qui n'en recherchent la lecture; s'il raisonne, ce sont, j'ose l'avancer, les maximes de l'illustre La Rochefoucauld; s'il décrit, c'est un élève de Fenélon: ses citations, ses exemples montrent un homme également érudit et judicieux; son Parallèle entre Alexandre et César n'aurait pas été désavoué par Plutarque.

Peut-être devait-il, en partie, sa manière et ses sages conceptions au tems où il vivait: de toutes parts il était entouré de modèles sublimes. Les encouragemens donnés par Louis XIV aux arts et aux gens de lettres, venaient de faire naître des chef-d'œuvres; et quoique ces encouragemens fussent moins prodigués sous Louis XV, cependant la source n'en était pas encore tout-à-fait tarie, sur-tout

dans les commencemens de son règne.

Voltaire se plaignait, en 1735, que les belles-lettres perdaient à vue-d'œil, et n'en donnait pas la raison; Marmontel ajoutait, quarante ans après, qu'elles étaient perdues; mais il en trouvait la cause dans l'indifférence de la cour envers les savans et les hommes peu fortunés qui cultivaient la littérature. M. de Surgères n'avait besoin d'aucun de ces mobiles pour écrire: ce qu'il nous a laissé est le fruit de ses loisirs; il n'avoit d'autre dessein que de se rendre compte à lui-même, ou à un très-petit nombre d'amis, de ses observations et de ses idées: il a travaillé sans prétentions comme sans amour-propre, et cependant ses originaux, pleins de ratures, prouvent qu'il attachait à ses compositions un mérite que personne, je pense, ne saurait lui refuser.

# TRAITÉ

## SUR L'ART

# DE LA GUERRE.

De tous les métiers, il n'y en a peut-être pas de plus savant et de plus difficile, que celui de la guerre; cependant ce métier n'est généralement exercé que par des gens oisifs et ignorans; comme on ne peut se dissimuler qu'il faut des talens et du savoir pour commander, on attend de l'expérience de plusieurs années, ce que la théorie peut apprendre en peu de tems. Je ne prétends pas nier ici l'utilité de l'expérience; mais j'aurai le courage d'avancer qu'on n'en peut acquérir que fort imparfaitement, si la théorie ne nous met en état de profiter de ce qui se passe sous nos yeux; autrement on assiste à des siéges, à des combats, à des batailles, sans être, pour cela, plus instruit de tout ce qui s'est

fait, qu'un badaud ne l'est la première fois qu'il va à l'opéra, de ce qui produit les changemens de décoration, le vol de Phaéton, et celui de Persée.

Nos vieux militaires ne prouvent que trop la vérité de ce que j'avance : ils ont fait vingt campagnes, et la plupart ne sont pas capables de mener cinq cents hommes à la guerre : d'une multitude de maçons qui passent leur vie à bâtir, on en trouve à peine deux ou trois qui soient en état de comprendre un plan et de l'exécuter sans le secours de l'architecte. Quelle en est la raison? On ne peut, ce me semble, la trouver que dans le peu de théorie qu'ils ont acquise, et dans l'ignorance où ils sont des principes de leur art; ils posent des pierres l'une sur l'autre depuis vingt ans; mais c'est la routine qui les guide; ils ne cherchent point pourquoi telle chose se fait ainsi, ils exécutent ce qu'on leur trace; et une longue expérience ne les rend pas plus habiles, que quelques années d'apprentissage. Il en est de même de la plus grande partie des gens de guerre; ils ne seront toute leur vie que de simples maçons, parce qu'ils ignorent les règles de leur art. Leur vue n'est pas capable d'embrasser toutes les

parties de leur métier, et ils ne le considèrent que relativement aux petits détails qu'ils ne peuvent absolument tout-à-fait ignorer; c'est-à-dire, qu'un capitaine est content de lui, quand il sait faire manœuvrer et agir sa troupe de cinquante hommes, et un colonel son régiment; ils acquièrent en effet ce talent par la seule expérience; mais peut-il être compté pour quelque chose dans un métier aussi étendu, et aussi véritablement savant que celui de la guerre? Une application continuelle, une étude assidue, et une expérience consommée peuvent à peine faire d'un homme d'esprit et de courage, un bon général d'armée; comment se pourra-t-il que des gens qui n'étudient ni ne lisent, qui s'occupent bien plus de leur intérêt et de leurs plaisirs, que de leur métier, deviennent capables de commander? En vieillissant, ils acquièrent le grade, et non la capacité. La nature nous donne les talens, mais c'est l'étude et le travail qui les développent, et les mettent en valeur. Ceux en qui on découvre le germe des talens, doivent être exercés, et avancés de bonne heure; si on les laisse languir dans les grades subalternes, ils perdront cette activité et cette élévation d'âme qui fait les

grands hommes, et tels que ces arbres abandonnés à la nature, ils ne produiront que des fruits imparfaits et de peu d'usage.

Si l'on en croit bien des gens, on peut être bon général d'armée sans avoir beaucoup d'esprit; je suis bien éloigné de me ranger à cet avis; surtout lorsque j'examine de combien de soins un général est chargé, et tous les talens qu'il doit réunir et rassembler en sa personne.

Il est nécessaire qu'il ait le coup-d'œil excellent, pour choisir où il veut camper et combattre. De sa position dépend souvent le bon ou mauvais succès d'une affaire. Ce courage véritable qui met au-dessus des événemens, lui est absolument nécessaire; cette présence d'esprit que rien ne peut altérer ni troubler, est une partie essentielle; elle remédie aux inconvéniens qu'on n'a pu prévoir; elle répare les désordres qui arrivent dans la chaleur d'une action, elle profite des fautes que peut faire l'ennemi, et saisit l'occasion dans l'instant même qu'elle vient s'offrir.

Tout cela ne suffit point : on ne se bat pas tous les jours; il faut qu'un général fasse vivre son armée; qu'il sache diriger ses

marches et ses opérations; qu'il forme différens projets relatifs aux différentes circonstances que le hasard ou son habileté feront naître ; il doit observer l'ennemi, et deviner ses desseins, s'il veut les faire échouer ou s'y opposer. Un homme de peu d'esprit ne peut soupçonner à son ennemi que des projets qu'il aurait s'il était en sa place; il ne lui prêtera que ses propres idées, et ne peut lui en supposer de plus élevées ; ainsi il se trompera souvent, et vraisemblablement ne remportera pas l'avantage de la campagne. Que les troupes soient égales en bonté, et à-peu-près en nombre, le meilleur général sera presque aussi sûrement victorieux à la longue, que le bon joueur d'échecs doit l'être en jouant contre un plus faible que lui.

Je sais bien que l'esprit que doit avoir un général d'armée pour acquérir une grande réputation et la conserver, n'est pas celui dont les femmes font beaucoup de cas, ni même cet esprit qui rend aimable dans la société. Mais il n'en est pas moins vrai que ce qui constitue un bon général, et lui donne les talens qui lui sont nécessaires, sont des parties de l'esprit, sans doute les plus essentielles, et fort au-dessus des frivoles agré-

mens qui font acquérir dans le monde la réputation d'homme d'esprit. M. de Turenne était simple, parlait peu, son extérieur, ni ses discours ne prévenaient pas en sa faveur ; on en conclut qu'il avait peu d'esprit ; je pense, au contraire, qu'il en avait beaucoup, et que l'ayant entièrement appliqué à l'art de la guerre, et à faire usage de ses talens naturels dans cette partie, il était supérieur, même du côté de l'esprit, à ceux qui veulent embrasser plusieurs objets séparés et étendre trop loin leurs connaissances ; comment M. de Turenne aurait-il prévenu presque tous les desseins du prince de Condé, qui avait autant d'esprit que de capacité pour la guerre, s'il avait eu le génie aussi peu étendu qu'on le prétend aujourd'hui ? ses succès sont presque toujours une suite nécessaire d'opérations combinées et exécutées par un génie supérieur en ce genre. Son esprit prévoyait, faisait naître les événemens et les circonstances dont il savait toujours habilement profiter ; sous un tel chef, on desirait d'apprendre le métier et l'art de la guerre, et ce desir était rarement sans effet. L'exemple du général est une instruction perpétuelle, et une source féconde d'émulation. L'Europe a dû au grand Gustave

Adolphe plusieurs généraux du premier ordre; ils s'étaient formés dans l'armée de ce prince, ou en combattant contre lui. Tous les métiers ont leurs principes et leur théorie ; celui de la guerre n'est pas différent des autres à cet égard. La théorie est imparfaite sans l'expérience, et l'expérience sans théorie n'est qu'une misérable routine. Un homme d'esprit profite de l'une et de l'autre, et sait les réunir ; nous avons quantité de livres où l'on peut apprendre l'art de la guerre jusqu'à un certain point, la pratique et nos propres réflexions doivent faire le reste ; car les livres ne peuvent donner ce courage d'esprit si nécessaire à ceux qui commandent, et en même tems si rare. Tel qui se livre sans peine au péril d'une action, n'ose se charger de l'événement ; son peu de courage d'esprit le rend incertain, irrésolu : il consulte la prudence, lorsqu'il n'est plus question que d'agir. La prudence doit prévoir les événemens, et tout préparer pour se les rendre favorables ; mais elle doit laisser au hasard la part qu'il doit nécessairement avoir aux entreprises et actions de guerre ; il ne peut y avoir de projet qui n'ait ses difficultés et ses inconvéniens ; prétendre tout prévoir et ne rien

hasarder, c'est vouloir demeurer éternellement dans l'inaction. La prudence excessive est une preuve certaine de timidité et de faiblesse. Si le maréchal de Villars avait moins redouté l'événement incertain d'une bataille, il aurait attaqué et battu les ennemis en arrivant à Malplaquet; il connaissait la situation fâcheuse où la France se trouvait, il oublia qu'il était à la tête d'une belle armée, et partageant les craintes et les inquiétudes de la cour, il perdit une occasion favorable, et laissa le tems aux alliés de fortifier leur armée de vingt mille hommes de plus; ils profitèrent de ce renfort et de la mauvaise disposition du maréchal, et gagnèrent la bataille de Malplaquet; je conviens que le maréchal de Villars était dans le cas de ne pas desirer une action décisive; mais puisqu'il s'était porté jusques sur les ennemis, il valait mieux les combattre et profiter des avantages qu'une marche hardie venait de lui procurer, que de leur donner le loisir d'en prendre sur lui, et de le battre ensuite presqu'à coup sûr. Il fallait consulter la prudence lorsqu'il était question de marcher; mais une fois arrivé en présence, on ne pouvait l'écouter sans péril, le tems de réfléchir était passé, celui

d'agir avait pris sa place ; si à cette même bataille de Malplaquet, le maréchal de Bouflers avait eu plus de courage, d'esprit et de capacité, la faute du maréchal de Villars aurait été réparée ; les ennemis, après avoir trois fois inutilement attaqué l'aile droite de notre armée que commandait M. de Bouflers, prirent le parti de tourner tous leurs efforts contre notre centre ; pour exécuter ce projet, ils dégarnirent considérablement leur aile gauche. Il n'est pas douteux que si le maréchal avait pris ce moment pour marcher et attaquer à son tour ceux qui l'avaient combattu jusqu'alors sans succès, il aurait facilement culbuté cette aile affaiblie ; il n'en fallait pas davantage pour gagner la bataille ; le maréchal de Bouflers n'eut point assez de lumières pour deviner les desseins de l'ennemi, ou manquant de ce courage que je demande pour en profiter sur-le-champ, attendit scrupuleusement les ordres du général, qui, trop occupé de regagner les bois de Sarc, dont son infanterie venait d'être chassée, ne pouvait voir ce qui se passait au centre, et encore moins à la droite. Si M. de Magnac s'était conduit à Frideling comme le maréchal de Bouflers à Malplaquet, M. de Villars perdait

la bataille et le bâton de maréchal de France. M. de Magnac, sans attendre un ordre qui tardait trop à venir, prit son parti, et se chargeant de l'événement, il changea sa position ; les ennemis, trompés par ce mouvement qu'ils prirent pour une retraite, s'avancèrent, et dépassèrent un fort qui ne nous permettait pas de marcher à eux sans courir les risques de perdre beaucoup de monde, et celui d'être rompus avant d'avoir pu les joindre; M. de Magnac, qui ne s'était reculé que pour ôter cet avantage aux ennemis, les attaqua sans hésiter, aussitôt qu'il les vît hors de la protection du canon de ce fort; il les battit complètement, et le maréchal de Villars se trouva victorieux, quoique son infanterie qu'il commandait en personne eût été totalement mise en déroute par celle des ennemis; je n'ignore pas que ce que je propose est sujet à de grands inconvéniens; l'officier qui se détermine, et agit sans l'ordre de son supérieur, n'a pour lui que le succès; et c'est précisément pourquoi je prétends qu'il faut des connaissances étendues pour être en état de se décider, et profiter de l'occasion. Un sot et un ignorant ne l'aperçoivent pas; comment pourraient-ils la saisir?

Il faut aussi du courage d'esprit pour se mettre au-dessus de l'événement, et entreprendre ce qui nous paraît raisonnable. La plupart des détachemens qu'on fait à la guerre, n'ont aucun succès, parce que la plupart de ceux qui commandent n'osent rien prendre sur eux, soit par incapacité, soit par timidité; le général dans l'instruction qu'il donne, ne peut, à beaucoup près, avoir prévenu tous les cas possibles; ainsi on manque des occasions dont on aurait dû profiter, ou l'on revient aussi peu instruit qu'en partant; d'ailleurs, il est injuste de vouloir qu'un général prenne sur lui l'événement de toutes les occasions particulières qui dépendent de mille circonstances qu'on ne peut prévoir; il ne l'est pas moins aux généraux d'armée de se plaindre d'être tenu en tutelle par les ministres, puisque cela n'existe que par la faute des généraux; ils ne veulent point répondre de l'événement; ils prétendent être autorisés par le ministre à tout ce qu'ils entreprennent, et cela pour se disculper de tous les mauvais succès; il est raisonnable que le ministre profite de la dépendance à laquelle ils se soumettent par faiblesse, et qu'il dirige enfin de son cabinet les opérations d'une guerre

dont le général ne veut pas courir les risques; il faut prendre le bénéfice avec ses charges, s'exposer au blâme qui suit toujours le malheur, si l'on veut jouir des avantages que procurent les événemens heureux. Les généraux qui ont eu un mérite reconnu, ont joui dans leur commandement de toute la liberté qu'ils pouvaient desirer. M. de Vendôme se retira chez lui, quand on voulut donner des bornes trop étroites à son autorité de général, et que M. de Bourgogne, par sa présence, servit de prétexte au ministre et à quelques plats favoris de ce prince, pour se mêler de régler et décider des opérations militaires. M. de Vendôme ne redoutait ni les périls, ni l'événement d'un combat; il aurait continué de faire la guerre avec audace et avec succès, si on ne l'avait pas forcé de soumettre ses lumières à la sottise et à la timidité du conseil du duc de Bourgogne; M. de Vendôme n'est pas un modèle qu'on puisse proposer. A des qualités sublimes pour la guerre, il joignait des défauts essentiels; tels que la négligence, la facilité de caractère, et la paresse la plus excessive. Ces défauts le firent tomber souvent dans des situations très-embarrassantes; son courage et sa capacité

l'en tirèrent toujours heureusement. A Lusara il donna dans une embuscade que le prince Eugène n'aurait pas songé à tendre à tout autre qu'à M. de Vendôme. Ce général trop négligent s'y livra sans défiance ; mais sa présence d'esprit, sa fermeté, et l'amour des troupes qu'il savait mériter et acquérir, le sauvèrent de ce danger ; quoique surpris, il fit tête à l'ennemi de tous côtés, et l'obligea à se retirer avec perte. M. de Luxembourg, attaqué brusquement dans le tems qu'il savait la paix faite et signée, et que par conséquent, il ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille, témoigna autant de courage et de présence d'esprit que s'il eût été préparé à cette action, et eût fait ses dispositions en conséquence : il répara promptement le désordre qu'une pareille surprise venait de causer ; et faisant ses dispositions selon les circonstances, il repoussa par-tout les ennemis, et obligea le prince d'Orange à se retirer avec la honte d'avoir fait sans fruit une action plus digne d'un ambitieux forcené, que d'un honnête homme. Si j'ai dit que la prudence excessive est une marque de timidité dans un général, je n'ai pas prétendu qu'il dût absolument, se livrer à son courage

et à son impétuosité naturelle. L'exemple du prince d'Orange à la bataille de Lens doit servir de leçon à tous les généraux trop avides de gloire. Ce prince, après avoir gagné une bataille complette, s'obstina à la poursuite des ennemis : il leur livra un second combat dans un terrain qui lui était désavantageux ; et il ne les en chassa qu'après des efforts qui lui coûtèrent plus d'hommes qu'à eux. Peu satisfait de ce second avantage, il les suivit encore, et les combattit dans ce troisième poste qui leur donnait tant de supériorité sur nos troupes, toutes victorieuses qu'elles étaient, qu'il fut heureux de n'en être pas battu; ce qui serait arrivé sans doute, si les pertes que les ennemis avaient faites dans les combats précédens, ne les avaient mis hors d'état de profiter de cette occasion. Cette faute qu'on a osé reprocher au prince d'Orange, lui fit donner le nom de *boucher;* elle fut une suite de son caractère bouillant et ambitieux ; il ne pouvait trop consulter la prudence, il avait besoin d'être modéré et non pas animé. Il est des cas où la témérité est prudence. Dans des situations désespérées, l'homme sage doit avoir recours aux entreprises les plus audacieuses; elles réussissent

presque toujours quand elles sont bien conduites; les succès inspirent la sécurité et la confiance; on repose avec séçurité sur ses lauriers, sans imaginer que l'ennemi puisse se relever de sa chûte; et c'est ce qui arrive presque toutes les fois qu'il ose l'entreprendre. Le lendemain d'une bataille gagnée serait souvent le jour d'une défaite complette, s'il était facile de ranimer le courage des vaincus, et de les faire combattre avec audace et vigueur. Les Français sont courageux, ardens, impétueux; mais ils sont peu capables de se roidir contre l'adversité. Une bataille perdue les décourage entièrement; ce ne sont plus les mêmes hommes; on peut tout attendre de leur premier feu, si on sait le ménager et l'employer à propos.

J'ai avancé qu'une action qui ressemble plus à la témérité qu'au courage raisonné, est quelquefois le fruit d'une résolution dictée par la prudence; M. le prince Eugène nous en fournit un exemple éclatant; ce prince ayant entrepris le siège de Belgrade (peut-être trop légèrement), se trouva bientôt assiégé lui-même dans son camp par la formidable armée des Turcs; une artillerie nombreuse le foudroyait derrière ses retran-

chemens; une armée française qui se serait vue dans une pareille position, se serait crue perdue. Les Allemands plus froids laissèrent au général le soin de les tirer d'embarras, ainsi que l'inquiétude qu'une pareille situation devait leur donner. Le prince Eugène était trop habile pour ne pas connaître toute l'étendue du péril où il s'était mis, mais son ame n'en fut point troublée; et sans assembler le conseil de guerre (ressource ordinaire de ceux qui ne savent plus où donner de la tête), il prit le parti d'attaquer l'armée qui l'assiégeait. Dans toute autre circonstance, ce projet aurait paru une témérité insoutenable; quelle apparence en effet de pouvoir sortir de ses lignes, et de se former devant une armée quatre fois plus forte que la sienne? Le prince Eugène en sentit toute la difficulté, mais il tenta de la surmonter. Il connut qu'il devenait réellement prudent de sacrifier une partie de l'armée pour le salut de l'autre, et qu'il était question de vaincre ou de périr. Sans perdre le tems à peser les inconvéniens et les dangers d'une entreprise que les circonstances rendaient nécessaire, il donna ses ordres, fit ses dispositions, et son armée se trouva en

bataille

bataille avant que celle des Turcs se fut aperçue de sa marche ; un brouillard épais déroba aux Turcs la connaissance des mouvemens que le prince Eugène faisait faire à ses troupes. Le général des Turcs ne soupçonna point son ennemi d'un projet, qu'il n'aurait point été capable de former ni d'exécuter. Il ne prit aucune des précautions nécessaires en pareil cas, et n'observa pas assez exactement cette armée qu'il croyait hors d'état de songer même à lui échapper. Il fut bientôt puni de sa folle sécurité ; le prince Eugène l'attaqua si vigoureusement, que son armée innombrable ne servit qu'à rendre sa défaite plus complète, et la gloire de son ennemi plus éclatante ; la prudence aurait peut-être conseillé au prince Eugène de ne pas se mettre dans la position terrible, où il venait de se trouver, mais elle ne pouvait qu'approuver la résolution audacieuse de se faire jour à travers l'armée ennemie : si cette action eut été entreprise sans nécessité, elle serait sans doute une témérité punissable ; mais elle est prudente, raisonnable dans la situation, où était l'armée allemande, et elle caractérise le grand homme qui, lorsqu'il fait des fautes, trouve dans son génie élevé des ressources

pour les réparer et souvent pour les faire tourner à sa gloire.

César a l'imprudence de s'enfermer dans Alexandrie avec un faible détachement de son armée; il y est attaqué ( comme il devait s'y attendre ) par toutes les forces de l'Egypte; c'est alors qu'il se sert de toute sa capacité, et qu'il fait voir que ce n'est point le hasard qui a toujours attaché la fortune à son char, et qu'il est en effet digne d'être le maître du monde. Si le conseil du roi avait été composé d'habiles généraux, il n'aurait jamais imaginé d'envoyer les armées de France à trois cents lieues de leur pays pour s'y tenir sur la défensive; un conquérant est un torrent impétueux qui renverse tout ce qu'il trouve sur son chemin, il ne donne le tems ni à ses ennemis ni à ses propres troupes de réfléchir et de l'arrêter dans sa course; suspendre le cours de ses victoires, c'est faire assez pour lui en arracher le fruit; ses ennemis sont à portée d'avoir sans cesse de nouveaux secours, il n'en peut espérer que de trop faibles pour réparer ses pertes réelles; gagner du tems contre une armée expatriée, c'est obtenir une victoire certaine : nous ne l'avons que trop éprouvé en Italie et en Alle-

magne ; maîtres de tout envahir, nous nous sommes arrêtés au milieu de la carrière, nous nous sommes amusés à prendre des villes et des places qu'il était impossible de garder : ces ridicules conquêtes nous ont affaiblis, et ont donné le tems aux ennemis de se rassembler ; nos premières fautes ne pouvaient se réparer qu'en cherchant à combattre, nous l'avons évité et nous avons trouvé le secret de perdre deux armées et toutes nos conquêtes, sans avoir donné ni reçu une bataille ni même un combat considérable, et cela en nous tenant toujours soigneusement sur la défensive dans un pays et dans des circonstances, où nous devions toujours marcher en avant, et attaquer l'ennemi sans considérer s'il était fort ou faible. On s'est conduit de la même façon en Italie ; on s'est bien gardé de combattre tant qu'on était en état de le faire, et qu'on a dû en chercher l'occasion, mais on a fini par donner une bataille sans avoir fait aucunes dispositions, ni reconnu celles des ennemis ; on s'est fait battre ainsi qu'on devait s'y attendre : cette bataille se donnait par ordre de la cour, et non en conséquence des mesures prises d'avance par les généraux ; les Français, arrivés le soir fort tard,

furent se faire assommer le lendemain sur un terrain qu'ils n'avaient pu reconnaître ni examiner, et on se vit réduit à savoir gré aux généraux qui ramenèrent en France les faibles débris de deux florissantes armées. Si ces généraux avaient eu le courage d'esprit de désobéir à des ordres absurdes, ils n'auraient point été dans le cas de perdre la bataille de Plaisance. Ils avaient cent fois été à même de chasser les Allemands de l'Italie, et de leur en fermer l'entrée; mais ils préférèrent, ainsi qu'on avait fait en Allemagne, la vaine gloire d'avoir conquis un grand nombre de villes et plusieurs places fortifiées, au seul parti qu'il soit raisonnable de prendre quand on veut conquérir et garder ses conquêtes.

M. de Maillebois part de Wesphalie, et marche en Bohême au secours des Français assiégés dans Prague. Il trouve l'armée ennemie à l'entrée de Bohême. On ne doutait point que, supérieur de toutes façons à cette armée, il ne profitât point d'une si belle occasion de se couvrir de gloire. Une lettre du ministre l'arrête ; cette lettre, cependant, prouve tout simplement que le ministre ne veut pas se charger de l'événement d'une bataille. Le général, qui doit voir de ses propres

yeux les avantages qu'il peut raisonnablement se promettre de sa position, et de l'ardeur de l'armée qui ne demande qu'à combattre ; redoute un événement que tout lui annonce devoir être heureux. Il passe quinze jours en présence des ennemis, et finit par décamper pendant la nuit ; il ruine son armée par des marches et des fatigues continuelles, et enfin la détruit sans avoir rempli aucun des objets de sa mission. Un nouveau général vient le remplacer. Que pouvait-il arriver de plus désagréable à M. de Maillebois ? c'était l'événement le plus fâcheux qu'il eût à craindre, quand même il aurait perdu une bataille que l'ambition et la prudence lui conseillaient également d'entreprendre. Il me semble qu'un général a toujours beaucoup plus d'intérêt à combattre qu'à rester dans l'inaction : s'il répondait de l'événement sur sa tête, comme chez les Turcs, je lui passerais quelque timidité à cet égard ; mais on n'a jamais rien fait à nos généraux battus, même par leur faute : être remplacés par d'autres, est la seule punition qu'ils puissent craindre ; est-elle en proportion avec la gloire et les avantages qu'ils retirent d'une victoire éclatante ? J'ai dit que les actions hardies étaient presque toujours suivies du

succès; le même prince Eugène, que j'ai déjà cité, m'en fournit encore des exemples : le siège de l'Isle, entrepris à la vue de cent mille français, sera le premier. Milord Malboroug et le prince Eugène pouvaient-ils raisonnablement se promettre qu'on ne les attaquerait pas dans le cours d'un siège aussi long? A quelle perte ne s'exposaient-ils pas si le sort des armes, toujours incertain, favorisait l'armée française, qui, combattant dans son propre pays, courait beaucoup moins de risques que l'armée ennemie? En supposant qu'ils crussent leur position assez bonne pour ne pas devoir craindre d'être attaqués, pouvaient-ils espérer que l'armée ennemie leur laisserait leur communication libre, avec les places dont ils tiraient leur subsistance? comptaient-ils qu'un détachement de quinze ou vingt mille hommes se ferait battre par six mille allemands chargés de l'escorte d'un convoi? Il fallait pourtant que cela arrivât ainsi pour faire réussir leur entreprise; et on pouvait leur dire avec raison :

Mais, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

Il est juste de donner quelque chose au

hasard, on n'entreprendrait jamais rien à la guerre, si on ne comptait pas un peu sur son bonheur, et sur les fautes de son ennemi : je pense que ce serait pousser la confiance trop loin, que d'imiter la conduite du prince Eugène dans cette occasion. Le second exemple va nous l'offrir aussi téméraire. Il passe deux rivières, et marche avec quarante mille hommes pour secourir Turin assiégé par une armée de quatre-vingt mille français; il ne pouvait former une entreprise plus hardie, à moins qu'il n'eût, comme Socrate, un démon à ses gages, et que ce démon ne l'eût averti de toutes les sottises que l'armée de France se préparait à faire. Il n'était pas vraisemblable qu'on attendît l'ennemi dans des lignes d'une étendue immense, qui ne pouvaient avoir de communication entr'elles. Eugène devait croire qu'on marcherait à lui, en laissant seulement un corps de troupes pour garder les tranchées; si l'on eût pris ce parti, je ne vois pas comment le prince Eugène se serait tiré d'une entreprise si hardie, et si contraire à la prudence. Un ordre du roi autorisa nos mauvais généraux à se faire battre comme des sots; je crois qu'ils étaient dans le cas de désobéir à cet ordre, et de lui préférer le desir

que M. le duc d'Orléans avait de marcher à l'ennemi. C'était réellement ne pas servir le roi que de ne pas se soumettre servilement à un ordre que l'intrigue lui avait arraché; il aurait sans doute préféré une désobéissance autorisée par un vrai zèle pour sa gloire et ses intérêts, à une soumission ridicule qui lui fit perdre l'Italie entière : on ne se contenta pas de se faire battre par obéissance, on abandonna toutes les conquêtes faites depuis longtems pour se retirer promptement en France. Il est certain cependant que l'échec que nous venions d'essuyer sous Turin ne nous empêchait point de rentrer en Italie, et d'y être encore fort supérieurs aux ennemis. M. de Médavi, à la tête de dix-huit mille hommes, venait d'y remporter un avantage considérable; l'affaire de Turin n'avait pas coûté quatre mille hommes; les mêmes gens qui n'avaient pas eu le courage de résister à un ordre insensé, et qui ne pouvait avoir que des suites funestes, perdirent absolument la tête, et se laissèrent entraîner en France par la multitude qui voulait mettre à couvert l'argent gagné en Italie. MM. de Marcin et de la Feuillade ignoraient sans doute l'action d'un aide-de-camp de Gustave Adolphe :

cet aide-de-camp chargé par le roi d'aller faire marcher la droite de l'armée, s'aperçut en y arrivant que les ennemis avaient changé leur disposition, et que l'ordre qu'il devait faire exécuter n'était plus convenable à leur position actuelle ; il prit sur lui de faire faire un mouvement tout différent de celui que le roi avait ordonné. Le succès justifia cette conduite hardie. Gustave, surpris de voir faire un mouvement contraire à celui qu'il voulait qu'on fît, y courut, et en demanda la raison à son aide-de-camp. Celui-ci lui avoua naturellement qu'il avait supprimé son ordre, et lui exposa les motifs de sa désobéissance. Jeune homme, lui dit le roi, qui vous en a tant appris? Vous, sire, lui répondit l'aide-de-camp. Gustave, sans répliquer l'envoya en prison, et l'en fit sortir le lendemain pour le mettre à la tête d'un régiment. Il me semble que la conduite de cet aide-de-camp fut infiniment plus hardie que n'aurait été celle de M. de Marcin, en désobéissant à un ordre donné de loin, et dont l'exécution ne pouvait qu'être fatale. Le maréchal de Créqui, chargé de défendre le passage de la Moselle au duc de Lorraine, infiniment plus fort que lui, n'imagina point de meilleur

moyen de l'observer exactement, que de passer lui-même la Moselle, et de se camper du même côté de cette rivière que les ennemis occupaient; sa démarche parut téméraire à la cour, et il eut ordre de mettre la rivière entre l'armée ennemie et la sienne. Il obéit malgré lui, et les ennemis ne tardèrent pas à lui dérober une marche et à passer la Moselle. Il manda au roi que l'exécution de ses ordres était cause que l'armée ennemie était entrée en France, parce qu'il fallait des forces considérables pour défendre le passage d'une rivière un peu étendue; au lieu qu'en prenant une position avantageuse sur le même bord qu'occupait l'ennemi, on éclairait de trop près tous ses mouvemens, pour qu'il hasardât de passer cette rivière devant une armée qui le prenant en flanc, écraserait tout ce qui n'aurait pas eu le temps de gagner le bord opposé. M. de Créqui fit sentir au roi qu'une défensive trop exacte était dangereuse; qu'il fallait toujours tenir l'ennemi sur ses gardes, et lui faire craindre quelques entreprises; puisque sans cela on se mettait dans le cas d'en recevoir beaucoup de mal, et de ne pouvoir lui en faire aucun. Le roi eut égard à ses représentations, et donna

carte blanche au maréchal de Créqui pour agir selon qu'il le jugerait à propos. Ce général eut le courage d'esprit de courir les risques d'un événement malheureux, et continua, après avoir fait repasser la Moselle aux ennemis, en la passant lui-même, et se portant dans leur pays, à les serrer de si près (sans se mettre cependant à portée de recevoir un combat malgré lui) qu'il força le duc de Lorraine à retourner sur le Haut-Rhin; il le suivit si exactement dans cette marche, qu'il attaqua et défit entièrement son arrière-garde aux environs de Fribourg. Ainsi, avec des forces très-inférieures à celles de l'ennemi, il fit échouer tous ses desseins, et finit une campagne de guerre défensive par des manœuvres tout-à-fait offensives; il soutenait avec raison que la meilleure façon de défendre son pays, était de donner de l'inquiétude à l'ennemi pour celui qu'il abandonnait; et qu'un bon général, quelque faible que fût son armée, ne devait jamais se tenir sur une défensive absolue; qu'il fallait, au contraire, chercher toutes les occasions possibles de changer la guerre défensive en offensive. M. de Luxembourg pensait de même. Le roi l'ayant laissé en

Flandres avec fort peu de troupes pour défendre une étendue de pays considérable, il jugea prudemment que, pour y parvenir, il devait en imposer par la hardiesse de ses manœuvres. Ainsi, loin de disperser sa petite armée dans le pays qu'il avait à garder, il la rassembla et se porta sur les ennemis : il leur fut impossible de rien entreprendre, ayant sans cesse sur eux une armée qui ne les perdait point de vue, et qu'ils trouvaient toujours postée si avantageusement, qu'on ne pouvait l'attaquer sans témérité. M. de Luxembourg, toujours sur les talons des ennemis, toutes les fois qu'ils faisaient quelques mouvemens, les battit si souvent en détail, qu'il se trouva absolument sur la défensive avant la fin de la campagne. Que la plupart de nos généraux comparent leurs compagnes aux deux que je viens de citer, je doute que leur amour-propre y trouve de grands sujets de satisfaction.

MM. de Créqui et de Luxembourg, avec de très-faibles armées, ont eu assez de courage d'esprit pour se charger d'un événement que leur seule capacité pouvait rendre heureux. Un échec faisait traiter leur courage de folieet de témérité, ils ne pouvaient l'ignorer ; mais

une pareille conduite n'était pas capable de les arrêter. Leur audace était soutenue par beaucoup de science et de prudence; ils n'entreprenaient rien qu'après une mûre réflexion, mais ils ne réfléchissaient plus lorsque les circonstances demandaient qu'on agît avec vigueur et sans perdre de tems : leurs troupes, accoutumées à vaincre sous leurs ordres, ne comptaient point le nombre des ennemis; elles marchaient avec confiance partout où on voulait les mener. L'inquiétude que témoignent les nôtres aujourd'hui en presque toutes les occasions, le desir qu'elles ont de pouvoir découvrir les desseins du général, naissent moins de la curiosité naturelle aux Français, que du peu d'opinion qu'elles ont de la capacité de ceux à qui elles obéissent. La seule bataille que les Français aient donnée du règne de Louis XV, est celle de Dettingue, et c'est, je crois, la seule occasion où il était nécessaire de se tenir sur la défensive; les ennemis s'étaient imprudemment fourrés dans une espèce de cul-de-sac; M. le maréchal de Noailles les y avait habilement renfermés : une artillerie formidable, placée sur les bords du Mein, allait les écraser et les réduire à la nécessité d'abandonner leur canon, leurs équi-

pages et leur cavalerie pour se sauver dans les montagnes; il ne fallait que se tenir en force sur le ruisseau de Dettingue, les ennemis ne pouvaient nous y attaquer qu'avec un desavantage marqué. L'ambition de quelques particuliers nous fit perdre tout le fruit de cette heureuse position; les ennemis, dans une situation assez semblable à celle des Romains aux Fourches Caudines, trouvèrent des ressources dans notre folie et notre ignorance. Nous passâmes le ruisseau de Dettingue, notre canon devint alors inutile; nous fûmes nous faire repousser et battre en détail par une armée placée sur six ou sept lignes : cet essai, aussi follement entrepris que mal-adroitement exécuté, fit succéder la frayeur à notre témérité, on se replia promptement. Les ennemis, voulant nous disputer l'avantage d'avoir fait seuls des fautes capitales, nous laissèrent retirer paisiblement. Ce bon procédé de leur part ne put calmer nos alarmes, ni nous engager à nous former sur le ruisseau que nous avions si mal-à-propos passé : si nous avions pris ce parti, il ne nous restait que le regret d'avoir perdu, fort inutilement, trois ou quatre mille hommes. Les ennemis ne pouvaient tirer aucun profit de l'avantage

qu'ils venaient de remporter; nôtre canon, placé de nouveau sur les bords du Mein, allait de nouveau les foudroyer, et il leur était impossible de nous forcer derrière le ruisseau de Dettingue si nous avions voulu nous y tenir. Trois brigades, qui n'avaient point eu de part à l'action, venaient d'arriver ; tout cela ne put rassurer notre général, ni ses faibles conseillers : il fallut passer le Mein pour les rendre tranquilles. Peut-on rien de plus absurde que cette conduite ? On va se faire battre sans objet et sans raison; la tête tourne pour un échec qu'il était impossible d'éviter en combattant comme nous fîmes, et on abandonne une position excellente qui assurait la ruine totale de l'armée ennemie, parce qu'on a fait battre la moitié de la nôtre mal-à-propos. On avait sans doute eu grand tort de passer le ruisseau, et d'aller en désordre faire tuer trois ou quatre mille hommes; mais puisque les ennemis nous laissaient tranquillement faire notre retraite, pourquoi repasser le Mein ? le ruisseau de Dettingue était toujours une barrière invincible qu'il fallait opposer aux ennemis. Nous avions plus de bras qu'il ne fallait pour défendre ce ruisseau avec succès, et y faire périr

l'armée ennemie qui ne pouvait nous attaquer qu'en essuyant le feu de toute notre artillerie. Il n'était question que d'avoir une tête qui plaçât et fit agir tous ces bras, et c'est ce qui nous manqua : nos *agréables*, qui avaient été les plus ardens à demander une bataille, et à dire au maréchal de Noailles que le roi desirait qu'il en donnaât une, lui laissèrent repasser le Mein sans s'y opposer.

On sera peut-être surpris de ne pas voir mettre au rang des batailles les actions de Laufelt et de Rocou, où nous avons été les attaquans : je sais qu'on donne à ces deux affaires le nom de bataille ; celle de Rocou ne le peut mériter, si l'on veut faire attention que d'une armée de cent trente mille hommes, il n'y a eu que quarante bataillons qui ayent combattu, qu'on a attaqué et emporté les postes avancés de l'armée ennemie, mais qu'on n'a point combattu contre leur armée qui s'est repliée sous Mastraëcht, et a repassé la Meuse sans qu'on ait troublé sa retraite. On conviendra que cette action ne peut guères mériter le nom de bataille ; la supériorité de notre armée, la position dangereuse de celle des ennemis semblaient nous promettre un événement aussi décisif que glorieux. Les

ennemis

ennemis, battus comme ils devaient vraisemblablement l'être dans cette occasion, étaient en danger de perdre les deux tiers de leur armée, ils furent fort heureux d'avoir affaire à un ennemi humain qui, sans doute, ne voulait pas la fin de la guerre. L'affaire de Laufelt fut vive pour les troupes qui y eurent part ; mais plus de la moitié de l'armée n'y en prit aucune. Les Autrichiens voyant leurs alliés abandonner leur poste, se retirèrent aussi sans que les généraux qui commandaient notre gauche, imaginassent de les inquiéter. Ils restèrent où on les avait placés, sous prétexte que le général ne leur avait rien ordonné de plus. La présence du roi ne put les encourager à entreprendre ce que le simple bon sens leur conseillait de faire, et cette victoire fut aussi infructueuse que celle de Rocou ; on ne suivit point les ennemis et on ne les inquiéta pas plus dans cette retraite que dans la précédente. Notre triomphe se borna à occuper leur camp, et à faire souper le roi dans la maison où le duc de Cumberland avait dîné la veille. Si les batailles perdues n'avaient pas ordinairement des suites plus fâcheuses, les généraux auraient grand tort de redouter un pareil événement ; il est vrai que peu de

nations exécutent aussi à la lettre que les Français, le proverbe de faire un pont d'or à l'ennemi qui fuit. La politesse dont nous nous piquons, influe jusques sur les actions de guerre, nous ne voulons pas sans doute abuser de la bonne fortune, et nous poussons beaucoup plus loin une plaisanterie, qu'une victoire remportée sur nos ennemis; notre général, quoiqu'allemand, s'est si bien fait à nos mœurs et à nos usages, qu'il nous surpasse en fait de bons procédés pour une armée vaincue et mise en fuite. Si quelqu'un osait lui représenter qu'une pareille humanité est déplacée, peut-être ferait-il la même réponse qu'un de nos anciens généraux fit à son fils qui voulait poursuivre une armée en déroute. « Tu veux donc, pauvre sot, lui dit ce général, que nous allions l'année prochaine planter nos choux. » En convenant qu'un général est l'ame de toutes les opérations de son armée et l'esprit qui vivifie, on ne peut nier que quelqu'habile qu'il soit, il n'ait besoin d'être secondé. Il est à souhaiter pour le succès de la campagne, qu'il ait sous ses ordres des officiers capables de le seconder, et de l'égaler un jour, ce qu'ils ne peuvent faire qu'en travaillant à acquérir des connaissances, et à

réduire en pratique la théorie qu'ils ont apprise dans leur jeunesse; le chef demande de l'exactitude et de l'obéissance dans ses inférieurs, il a raison sans doute; mais j'ai déjà fait voir combien il était dangereux de pousser cette obéissance jusqu'au scrupule; il est constant qu'un général d'armée ne peut tout prévoir ni tout voir par ses yeux; si ceux qui commandent sous lui, n'ont le courage de rien prendre sur eux, et s'en tiennent platement à l'exécution des ordres qu'ils ont reçus, on laissera perdre les occasions les plus heureuses. Tout dépend à la guerre de savoir saisir le moment. Comme on emploie dans nos armées un grand nombre d'officiers généraux qu'on reconnaît pour être incapables de commander, on ne consentira point à admettre la liberté que je veux donner à ceux qui sont à la tête d'une aile ou d'une division. Elle est cependant indispensable, sur-tout avec des armées aussi nombreuses que les nôtres, il est impossible qu'un général puisse voir la totalité de son armée, et encore moins celle des ennemis. Ainsi tandis qu'il manœuvrera à merveille à la droite, on le battra à la gauche, ou du moins on laissera, comme à Laufelt, la plus grande partie de l'armée

inutile, et celle de l'ennemi fera impunément tous les mouvemens qu'elle jugera à propos. C'est jouer un jeu bien désavantageux que de se conduire ainsi, et le général a une présomption absurde, s'il croit pouvoir suffire à tout, et commander lui-même toutes les manœuvres qui se feront pendant la durée d'une action où près de deux cent mille hommes auront part. Le général ordonne les marches, choisit la position où il veut combattre, fait les dispositions générales pour le développement de son armée et pour commencer l'action, mais il doit s'en rapporter aux officiers qui commandent sous lui pour agir à tems, saisir les occasions qui pourront se présenter, et profiter du moment sans attendre de nouveaux ordres. Les officiers généraux qui n'ont pas le courage de faire sans permission ce qu'ils jugent convenable et nécessaire dans la circonstance où ils se trouvent, ne seront jamais de grands généraux d'armée ; leur timidité, en pareille occasion, vient bien moins de la crainte d'être blâmés du général et de la cour, que de leur peu de lumières qui les rend incertains sur ce qu'il faudrait faire, et leur fait trouver douteux le succès le plus apparent. S'ils

voyaient clairement qu'il y a quatre contre un à parier qu'ils réussiront, ils redouteraient moins l'événement et s'en chargeraient sûrement.

De tous les ordres que donne un général, le mieux exécuté, aujourd'hui, c'est celui de rester dans l'inaction, et de demeurer simple spectateur du combat ; celui cependant qui serait assez habile pour connaître une occasion favorable d'acquérir de la gloire, et de décider le gain d'une bataille, ne la laisserait pas sans doute échapper : c'est l'incapacité, le défaut de lumières qui rendent timides, et font observer de pareils ordres si littéralement. M. de Ségur délibéra avec les principaux officiers de son détachement, sur le parti qu'il fallait prendre lorsque les ennemis eurent passé la rivière d'Ems, et replié tous nos postes. J'ignore quels furent les avis différens de ce conseil de guerre, mais le résultat fut de se renfermer dans Lintz pour obéir exactement à l'ordre qu'on avait de garder cette place : il me semble qu'on ne pouvait guère plus mal conjecturer. L'empereur voulait qu'on gardât la ville de Lintz ; oui, si cela se pouvait : était-ce conserver cette ville que de s'y renfermer avec la sûreté d'y être

pris en fort peu de tems? On ne pouvoit espérer aucun secours de l'armée de Bohême, qui, alors, avait bien de la peine à soutenir ses propres postes : on voulait donc, pour signaler son obéissance, ajouter à la perte de Lintz, celle de plus de dix mille hommes.

Qu'on se renferme dans une place, qu'on se sacrifie soi et ses troupes pour occuper plus long-tems l'ennemi, et retarder ses succès, rien n'est plus louable; mais peut-il être sensé de se jeter dans une ville qu'il est impossible de défendre, où l'on voit clairement qu'on sera pris en fort peu de tems, soit par la force, soit par la faim? M. de Ségur avait l'un et l'autre à craindre; malgré cela, il crut devoir obéir à des ordres qui avaient été donnés sans avoir prévu les circonstances où il était alors; si, au lieu de s'enfermer dans Lintz, il s'était retiré sous Passau, il sauvait cette importante place, et conservait dix mille hommes qui faisaient un tiers de l'armée de Bohême. On répondra que les princes et les généraux sont souvent injustes, et qu'ils auraient blâmé la désobéissance de M. de Ségur; l'empereur aurait peut-être pu s'en plaindre, il était assez mauvais général pour cela; mais le maréchal de Broglie qui sentait qu'il lui était impossible

de secourir M. de Ségur à Lintz, et même de soutenir une communication jusques-là, l'aurait sûrement approuvé. Au reste, ce n'est point l'approbation ou le blâme qui devaient le déterminer; c'était le bon sens et la raison qui lui faisaient connaître que n'ayant aucun secours à espérer, il devait éviter de se laisser enfermer, et par conséquent prendre honteusement sans pouvoir faire autrement. Des soldats doivent obéir aveuglément, mais non des gens à qui on confie un corps d'armée. On avait raison d'ordonner telle chose hier; les circonstances ne sont plus les mêmes, il faut donc changer de conduite, et supposer que le général ne donnerait pas un ordre dont l'exécution ne peut être que funeste. Lintz n'est point une place fermée, elle sera toujours au plus fort, ainsi il importait peu à qui elle appartînt : Passau n'était pas dans le même cas, sa conservation nous était nécessaire. Si M. de Ségur avait eu plus de lumières et de courage d'esprit, il aurait empêché la prise de cette place, et se serait évité le désagrément d'être pris lui-même à la tête de dix mille hommes des meilleures troupes de l'Europe : ce seul événement suffirait pour faire connaître les inconvéniens de cette obéissance aveugle qui

n'est guidée ni par l'esprit, ni par l'exigeance des cas. L'écriture dit que l'esprit vivifie, et que la lettre tue: on éprouve journellement à la guerre la vérité de cette maxime. Celui qui agit sans principe, et pour ainsi dire au hasard, n'a guère d'autre parti à prendre que celui d'une obéissance exacte et littérale; mais c'est vouloir dégrader et avilir l'esprit, que de le réduire à une conduite machinale. Je ferais un volume considérable, si je voulais citer tous les officiers, généraux, et particuliers, qui, faute de courage d'esprit, ou de cette capacité qui sait prévoir l'événement et le rendre favorable, ont préféré une obéissance littérale et servile aux occasions plus favorables d'acquérir de la gloire, et de faire le bien de la chose. J'ai montré jusqu'à quel point le général devait être soumis aux ordres et aux idées de la cour, et combien il peut se présenter d'occasions où il convient que son zèle pour son prince l'emporte sur son exactitude à obéir à des ordres qu'il voit contraires à la raison, aux principes de son art, et à l'intérêt de l'État : en accordant au général la liberté d'agir selon sa conscience et ses lumières, je ne pouvais refuser le même droit à ceux qui commandent sous lui, puis-

qu'il est aussi certain qu'un seul homme n'en peut faire manœuvrer cent mille le jour d'une bataille, qu'il l'est qu'un ministre commandera mal une armée du fond de son cabinet. Il est également essentiel que les officiers-généraux soient capables de seconder celui qui commande en chef; qu'ils lui aident à gagner la victoire, soit en exécutant bien ses ordres, soit en les prévenant lorsqu'ils n'arrivent point, ou ne peuvent arriver à tems: je finirai ces réflexions par une courte comparaison de notre façon de faire la guerre avec celle des anciens.

Les différentes armes dont on s'est servi depuis trois mille ans, ont occasionné des différences sensibles dans la tactique, et dans les opérations de la guerre; mais ces différences ne sont pas aussi considérables que bien des gens le pensent. La colonne de Folart, le bataillon quarré, ou en forme de coin, étaient d'usage autrefois, et le sont encore aujourd'hui. Il est vrai que nos petits bataillons sur quatre de hauteur auraient paru bien faibles à César et à Alexandre; ils nous le paraîtront également si nous voulons obtenir la victoire par la pesanteur du choc. Folart, qui imite les empiriques qui veulent adapter

leurs remèdes à toutes les maladies possibles, prétend aussi qu'on se serve de sa colonne dans tous les cas, et pour toutes sortes d'occasions. Il aurait raison, s'il n'était question que de pénétrer l'armée ennemie; mais comme il s'agit souvent de la déloger du front qu'elle occupe sur un terrain inégal ou coupé, on préfère un ordre de bataille plus facile à faire mouvoir, et dont on puisse tirer un plus grand feu : ce sont les coups de fusils et l'artillerie qui gagnent aujourd'hui les batailles. Or, quoiqu'en dise Folart, une colonne produit peu de feu, surtout en attaquant, puisqu'il n'y a que son front qui voit l'ennemi. Un inconvénient encore plus grand, c'est celui d'exposer à une artillerie formidable un corps aussi profond et aussi solide que la colonne, je défie qu'elle tienne au feu d'une artillerie immense, comme celle que nos avions à Fontenoy. La colonne rompue est presque impossible à rallier. Les anciens, dira-t-on, s'en servaient avec succès. Oui, parce qu'ils n'étaient que médiocrement incommodés par les flèches et les pierres qu'on leur tirait; de bons boucliers mettaient presqu'à couvert de ces sortes d'armes. Mais s'il eut été possible de faire jouer cinquante béliers contre

une colonne d'infanterie, je doute que les anciens eussent combattu dans un pareil ordre de bataille, qui n'est bon aujourd'hui que dans certains cas; pour attaquer des lignes et des retranchemens, percer une armée, se retirer, et résister en plaine à une nombreuse cavalerie. Faute d'avoir calculé que le produit des armes à feu, et sur-tout des canons à la suédoise, est quadruplé depuis trente ans, on a voulu suivre à Dettingue l'ancien usage français, qui était de marcher à l'ennemi sans tirer, et de l'attaquer à coup de bayonnette; l'exécution d'un pareil ordre était possible alors, il n'était question que d'avoir le courage de soutenir une décharge de coups de fusils. Aujourd'hui nos ennemis, parfaitement exercés au maniment des armes, nous en feront essuyer quatre au moins, avant que nous soyons à portée de les joindre. Les hommes n'ont qu'une certaine mesure de patience et de courage; ils ne peuvent soutenir un péril qui va toujours en augmentant, et qu'ils ne font partager à l'ennemi; et s'ils arrivent jusqu'à lui, c'est dans un si grand désordre, qu'ils ne sont nullement en état de le vaincre. Il faut donc malgré nous renoncer à cet avantage que nous tirons de

l'impétuosité de notre nation, et nous réduire à repousser le feu par le feu. Si nous parvenons à tirer autant et aussi bien que nos ennemis, rien ne nous empêchera de gagner du terrain en combattant, et nos bataillons une fois arrivés à quarante ou cinquante pas de ceux à qui ils auront affaire, pourront marcher sans tirer, ou plutôt courir et les rompre aisément. Notre infanterie est moins disciplinée et moins obéissante que celle de nos ennemis; mais il est faux qu'elle soit moins ferme. Il n'est pas surprenant qu'elle se mette en désordre sous un feu terrible, lorsqu'on exige qu'elle n'y réponde point et qu'on ne lui permet ni de repousser le péril auquel on l'expose, ni de s'étourdir sur ce péril par son propre feu. Notre artillerie est sans doute la mieux servie et la plus considérable de l'Europe; mais on n'en tire pas le parti qu'on pourrait. Elle n'est point dispersée parmi nos bataillons, ainsi ils ne sont ni soutenus ni rassurés par son feu; ils ne sont pas même témoins des effets qu'il produit et du ravage qu'il fait dans les bataillons ennemis. A l'égard de notre cavalerie, elle est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois; elle a peu de chefs qui sachent bien la mener à

la guerre, ainsi elle est assez souvent battue en détachement; mais en ligne elle battra presque toujours celle qui lui sera opposée. On a fait à grands fais un nombre infini de régimens de troupes légères; si l'on avait su se servirde nos dragons, on aurait évité cette dépense, et beaucoup mieux rempli l'objet qu'on se proposait. Il serait bon de laisser les dragons en tems de guerre, moitié à pied, moitié à cheval. Un corps de cavalerie ne peut se garder lui-même, et par conséquent il lui est impossible de s'éloigner du gros de l'armée, et de se tenir fort près de l'ennemi. Le mélange des armes différentes fait la vraie force d'un ordre de bataille, c'est à quoi nous ne faïsons pas assez d'attention. Chacun prend l'esprit du corps où il a servi dans sa jeunesse, et hait tous les autres : cet esprit de parti est pernicieux et absurde; il entretient entre les corps une division très-dangereuse. Si l'infanterie et la cavalerie se mêlaient et combattaient ensemble, avec une confiance réciproque, on ne pourrait les vaincre : notre infanterie au centre, et la cavalerie aux deux aîles me paraît tout-à-fait mauvaise; c'est faire absolument dépendre le sort de la cavalerie de celui de l'infanterie-

Lorsque César, avec quatre mille chevaux, attaquait une armée qui en avait plus de vingt-cinq mille, il suppléait à cette inégalité, en mettant de l'infanterie entre les escadrons de cavalerie. Il augmentait les forces différentes de ces deux corps, en les unissant; M. de Turenne et M. de Montécuculli ont imité cette sage conduite; aujourd'hui c'est vouloir joindre le feu à l'eau. Notre infanterie fait peu de cas de la cavalerie, et cependant elle se trouble; la tête lui tourne lorsqu'elle se voit exposée à celle de l'ennemi sans avoir la sienne pour la défendre. Les dragons bien exercés, et conduits par de bons officiers, jouiraient de l'avantage du mélange des armes, et de l'union des troupes différentes. Ils seraient d'une grande utilité à l'armée, et sans doute nous guériraient de cette dangereuse manie de séparer l'infanterie de la cavalerie; et peut-être aussi de cette partialité dont nous ne pouvons nous défaire. Les dragons ont fait des merveilles à pied toute cette guerre. On leur reproche plusieurs mauvaises manœuvres à cheval; c'est peut-être à l'ignorance de ceux qui les commandaient dans ces différentes occasions, et au peu de soin qu'on a toujours eu de les exercer aux évolutions

de la cavalerie qu'on doit les imputer, puisque les dragons ont témoigné une valeur et une volonté extrêmes dans des occasions plus périlleuses que celle qu'on leur reproche, et qu'à pied, où ils ne dépendaient pour ainsi dire que d'eux-mêmes, ils ont toujours égalé les grenadiers. Ce n'est ni à des enfans, ni à des seigneurs qu'il faut donner de pareils corps; il faut les confier à des gens qui veulent faire fortune à la guerre, et dont on connaît les talens et la volonté. Il serait nécessaire que le roi leur fournît hommes et chevaux, ou du moins qu'il les mît en état de soutenir les pertes qu'ils pourront faire; il serait injuste que, destinés à procurer la tranquillité de l'armée, ils ne fussent pas mieux payés que le reste des troupes; ils ne rempliraient qu'imparfaitement leur destination, s'ils faisaient toujours la guerre à leurs dépens. L'intérêt est si puissant sur les hommes, que les dragons deviendront aussi avides du pillage que les troupes légères, et éviteront comme elles toutes les occasions où il n'y aura que de la gloire à acquérir, et une perte certaine d'hommes et de chevaux.

Les troupes françaises ne sont point exercées en tems de paix; nos savans militaires

ne songent aujourd'hui qu'à perfectionner l'exercice, chacun veut y mettre quelque chose du sien; cependant l'exercice n'est qu'une des moindres parties du devoir d'un soldat. Les Romains exerçaient leurs troupes à la lutte, à la course, au maniement des armes, et à toutes les évolutions; leur ordre de bataille, quoiqu'infiniment plus solide que le nôtre, était capable des mouvemens les plus vifs, ils couraient sans se rompre; nous ne pouvons pas doubler le pas sans nous mettre dans un désordre affreux, et cela, parce que nous ne sommes pas assez exercés, et que nos manœuvres se font toujours avec tant de lenteur, qu'on ne sait plus ce que l'on fait, lorsqu'on veut les rendre plus diligentes. On ne peut trop discipliner les troupes; l'obéissance est aussi nécessaire que le courage; mais il ne suffit pas d'instruire et d'exercer les soldats, il faut y comprendre les officiers qui veulent tous commander et ordonner ce qu'ils ne savent point; ils sont plus propres à mettre le désordre dans l'action, qu'à l'empêcher. Quand nos troupes se battent, tout le monde parle, crie et ordonne : le chef ne serait pas entendu, eut-il la voix de Stentor. L'ignorance et la paresse nous ont

fait

fait perdre l'habitude de retrancher nos camps. Cet usage était aussi ancien que raisonnable; il évitait la fatigue d'occuper une partie de l'armée à garder l'autre. Un général n'était jamais forcé à combattre malgré lui; il pouvait sans crainte faire de gros détachemens, soit pour inquiéter l'ennemi, soit pour couvrir et protéger les places qui étaient menacées. Nos soldats ont tellement perdu l'habitude du travail, qu'ils ne peuvent faire en huit jours ce que les Romains faisaient toutes les fois qu'ils changeaient de camp; aussi ne voyons-nous plus de petites armées résister à une grande : ce qui est facile quand le général sait choisir sa position, et rendre ses camps inattaquables.

Nous sommes flattés du succès de nos dernières campagnes : ils ont cependant changé l'esprit de la nation, en nous accoutumant à être toujours deux contre un; et à n'avoir d'autre façon d'obtenir l'avantage que celle que produit la supériorité du nombre. On n'apprend point à faire la guerre dans ces armées de cent mille hommes, qui, par leur propre poids, et l'effet d'une prodigieuse artillerie, font toujours reculer les troupes qui leur sont opposées, si elles sont moins

nombreuses et ne sont point retranchées : les officiers apprennent plus dans un camp de paix, que dans deux campagnes de guerre. Il serait donc nécessaire d'en faire souvent, et comme je l'ai déjà dit, d'exercer les soldats et les officiers à toutes les évolutions dont on peut avoir besoin; à tirer juste et diligemment; à marcher fort vîte sans se rompre; à se retrancher promptement; enfin à passer d'un lieu dans un autre en moins de tems qu'on n'en met ordinairement. Nos marches mal conduites sont d'une longueur extrême; une armée est sur les dents, si on la fait souvent changer de camp. En préparant plusieurs chemins et se mettant en marche exactement à l'heure ordonnée, on éviterait ces longueurs terribles qui désolent et excèdent une armée de fatigues. C'est toujours la faute des dispositions, et de l'exactitude de ceux qui doivent obéir à l'ordre donné, si une armée est douze ou quinze heures à faire trois ou quatre lieues. Les anciens qui passaient en corps d'armée de l'Europe en Asie, étaient sûrement plus attentifs à régler les marches et à les rendre moins longues et moins pénibles. S'ils s'étaient aussi mal conduits que nous à cet égard, ils seraient arrivés bien

faibles au lieu de leur destination. César aurait perdu des millions d'hommes, s'il avait parcouru avec ses légions tant de vastes pays de la même façon que nous marchons aujourd'hui en corps d'armée.

Il est aussi nécessaire d'endurcir les soldats et les officiers aux fatigues de la guerre, qu'il l'est de leur épargner des peines inutiles; mais nous faisons constamment le contraire. Nos troupes sont en tems de paix dans une oisiveté profonde; cette oisiveté et la débauche qui en est la suite, énervent les corps, et la guerre les détruit aisément. Des marches réitérées et toujours longues et fatigantes, une multitude de gardes avancées dont on se passerait en remuant un peu de terre, affaiblissent plus une armée que la perte d'une bataille. On ne passe point impunément de l'oisiveté à l'extrême fatigue; ce qui paraîtrait un simple exercice à des gens accoutumés au travail, est une peine et une souffrance réelle pour des corps amolis par la paresse. L'habitude rend tout possible et même facile; les métiers les plus rudes ne paraissent plus tels à ceux qui les exercent journellement. Des soldats qui ont été deux ans renfermés dans une ville, sont-ils bien en état de sou-

tenir de longues marches et les autres fatigues de la guerre ? Les chevaux des voitures publiques font douze lieues par jour, et ne s'en portent que mieux ; ceux de notre cavalerie sont crêvés, si on leur en fait faire six pendant quelques jours de suite, parce qu'ils ne sont point accoutumés à marcher, et encore moins à courir. Les officiers font des cris douloureux, s'ils voyent un cavalier galoper à cheval cent pas ; comment pourra-t-il soutenir cette allure une lieue et quelquefois deux, si on lui en a fait perdre l'habitude, et même celle de trotter pendant plusieurs heures de suite ? Si le roi laissait tous ses chevaux de chasse trois mois sans sortir de l'écurie, une seule chasse en détruirait plus de la moitié. Un inspecteur est content quand on lui présente des chevaux bien gras et des soldats propres et frisés ; il aurait plus lieu de l'être, si on lui montrait des hommes exercés à toutes les fatigues et les évolutions de la guerre, et des chevaux pareillement dressés et assez en haleine pour soutenir une longue marche et le métier auquel on les destine. Un travail habituel fortifie le corps, et le travail le plus modéré est excessif pour celui qui passe sa vie dans une molle oisiveté.

On convient que l'infanterie du roi de Prusse n'est parvenue au degré de perfection où nous la voyons, que par l'application continuelle qu'ont eu les généraux et le roi lui-même à l'exercer et à la rendre droite, ferme et obéissante. Les Français qui sont dans les troupes du roi de Prusse, font ses meilleurs soldats : on a droit d'en conclure qu'on peut rendre notre infanterie aussi bonne, peut-être meilleure que celle de ce prince ; mais il faut commencer par instruire les officiers, les obliger à cette subordination si nécessaire à la guerre, à l'obéissance, au silence, et à une extrême attention à tous les commandemens de leurs supérieurs ; les officiers français communément ne battent point leurs soldats, mais ils ne les voyent presque point : il semble que tous regardent leurs emplois comme au-dessous d'eux, et se piquent de s'occuper de toutes autres choses que de leur métier. Un bon major qui exercera avec soin son régiment, le rendra aussi habile à manœuvrer et à tirer que le meilleur bataillon prussien. Mais comme les officiers ne prendront aucune part à ces exercices, qu'ils y assisteront si on les y oblige, sans y donner aucune attention et sans s'en mêler, cette

exacte discipline sera inutile un jour d'affaire : chaque officier voudra commander, conseiller et ordonner, et le désordre naîtra bientôt de cette espèce d'anarchie ; il me paraît nécessaire que les officiers fassent corps avec le bataillon, il faut donc qu'ils sachent manœuvrer comme les soldats et avec eux. S'ils donnaient l'exemple de la subordination, de l'attention et de l'exactitude, je doute que les Allemands eussent sur nous aucun avantage à cet égard ; notre infanterie n'est plus susceptible de se mettre en désordre qu'une autre, que parce qu'elle n'est pas assez rompue aux évolutions, et accoutumée à obéir et à ne rien faire sans commandement. Ce sont les officiers qui occasionnent ce désordre, en ne gardant point leur place, en parlant tous à la fois, au lieu de garder le silence et le faire observer à leurs soldats. Nous avons assez d'officiers pour conduire et contenir les troupes s'ils voulaient s'y employer, et ils y réussiraient, s'ils commençaient par donner l'exemple de l'obéissance la plus exacte, et si chacun voulait se contenter de remplir ses fonctions sans s'inquiéter de celles de ses voisins ; il peut être impossible de donner du courage à une nation molle et efféminée,

accoutumée à l'oisiveté et à l'esclavage; mais il ne le sera jamais de discipliner des troupes auxquelles on a accordé autant de valeur et plus d'intelligence qu'aux autres. Il était plus difficile de rendre les Français des citoyens paisibles, souples, obéissans, qu'il ne le sera d'en faire des soldats tels que les Prussiens. Le roi, en soumettant la noblesse fière, mutine et indocile, a coupé la racine et le principe des révoltes et de la désobéissance; qu'il travaille à discipliner les officiers de ses troupes, à rétablir la subordination la plus exacte des inférieurs aux supérieurs, ses troupes seront ensuite tout ce qu'il voudra qu'elles soient; nous péchons par le principe: ainsi, tout ce qu'on fera sera superflu, si on ne remonte pas à la source et qu'on ne reprenne pas l'édifice vers le fondement. On attribue tous les jours mille choses au climat, à l'esprit de la nation, et elles n'appartiennent qu'à notre gouvernement militaire, défectueux en plusieurs parties. Qu'on donne aux différens grades le crédit et l'autorité qu'ils devraient avoir, que la cour soutienne et récompense les bons officiers, et punisse sévèrement la moindre désobéissance, le plus faible manque de subordination, elle aura

bientôt des troupes telles qu'elle les peut desirer. Le soin qu'on a d'imaginer et d'inventer des armes offensives, est raisonnable; mais ne pourrait-on pas imiter les anciens dans le soin qu'ils avaient d'en trouver de défensives? rien ne leur paraissait plus important que de conserver de bons soldats: l'armure des Romains les rendait redoutables à leurs ennemis, et les garantissait de la plupart de leurs coups; il périssait plus d'hommes dans les batailles anciennes que dans les nôtres, cependant le danger paraissait moins grand à chaque soldat romain, qu'il ne le paraît aux nôtres. On se battait de près, et pour ainsi dire d'homme à homme : chacun pouvait compter sur son adresse, sa force et la bonté de ses armes; aujourd'hui c'est au hasard qu'il faut s'en remettre : on donne la mort à son ennemi sans le savoir, et on la reçoit sans pouvoir l'éviter ni par son adresse, ni par sa force. Il semble que l'on combatte contre des êtres sans corps qui font du mal et n'en peuvent recevoir; celui qui parait un coup de pique avec son bouclier, et étendait son ennemi à ses pieds d'un coup d'épée, jouissait de cet avantage et s'animait de plus en plus. Nos soldats s'aperçoivent du mal que

leur fait le feu de l'ennemi, et ils ne voyent point celui que leur cause le leur : ainsi plus impatiens, plus vifs que ceux des autres nations, ils se rebutent quelquefois, et se retirent en désordre, sur-tout quand le terrein ne leur permet pas de joindre l'ennemi.

C'est lorsqu'ils paraissent fatigués de soutenir un grand feu, qu'il faudrait les mener à la charge, si le pays rend cette manœuvre possible : c'est soulager l'esprit français que de lui faire changer de lieu et de périls; mais pour revenir à la nécessité des armes défensives, je conviendrai qu'il est bien difficile d'en imaginer qui soient portatives, peu embarrassantes, et en même tems à l'épreuve du coup de fusil. Je voudrais que notre génie inventif s'exerçât sur cette matière si importante, peut-être y réussirait-on. Le soldat, dira-t-on, n'est déjà que trop chargé, je ne puis le nier, aussi voudrais-je qu'il y eût des chariots attachés à chaque régiment pour porter leurs tentes et leurs bagages : cette augmentation de voitures embarrasserait peu l'armée, en comparaison de celles que le luxe oblige les officiers de traîner à leur suite; en en retranchant les deux tiers, on leur rendrait un service réel, ainsi qu'en les obligeant à

vivre plus simplement et plus frugalement qu'ils ne font.

Si les grands seigneurs donnaient l'exemple de cette frugalité, on les imiterait volontiers, on ne serait plus dans la nécessité de se ruiner par vanité, les armées seraient débarrassés de ce prodigieux attirail qu'exige le luxe et la mollesse. Que le roi desire que cela soit, on se conformera bientôt à sa volonté, et on mettra autant d'amour-propre à exécuter ses ordres littéralement, qu'on en met aujourd'hui à faire meilleure et plus grande chaire qu'un autre. J'ai dit qu'on inventait chaque jour de nouvelles armes offensives, il en résulte quelqu'inconvénient; par exemple, celui de se laisser aller à l'attrait de la nouveauté, et de quitter d'anciennes habitudes pour en prendre qui ne les valent pas. On a abandonné l'usage des lances, cet arme est, je crois, la meilleure dont la cavalerie puisse se servir. Nous avons vu les houlans mettre en fuite les husards, et avoir sur eux une supériorité marquée : leurs petites lances étaient, je crois, l'unique cause de leur supériorité. Les husards ne tiendraient point contre quelques escadrons de chevaux légers armées de vraies lances. La meilleure cava-

lerie allemande ne soutiendrait pas le premier choc d'un premier rang hérissé de pareilles armes; il serait inutile d'en donner à tous les cavaliers, il suffirait que le premier rang de chaque escadron fût armé de la sorte. Les ennemis, j'en conviens, pourraient en prendre aussi, mais nous n'en conserverions pas moins l'avantage que nous donne notre impétuosité naturelle; notre choc qu'on connaît plus terrible que celui d'aucune autre nation, serait alors impossible à soutenir. L'infanterie même serait effrayée à la vue d'une pareille arme, et si elle ne venoit pas à bout d'écarter par son feu une cavalerie armée de lances, elle serait en grand danger de tomber sous ses coups. Un ou deux escadrons de nos anciens gendarmes détruisaient quelquefois plusieurs bataillons: il en arriverait tout autant aujourd'hui, si le feu continuel de l'infanterie n'intimidait pas le cavalier; outre le péril qu'on sent bien qu'on court en essuyant un pareil feu, on n'ose assez compter sur l'escadron voisin pour s'abandonner entièrement sur cette infanterie qu'on a ordre d'attaquer, on craint de n'être pas imité et soutenu par les autres, et d'être par conséquent livré à une défaite

certaine. Bien des gens s'avanceraient assez pour se précipiter sur une colonne d'infanterie, s'ils comptaient être suivis. Il est moins difficile de s'exposer à ce péril, que de se persuader que les autres voudront aussi le braver : l'inquiétude qu'on a à cet égard fait qu'on hésite ; on s'arrête, l'ardeur du sang se rallentit, le danger continue et redouble même dans ce moment d'inaction, alors on change machinalement la direction de son cheval, et on se trouve en fuite sans avoir eu de dessein formé à cet égard.

L'infanterie a raison de penser qu'elle supporte la plus grande partie des périls et des fatigues de la guerre ; mais elle n'en a pas moins le besoin d'être soutenue par la cavalerie. Elle ne lui résistera point en plaine, sur-tout si elle est obligée de marcher un espace considérable : c'est la cavalerie qui décide les affaires de plaine, et qui fait la guerre de campagne. J'ai dit que les anciens suppléaient à leur petit nombre d'escadrons en y mettant des pelotons d'infanterie, on peut encore se servir de la même méthode pour se défendre, mais difficilement pour attaquer. Nous aurions de la peine à trouver une infanterie qui pût égaler la vîtesse des

chevaux : les pandours sont les seuls fantassins connus qui imitent cette espèce d'infanterie ancienne qu'on mêlait avec la cavalerie, et qui la suivait exactement quelque mouvement qu'elle fît.

M. le maréchal de Saxe avoue qu'il ne croit pas notre infanterie capable de battre celle des ennemis en plaine : il attaque par cette idée nos opinions les plus anciennes ; on a toujours regardé le premier choc des Français à pied et à cheval comme terrible et bien difficile à soutenir. Je conviens que l'effet des armes à feu étant devenu infiniment supérieur à ce qu'il était, il est plus difficile de mettre à profit l'impétuosité qui est naturelle à notre nation, et qu'il faut se résoudre à repousser le feu par le feu, si l'on veut gagner du terrain et arriver assez près de l'ennemi pour le charger la bayonnette au bout du fusil ; mais il n'en est pas moins vrai que notre choc l'emportera en plaine sur celui de toute autre nation, si on a soin de discipliner assez nos troupes pour les empêcher de se rompre sous le feu de l'ennemi, ou en marchant en avant. Quels sont les bataillons qui essuyeront quatre ou cinq décharges sans se rompre, lorsqu'on les em-

pêchera de tirer ? nos ennemis se garderont bien de faire une pareille expérience, elle leur réussirait aussi mal qu'à nous. Les affaires que cite M. le maréchal de Saxe, ne prouvent point ce qu'il avance. A Hostecht, on regardait le marais qui couvrait notre centre, comme impraticable : en conséquence, on avait laissé peu de monde pour le défendre. L'armée ennemie, après avoir été repoussée à la droite et à la gauche, fit ses plus grands efforts contre notre centre qui était très-faible, le marais se trouva praticable : l'infanterie et la cavalerie le passèrent sans peine, et battirent facilement la gendarmerie et quelques bataillons qui composaient tout ce qu'on avait dans cet endroit à pouvoir leur opposer. Notre armée se trouva séparée : la droite se retira en bon ordre, et la gauche, enfermée dans Plentheim, donna le tems aux ennemis de l'entourer et de la prendre toute entière. Cette mauvaise manœuvre de nos généraux ne prouve rien contre notre infanterie ; deux armées qui n'en doivent faire qu'une, refusent de se joindre : deux ailes de cavalerie, la droite d'une armée, la gauche de l'autre, forment notre centre ; cette folle disposition entraîne la perte de la bataille, rien n'est

plus simple. Malplaquet nous offre un événement assez semblable à celui d'Hostecht; on se tient sur la défensive avec une patience singulière, les ennemis tentent de nous percer à la droite et la gauche, leurs efforts sont vains; notre centre est affaibli, ils s'en aperçoivent, ils y portent leurs plus grandes forces : deux ou trois brigades plient sous les efforts de vingt mille hommes, et l'armée séparée se retire en bon ordre.

A Ramilly, M. de Villeroi place les trois quarts de ses troupes à sa gauche et à son centre, il compte tellement sur la maison du roi, qu'il lui laisse le soin de défendre la droite qui était la partie la plus faible : quelques bataillons et cette maison du roi ne peuvent soutenir l'effort de l'armée ennemie qui fait sa principale attaque à notre droite : la valeur cède au grand nombre; notre infanterie est écrasée, ainsi que la maison du roi, et M. de Villeroi se trouve battu et mis en fuite sans avoir perdu trois mille hommes. Doit-on regarder cette affaire comme une affaire d'infanterie, puisqu'il est constant qu'une très-petite partie de la nôtre fut attaquée par plus de la moitié de celle des ennemis : quelques bataillons mis en bataille sur

quatre de hauteur, pouvaient-ils soutenir le poids d'une colonne? c'est dans cet ordre de bataille que les ennemis nous ont percé à Hostecht et à Malplaquet, et il arriva à notre infanterie placée sur une ou deux lignes, ce qui arrivera toujours aux troupes qui n'opposeront point une colonne à celle qui les vient attaquer, ou qui ne seront point en assez grand nombre pour l'entourer de toutes parts, et la fatiguer par un feu et des attaques continuelles et une artillerie considérable. Douze bataillons sur un même front ne résisteront point à six formant une colonne, ils seront du moins séparés et mis en désordre, et si une bonne cavalerie suit et soutient la colonne, elle profitera de son impulsion et gagnera la bataille. Il n'est pas surprenant qu'un petit nombre de bataillons, mis en bataille sur une seule ligne, ayent plié sous le feu et la pesanteur d'une nombreuse infanterie assemblée dans un seul corps serré et solide; M. le maréchal de Saxe cite aussi Fontenoy où son infanterie n'a pu résister dans la plaine à celle des Anglais.

Les gardes françaises et suisses plièrent peut-être un peu trop promptement: mais une bataille sur une seule ligne et sur quatre

hommes

hommes de hauteur, pouvaient-ils résister à cette espèce de colonne composée de douze ou quinze mille hommes au moins? La fermeté et le progrès de ce corps d'infanterie est une propriété essentielle à sa solidité, et à la force qu'il acquiert par l'union des parties qui le composent : si la cavalerie ennemie avait pu déboucher et soutenir cette infanterie, nous aurions vraisemblablement perdu la bataille. De simples bataillons qui se présenteront sur toutes les faces d'une pareille colonne, combattront toujours avec trop de désavantage pour pouvoir résister long-tems. Folart a démontré que le feu qui sort d'une colonne attaquée, est trois fois plus considérable que celui d'un bataillon sur quatre de hauteur. Nous ne pouvons opposer à la colonne qu'un front égal à ses différentes faces; ce front n'a que quatre coups de fusil à tirer contre vingt à recevoir, puisque la colonne présente sur tous les sens quatre fois plus de profondeur que n'en ont les bataillons ordinaires.

Pour juger de la supériorité d'une infanterie sur une autre, il faudrait les faire combattre dans la même disposition et sur le même ordre de bataille. A-t-on opposé des colonnes véritables à la colonne anglaise? on l'a fait

attaquer par des bataillons séparés qui n'ont pu soutenir son feu, et qui ont plié parce qu'il était évident qu'ils ne pouvaient s'en dispenser. Le canon seul a rompu et mis en désordre cette colonne anglaise, et c'est dans cet instant qu'on l'a enfin attaquée avec succès: toutes les charges précédentes n'avaient pu en avoir aucun. Je ne prétends pas diminuer le mérite de l'action des Anglais, mais leur supériorité sur nous ne sera constatée que lorsqu'à un corps aussi solide que leur espèce de colonne de Fontenoy, on en opposera un pareil qui ne pourra lui résister : il faut, je crois, combattre une colonne avec une colonne. Lorsqu'on n'a pas le tems d'en former d'aussi considérable que celle qui nous attaque, il faut en faire deux ou trois, et les présenter sur les fronts et les flancs de l'ennemi : dans un pareil ordre, les soldats sont contenus, il leur est presqu'impossible de se rompre : les officiers et les sergens forment la plus grande partie des rangs extérieurs. Le bataillon, faible et flottant par sa nature, laisse à chaque soldat la liberté de s'échapper et de se dérober au péril. On n'imagine pas qu'une balle de paume, poussée par une raquette, résiste à un boulet de vingt-quatre qu'elle ren-

contre sur la même ligne qu'elle parcourt ; il est cependant aussi difficile aux bataillons sur quatre de hauteur d'arrêter une colonne, qu'à cette balle de changer la direction du boulet, en le forçant de retourner d'où il part. J'ai dit dans le commencement de ces réflexions sur la guerre, que notre infanterie était moins propre à résister en plaine à de la cavalerie, que celle des ennemis : j'attribue cette supériorité que j'accorde à des étrangers, à notre peu de discipline, et à la manie que nous avons de ne jamais changer, ni varier notre ordre de bataille. Je pense qu'une colonne d'infanterie française formée comme elle doit l'être, et bien menée, ferait tout ce qu'une colonne d'Anglais ou d'Allemands peut faire. Mais, je le répète, ce sont nos officiers qu'il faut exercer et discipliner; qu'on rétablisse la subordination et l'obéissance, les soldats feront et exécuteront tout ce qu'on saura leur commander, surtout si les officiers en donnent le précepte et l'exemple. Je respecte le savoir du maréchal de Saxe, notre reconnaissance lui est due; sa gloire est assurée puisqu'elle est méritée ! Mais je ne puis être de son avis, dans le jugement qu'il porte de notre infanterie, puisqu'il n'est

fondé sur aucune expérience, et que les exemples qu'il donne pour appuyer son sentiment, sont, comme je viens de le montrer, des preuves de nos mauvaises dispositions, et non de la supériorité des ennemis sur nous. Il n'en est pas moins vrai qu'il est important de travailler à corriger les abus et les vices de notre tactique, et à rendre utile ce nombre prodigieux d'officiers que le roi a à son service : ils feraient la force de ses armées, s'ils étaient ce qu'ils doivent être. M. le maréchal de Saxe cite la bataille Dettingue comme une preuve de la faiblesse de notre infanterie en plaine : qu'on se rappelle les dispositions qu'on fit en cette occasion pour attaquer les ennemis en bataille sur six lignes au moins, et serrés au point de n'avoir aucun intervalle entre les bataillons. On marcha avec six ou sept brigades d'infanterie ; les unes en colonnes par bataillons, les autres en bataille sur un front plus étendu, et sur quatre hommes de hauteur seulement ; on défendit aux troupes de tirer : elles ne purent soutenir le feu prodigieux des lignes redoublées des ennemis. Comme notre ordre de bataille n'avait ni consistance ni solidité, le feu des ennemis nous mit en désordre ; les bataillons flottans, tantôt à droite,

tantôt à gauche, se rompirent enfin, et se retirèrent en désordre. Il n'y a personne qui ne sente que pour attaquer l'espèce de muraille que formaient les ennemis, il fallait faire deux colonnes d'infanterie, les faire soutenir par notre cavalerie qui était infiniment supérieure en nombre à celle des ennemis; nos colonnes se faisant jour à travers les lignes trop serrées des ennemis, les mettaient dans l'impossibilité de se rallier, et notre cavalerie les aurait écrasés facilement si l'infanterie avait commencé à les rompre : l'ordre de bataille des ennemis était redoutable pour des bataillons flottans au hasard, et venant les charger les uns après les autres; mais il entraînait la destruction de l'armée des alliés, si on l'avait attaquée avec de vraies colonnes, et que les colonnes se fussent fait un passage au travers de ces lignes redoublées, qui n'avaient point de terrain pour manœuvrer ni pour se rallier. Ce n'est point à notre infanterie qu'on doit attribuer le mauvais succès de Dettingue; il fut le fruit des détestables manœuvres des généraux, et il ne peut conclure en faveur de M. le maréchal de Saxe. Je ne doute point que s'il eût commandé notre armée en cette occasion, il n'eût bien battu les ennemis,

soit en faisant, pour les attaquer, des disposition convenables à la position où ils étaient, soit en se contentant de garder le ruisseau de Dettingue.

# PARALLELE
## ENTRE
## ALEXANDRE ET CÉSAR.

La plupart des hommes se livrent à une opinion, et l'adoptent sans l'avoir examinée; l'exemple et la mode les entraînent; ils soutiennent ensuite avec chaleur un sentiment qui ne leur appartient point. Ils se sont décidés sans réflexion, et pour ainsi dire, sur parole; ils persistent par amour-propre, et se refusent à une discussion qui pourrait les éclairer, et détruire leur prévention.

Le jugement qu'on prononce en général dans le monde entre César et Alexandre, les deux plus illustres conquérans du monde connu, ne me paraît point dicté par l'équité et la réflexion; on regarde César comme le modèle des vrais héros, comme un homme qui fait honneur à l'humanité.

Alexandre, au contraire, n'est à nos yeux qu'un guerrier fougueux et insensé, dont la

fortune se plaît à favoriser les projets extravagans.

Le parallèle de ces deux grands hommes fera peut-être connaître l'erreur d'un pareil jugement.

Alexandre, né avec toutes les qualités et les talens qui forment les héros, entreprend, à l'âge de vingt ans, de venger la Grèce des outrages qu'elle a reçus des Perses: pour assurer le succès de ce grand projet, il fait des traités avec les villes libres de la Grèce; il attaque et soumet à l'effort de ses armes tous ceux qui refusent de s'associer à ses grands desseins, ou qui, jaloux de sa puissance, veulent l'arrêter dans sa course.

Une guerre de deux ans, faite avec autant d'art et de prudence que de courage, apprend à la Grèce ce qu'elle doit espérer et craindre de ce héros. Tout lui obéit, il gagne par ses bienfaits et ses libéralités ceux qui doivent avoir part à son étonnante entreprise; il prodigue les richesses accumulées par son père; il ne garde pour lui que l'espérance du succès; il se l'est assuré en devenant le maître de tous les cœurs de ses soldats; il ajoute les soins les plus assidus à ceux que s'est donnés Philippe pour former des troupes invincibles,

et part enfin à la tête d'une armée que rien désormais ne peut vaincre ni arrêter. L'audace de ce jeune héros ne l'empêche point de suivre les conseils de la prudence : il joint la sagesse à la témérité. Il laisse d'habiles généraux et de bonnes troupes dans la Grèce pour être assuré de donner la loi malgré son éloignement, et triomphe, au passage du Granique, des nombreuses troupes de Darius. Si l'audace d'Alexandre paraît dans cette occasion aller jusqu'à la témérité, on doit, avant de la condamner, se représenter la situation où se trouvait ce prince. Il est certain que, sans une action d'éclat capable d'intimider ses ennemis, il ne pouvait triompher des armées innombrables de Darius : il pouvait encore moins se flatter de passer le Granique en présence d'une armée infiniment supérieure à la sienne, s'il ne donnait pas à ses troupes l'exemple de la plus surprenante valeur. En effet, c'est l'exemple d'Alexandre qui précipite les Macédoniens dans ce fleuve, et leur fait braver mille morts pour seconder les efforts d'un tel chef ; l'étonnement qu'une pareille audace inspira aux Persans, commença leur défaite, et la rendit bientôt certaine. Il est des occasions où la témérité est approuvée

par la prudence. Alexandre, à la bataille d'Issus, se conduit en général aussi prudent qu'habile ; il modère son bouillant courage, et attire l'armée innombrable de Darius dans des défilés où elle ne peut s'étendre, ni par conséquent profiter de l'avantage du nombre : Alexandre dut la victoire à sa prudence et à son habileté dans l'art de la guerre, autant qu'à sa valeur et à celle de ses troupes.

Sa réponse à Parménion, qui lui envoyait demander un prompt secours pour sauver les équipages de l'armée, prêts à tomber au pouvoir des Perses, marque une présence d'esprit admirable, un jugement exquis, et un sang-froid inaltérable. « Dites à Parménion, répondit Alexandre, qu'il n'y pense pas de me demander du secours ; si nous sommes vainqueurs, nous reprendrons nos équipages, et nous aurons ceux de l'ennemi ; si nous sommes vaincus, nous n'en avons plus de besoin : il faut triompher ou périr. »

L'événement justifia la sagesse de cette réponse. Alexandre, sans s'inquiéter du désavantage qu'avait Parménion, força partout la victoire à se déclarer en sa faveur. Habile à profiter de ses avantages, il n'abandonna la poursuite des ennemis que lorsqu'il eût rendu

leur défaite complète, et qu'il se fût emparé des trésors de Darius, et de toute sa famille. J'avouerai que tout autre qu'Alexandre se serait contenté de ses premiers succès, et aurait songé à en recueillir le fruit en adoptant les propositions de Darius; mais Alexandre, né pour être l'étonnement de son siècle et celui de la postérité la plus reculée, ne savait point mettre de bornes à son ambition: il s'était assuré une supériorité réelle sur Darius; ce qui lui restait à faire était moins difficile que ce qu'il avait déjà exécuté. Déterminé à regner seul dans l'Asie, il n'écoute la prudence que sur le choix des moyens qui peuvent couronner son projet, il assiége la forte ville de Tyr, pour ne rien laisser derrière lui qui puisse lui faire perdre le fruit de ses conquêtes: ce n'est point l'heureuse témérité d'Alexandre qui le rend maître de cette superbe ville, il ne doit cette conquête qu'à son habileté, à sa valeur, et à sa constante persévérance. Il marche bientôt après contre Darius; les forces innombrables de ce prince ne lui servent qu'à rendre sa défaite plus entière, et son malheur irréparable. Alexandre se voit, peu de jours après cette grande victoire, paisible maître du vaste empire des Perses.

Nous n'avons vu jusqu'à présent Alexandre que comme un torrent fougueux, qui renverse, détruit tout ce qui s'oppose à son passage ; considérons-le un moment sur le nouveau trône qu'il vient d'obtenir par sa valeur. Il n'ignorait pas qu'un monarque n'est vraiment puissant que lorsqu'il règne sur le cœur de ses sujets ; il connaissait trop les hommes pour ne pas savoir qu'ils sont moins attachés à leurs légitimes maîtres, qu'aux coutumes, aux usages et aux mœurs qu'ils ont sucés avec le lait, et que l'habitude leur a rendu, pour ainsi dire, sacrés ; il sentit qu'il lui était plus aisé de se plier aux usages et à la façon de vivre des Persans, que de les assujétir à la mâle austérité des Macédoniens : il prit l'habit persan, adopta la religion, les cérémonies, les coutumes et le faste asiatique ; il traita avec douceur ses nouveaux sujets ; il accorda des grâces à tous ceux qui lui parurent les mériter ; il les protégea tous contre la vexation et la tyrannie d'une armée de conquérans ; il leur témoigna sa confiance en choisissant parmi eux une partie de sa garde ; les Macédoniens qui s'attendaient, pour prix de leurs exploits, à régner en tyrans sur un peuple d'esclaves, blâmèrent cette sage conduite,

qui acquit cependant à Alexandre l'amour de ses nombreux sujets, et l'assura d'une constante fidélité de leur part.

C'est peut-être au mécontentement des Macédoniens qu'on doit attribuer les conquêtes qu'Alexandre fit dans les Indes; ce prince s'aperçut que ces vieux soldats, fiers de leurs exploits, étaient aussi dangereux pendant la paix, qu'utiles et nécessaires lorsqu'il avait des ennemis à combattre, il connut sans peine qu'il fallait occuper la valeur inquiéte et active de ces guerriers trop accoutumés au bruit, au tumulte des armes, et à jouir des fruits de la victoire; ce ne fut qu'en les faisant triompher de l'Inde et de l'Asie, qu'il put s'assurer de leur fidélité et de leur obéissance. La saine politique se trouva peut-être réellement d'accord avec son ambition sans bornes, et son éloignement pour le repos et la vie paisible.

L'usage qu'il fit de ses victoires sur Porus, et quelques autres rois de l'Inde, prouve qu'il songeait bien moins à étendre son empire que sa renommée. Si l'on veut blâmer l'ambition qu'eut Alexandre de faire connaître son nom et sa valeur aux habitans des bords du Gange, on ne pourra s'empêcher

d'admirer la conduite et l'habileté de ce prince dans tout le cours de cette difficile expédition; le projet pouvait être peu raisonnable; mais les moyens qu'il employa étaient dictés par la sagesse, et ne pouvaient appartenir qu'à un homme qui connaissait à fond le grand art de la guerre. Les Macédoniens murmuraient quelquefois de l'abus qu'Alexandre faisait de leur courage, et des travaux sans nombre auxquels il les engageait; mais une nouvelle victoire, et l'exemple d'un prince qui partageait leurs peines et leurs périls, calmaient leurs plaintes et leur mécontentement.

Il est difficile de passer d'une vie active et laborieuse, à une vie tranquille et paisible; le desir d'acquérir un nom immortel avait mis à Alexandre les armes à la main; les succès n'amortissent point un pareil desir; l'ambition et l'avarice sont insatiables : les généraux de l'armée d'Alexandre avaient acquis trop de gloire et d'autorité, pour devenir de simples particuliers dans un état paisible et tranquille; si leur chef avait moins employé leurs talens et leur courage, ils en auraient sans doute pu faire usage contre lui.

Après avoir considéré Alexandre comme

un conquérant à qui rien ne peut résister, examinons son caractère, et les actions de sa vie qui n'ont point un rapport direct avec la guerre. On ne peut nier que ce prince n'eût profité de l'excellente éducation qu'il avait reçue.

Il aimait les sciences et les arts, et les cultivait lui-même beaucoup plus que ses travaux militaires ne semblaient le lui permettre; nous avons déjà vu qu'il sut établir sa puissance, autant par sa politique et sa conduite raisonnée, que par l'effort de ses armes; son heureuse audace multipliait des conquêtes que sa saine politique avait l'art de conserver. Si Alexandre n'avait été qu'un héros, et n'avait su que vaincre, il n'aurait point, en si peu de tems, établi un règne assuré et tranquille sur un trône usurpé et trop étendu. Le traitement qu'il fit à Porus et à presque tous ceux dont il triompha, prouve une ame sensible et généreuse qui sait respecter et admirer la vertu jusque dans ses ennemis, et qui fait encore plus de cas de la conquête des cœurs que de celle des empires.

Sa conduite avec la famille de Darius est encore une preuve plus forte de sa vertu

naturelle et de sa grandeur d'ame. Sisygambis trouve en lui un nouveau fils qui la console de la perte de celui que le ciel lui avait accordé; ses filles et les princes de leur sang, loin de gémir dans les fers, partagent la gloire et la fortune de leur vainqueur. Darius, en mourant, est forcé d'admirer Alexandre: il lui cède sans regret un empire que la victoire et la mort lui ravissent, et il reconnaît ce conquérant digne de regner autant par ses vertus que par son courage. La sensibilité et la constance d'Alexandre pour ses amis, fait l'éloge de son cœur; peu de conquérans, et même de rois, ont connu comme lui le prix de l'amitié: beaucoup moins encore en ont ressenti et inspiré une véritable. Alexandre desirait d'avoir de vrais amis, il savait en acquérir, et ne négligeait rien pour les conserver; il devenait avec eux un particulier aimable, tendre, compâtissant et capable de tous les soins et les attentions qu'exige l'amitié.

Le desir de conquérir ne l'occupait point uniquement, il travaillait sans cesse à rendre son nouvel empire heureux et florissant, il rétablissait le commerce qui seul en fait la force et la richesse, il embellissait les villes,

en

en formait de nouvelles. Son génie vaste et actif embrassait toutes les parties du gouvernement et n'en négligeait aucune : ses ennemis et ses soldats étaient sans doute les victimes de son courage immodéré et de son amour pour la gloire, mais ses sujets recueillaient les fruits de ses victoires et de la sagesse de son gouvernement. Je ne prétends point cacher les taches qui défigurent le tableau d'une vie aussi courte que brillante, je vais les rapporter fidèlement. Les meurtres de Clitus, de Parménion, de Philotas, de Calisthène, l'embrâsement de Persépolis, paraissent, au premier coup-d'œil, les actions d'un tyran insensé et furieux ; Alexandre, livré à l'excès de l'ivrognerie ou à la folie de vouloir passer pour le fils de Jupiter, ne nous offre plus un conquérant aussi fameux par ses exploits que par sa politique ; examinons cependant chacune de ces différentes actions en particulier.

Clitus, dans un repas où la débauche avait été portée presqu'à l'excès, ne peut souffrir qu'on mette les exploits d'Alexandre au-dessus de ceux de Philippe : il s'oublie jusqu'au point d'injurier son roi. Ce prince le fait sortir de sa table et de la salle où se donnait le festin ;

Clitus rentre par une autre porte et vient chanter à Alexandre des vers satyriques faits contre lui.

Ce monarque jeune et impétueux, échauffé par le vin, se livre alors à sa colère, il saisit un javelot et perce un insensé qui osait le braver. Le regret qu'il eut de cette action, ne prouve-t-il pas qu'elle fut l'effet d'un premier mouvement trop naturel à l'homme; quel prince aurait le sang-froid de se laisser outrager impunément par un de ses sujets, ou serait assez modéré en pareille occasion pour remettre aux loix le soin de sa vengeance? deux particuliers s'égorgent pour une moindre insulte.

Il n'est pas prouvé que Philotas eut conspiré contre Alexandre, mais sa lenteur à découvrir à ce prince une conspiration qu'on lui a révélée, est une indice bien forte, et je doute que dans aucun gouvernement on pardonnât un pareil oubli. M. de Thou a perdu la tête pour n'avoir pas révélé une conspiration où il était prouvé qu'il avait refusé d'entrer, et cependant cette conspiration n'était point contre le roi. M. de Thou n'en était instruit que par son ami intime.

Alexandre n'avait d'autres droits pour ré-

gner sur tant de nations, que ceux de la force et de la victoire, il était donc assez naturel qu'il veillât à sa sûreté, et arrêtât par des exemples de sévérité les plus légères entreprises contre sa personne ou contre sa puissance ; il n'est guères vraisemblable que Philotas, l'ami, le favori de son roi, s'il ne s'était point senti coupable, eut négligé d'aller lui révéler une conspiration qu'on le pressait de lui apprendre ; il n'est pas moins vrai qu'un pareil sujet ne devait être puni qu'après une entière conviction, d'autant plus que sa mort rendait celle de Parménion nécessaire à la sûreté d'Alexandre, et Parménion était le plus célèbre des capitaines de ce prince, et celui qui lui avait rendu les plus grands et les plus utiles services ; j'ai peine à reconnaître Alexandre à ce trait d'une rigoureuse politique, son ame était trop au-dessus de la crainte, pour sacrifier l'amitié et la reconnaissance à des soupçons quelques fondés qu'ils pussent être.

Calisthènes, philosophe cynique et insolent, ne méritait point la mort pour avoir refusé d'adorer son souverain : Alexandre avait peut-être un motif raisonnable pour exiger un pareil hommage, il ne révoltait

point les Perses accoutumés à cette espèce de culte pour leurs monarques, mais il était cruel d'y vouloir soumettre un philosophe austère tel que Calisthènes, et Alexandre en le renvoyant dans sa patrie, évitait une action de cruauté qui le déshonore. Il paraît que les discours offensans de l'orgueilleux philosophe irritèrent ce prince enivré par la flatterie et le bonheur, et qu'il sacrifia Calisthènes moins à sa politique qu'à sa colère et à son amour-propre offensé.

L'embrâsement de la ville de Persépolis est une suite des débauches où s'abandonnait Alexandre; ce prince, excessif en tout, ne pouvait écouter les conseils de la modération. C'était un mérite réel chez les Perses, que de boire plus de vin qu'un autre homme; le jeune Cyrus, dans l'éloge qu'il fait de lui-même, n'oublie pas de dire qu'il boit plusieurs mesures de vin de plus que son frère; Alexandre qui devait raisonnablement se contenter des qualités qui font le vrai mérite, et de celles que la nature lui avait données pour être un héros, aspira aussi à la réputation de pousser la débauche du vin aux plus grands excès; un tempérament tel que le sien, n'avait pas besoin d'un feu étranger

pour se ranimer, aussi vit-on ce conquérant devenir tour-à-tour insensé et furieux, et périr enfin dans un repas où la débauche fut portée à son dernier excès; on ne peut excuser la conduite d'Alexandre à cet égard; elle est cependant la suite de ce même caractère qui le rend l'objet de l'étonnement et de l'admiration de tous les siècles : ce héros ne voulait avoir ni concurrens, ni égaux; la frugalité était une vertu chez les Grecs, Alexandre s'y soumettait sans peine et en donnait l'exemple. Boire plus qu'un autre était un mérite parmi les Perses, ce prince aspira à cette vaine et ridicule gloire, et voulut vaincre dans ce nouveau genre de combat, comme dans tous les autres que son ambition lui avait fait entreprendre. Les Grecs, mécontens des bornes qu'il mettait à leur cupidité et à leur tyrannie, de la protection et des faveurs qu'il accordait aux peuples vaincus, éclatèrent en plaintes et en murmures; moins bons politiques qu'Alexandre, ils voulaient soumettre l'Asie à leurs loix, leurs coutumes et leurs mœurs; Alexandre sentit la folie et le danger d'un pareil projet, il adopta celles de ses nouveaux sujets, et par-là s'assura de leur fidélité et de leur

amour. Les Grecs qui traitaient tous les autres peuples de barbares, firent un crime à Alexandre de sa sage politique ; aigris contre ce prince qui ne les laissait point régner en son nom, ils eurent soin de relever ses fautes et peut-être de les exagérer ; ils déclamèrent sans cesse contre la folie d'un homme qui voulait se faire passer pour le fils de Jupiter, sans examiner que cette prétention, ridicule à leurs yeux, était utile aux grands desseins d'Alexandre : elle augmentait le respect et la vénération que les Perses avaient pour lui.

L'Écriture Sainte nous apprend que les monarques de l'Asie étaient dans l'usage de se faire adorer comme des divinités.

Si Charlemagne avait imité la prudente politique d'Alexandre, il aurait paisiblement regné sur les nouveaux sujets que ses victoires lui avaient acquises ; mais l'obstination qu'eut ce conquérant de vouloir commander aux consciences, fut une source éternelle de révoltes, et il se vit forcé à exterminer des peuples entiers qui lui auraient été fidèles, s'il s'était contenté de regner sur eux et sur leurs biens, et leur avait laissé leur religion, leurs mœurs et leurs usages, abandonnant au tems et à la

vérité le soin de les persuader en les éclairant.

Les Romains ne seraient jamais devenus les maîtres du monde, s'ils n'avaient point laissé à leur nouveaux sujets leurs dieux, leurs lois et leurs coutumes. Il résulte, je crois, de cette espèce de sommaire de la vie d'Alexandre, qu'on doit regarder ses fautes et ses égaremens comme des taches qui se trouvent sur un magnifique et excellent tableau; ces taches ne peuvent détruire le mérite de l'ordonnance et du dessin. En convenant des fautes que l'ivresse, la colère et la vanité ont fait faire à ce conquérant, on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui toutes les qualités qui font les héros, et une partie de celles qui sont nécessaires à un grand roi. Alexandre possédait à ving-deux ans tous les talens et le savoir que peut acquérir un général par une longue expérience de son métier; il avait joint à beaucoup d'esprit naturel, toutes les connaissances utiles et agréables; son ame qui s'élevait si fort au-dessus du commun des hommes, était sensible et bienfaisante : l'ivresse du vin, et celle qu'inspire une prospérité soutenue, l'ont quelquefois égaré, mais ces fautes momentanées ne peuvent qu'obscurcir ses ver-

tus sans les détruire ; et quand on jugera ce héros sans partialité, on sera forcé de l'admirer, et de convenir que c'est à ses talens pour la guerre, à son courage indomptable, à sa prudente politique, enfin à son esprit et à son cœur, qu'il dut ses incroyables succès, et cette suite de prospérité non interrompue. Si les écrits des Persans étaient venus jusqu'à nous, peut-être y verrions-nous les défauts d'Alexandre relevés avec moins de soin qu'ils ne l'ont été dans ceux des Grecs ; nous y remarquerions au contraire la sagesse d'une conduite qui le fit adorer constamment de ses nouveaux sujets, et qui lui mérita, en mourant, la douleur de voir couler leurs larmes et celles de la famille de Darius.

Opposons à présent l'abrégé de la vie de César à celui que nous venons de donner de celle d'Alexandre : ces deux portraits, de leurs caractères et de leurs actions, mettront le lecteur en état de juger ces deux grands hommes.

César, destiné par sa naissance et ses qualités personnelles à posséder les plus grands emplois dans la république, fut emporté par une ambition effrénée, et préféra à la satisfaction de les devoir à son service et à son mé-

rite, l'avantage de les emporter promptement par la force, l'intrigue et la corruption. Il fut constamment l'associé ou le protecteur des scélérats et des perturbateurs du repos public. Il n'eut jamais dans l'administration des différens emplois qu'il exerça, d'autre but que celui de son élévation; il sacrifia toujours le bien général à son intérêt particulier. Sylla qui le connut avant peut-être qu'il ne se connût lui-même, prédit aux Romains ce qu'ils devaient attendre de son ambition naissante et de son génie entreprenant. On ne peut douter que César n'eût quelque part à la conjuration de Catilina. Cicéron, par une sage politique, ne voulut sans doute point l'envelopper dans la condamnation de ce fameux scélérat; il sentit que César, convaincu d'avoir entré dans cette conspiration, n'aurait plus d'autre parti à prendre que celui de la force ouverte, et qu'en se joignant à Catilina, il le ferait peut-être triompher de la république. Ce n'était point par vertu ni par modération que César ne paraissait pas ouvertement dans le parti des conjurés : il voyait leur entreprise douteuse, et ne prétendait point travailler à la fortune d'un autre; il voulait au contraire profiter de son crime, et se servir de sa main

pour se déliver de ses concurrens : ces citoyens illustres et fameux par leurs vertus et leur crédit, mettaient un frein à son ambition. Si le succès avait couronné l'affreuse entreprise de Catilina, César son associé, et peut-être son conseil, serait bientôt devenu son ennemi; débarrassé de ses redoutables rivaux, il aurait forcé la république à avoir recours à lui seul, et à se sauver entre ses bras des fureurs d'une troupe de bandits et de forcenés. Catilina, sans s'en douter, ne travaillait qu'à l'élévation de César, et César ne lui laissait exécuter son horrible projet que pour devenir nécessaire à sa patrie, et l'assujétir enfin, en paraissant la servir : cet essai de la politique de César, annonce son caractère et ses projets, et fait plus d'honneur à son esprit qu'à son cœur.

La suite de sa vie nous l'offrira comme le modèle parfait des plus grands capitaines, et le premier génie de son siècle, mais nous le verrons employer constamment ces rares et précieux talens à la ruine de la république et à celle des deux tiers du monde connu.

César trouvant plus d'obstacles à son élévation, qu'il n'en avait peut-être prévu, emploie la supériorité de son esprit à faire servir ses propres rivaux à sa fortune et à sa

grandeur; il s'associe avec Pompée et Crassus; et profite de leur crédit pour vaincre la résistance du sénat et obtenir le gouvernement des Gaules. C'est le premier théâtre où César fait connaître ses talens sublimes pour la guerre; les Romains, éblouis par tant d'exploits, ne s'aperçoivent pas que ce grand capitaine ne les fait triompher si souvent, que pour se mettre bientôt en état de les vaincre à leur tour; il éternise une guerre utile à ses grands projets; loin d'acquérir des sujets à la république, il lui suscite chaque jour de nouveaux ennemis : l'Océan et le Rhin ne peuvent mettre les Anglais et les Germains à couvert de son ambition et de son avidité. De tous leurs ennemis, les Romains ne redoutaient que les Gaulois : ainsi les victoires de César enivrèrent de joie ce peuple fier et si jaloux de sa grandeur. Les Romains ne voulurent point s'apercevoir que César, pour se faire continuer dans son gouvernement et pouvoir impunément s'enrichir des dépouilles de tant de peuples, entretenait une guerre qu'il aurait pu terminer en deux campagnes. César employait l'argent des provinces dévastées par son insatiable ambition, à acheter la liberté de ses compatriotes, et

achever de corrompre une république qu'il voulait détruire, ou dont il voulait du moins pouvoir être le maître; peut-être n'aurait-il pas eu recours aux moyens que son ambition lui fit presque toujours employer, si le crédit de Pompée sur le sénat et ce qu'il y avait de plus considérable à Rome, ne l'eût mis dans la nécessité d'embrasser le parti du peuple pour combattre un rival qui lui faisait ombrage, et se soustraire à son autorité. Je ne nierai point, quelques fussent les projets de César, qu'il ne les conduisit avec toute la prudence, l'habileté et le courage possible. Si les historiens gaulois avaient pu faire passer leurs écrits jusqu'à nous, je doute qu'ils nous eussent transmis le panégyrique de ce destructeur de leurs provinces, qui, sous prétexte de les soumettre à la république, les réduisit à la plus affreuse misère et les dépeupla entièrement.

Nous mettons la conquête des Gaules à un prix bien différent de celle de l'empire de Darius; n'est-ce point notre amour-propre qui nous guide dans cette espèce d'évaluation? les Gaulois étaient sans doute plus courageux que les Perses, mais divisés d'intérêts, soumis à différens chefs, ne connaissant ni

méthode, ni discipline dans l'art de la guerre; ils étaient peut-être plus faciles à vaincre. César savait les animer les uns contre les autres, il semait la défiance et la division parmi tant de princes, et se servait habilement de leurs propres armes pour les affaiblir et se mettre en état d'en triompher. Une victoire remportée sur les Gaulois, les désunissait et les dissipait entièrement; César ne les attaqua que successivement et les uns après les autres : ils n'eurent point la sagesse de s'unir contre l'ennemi commun, et leur féroce valeur devint inutile contre un conquérant mille fois plus savant qu'eux dans la politique et l'art de la guerre.

César, vainqueur des Gaules, tourne les armes que la république lui a confiées contre elle-même. Toutes les actions de César avaient dû faire prévoir aux Romains un pareil attentat de sa part. Ce n'est pas que j'imagine que César, en favorisant la conjuration de Catilina, ou dans les différentes occasions où il acheta la faveur du peuple pour attaquer le sénat et détruire son autorité, il eût absolument formé le plan d'être le tyran de sa patrie. Son ambition démésurée lui faisait tout entreprendre pour s'élever; tous les

moyens lui étaient également bons, et cette ambition s'augmentait à mesure que les occasions de la satisfaire se présentaient.

Il marche enfin à découvert, lorsqu'il ne pouvait plus dissimuler, et qu'il fallait enfin se résoudre à obéir, ou à tout entreprendre pour devenir le maître. Pompée, en se prêtant à un accommodement, aurait sans doute fort embarrassé César; mais il n'aurait pas tardé à trouver de nouveaux prétextes pour attaquer une autorité à laquelle il ne pouvait jamais se soumettre. Il ne fit à Pompée des propositions qui parurent raisonnables, que bien certain, par la connaissance qu'il avait du caractère de son rival, qu'il ne les accepterait point, et que ce refus donnerait une apparence de justice à la guerre qu'il allait entreprendre. Le succès, en répondant à ses vues criminelles, peut-il les rendre légitimes? En louant son courage, son activité, sa prudence et son habileté dans tout le cours de cette guerre, n'est-on pas forcé de détester l'objet qu'il se proposait? On ne peut, ce me semble, regarder alors César que comme un fameux coupable qui sacrifie toutes les vertus à ses injustes et criminels projets. On vante sa douceur et sa clémence; n'étaient-elles

pas nécessaires à l'établissement de sa grandeur ? Etait-ce sur un amas de ruines, sur des provinces dépeuplées, qu'il voulait regner ? N'était-ce point la colère et la vengeance qui lui avaient mis les armes à la main ? C'était l'envie de regner qui le rendait l'ennemi de Pompée et du sénat. Il était trop habile pour imiter les fureurs de Marius et de Sylla. Plus caché et plus dangereux, il sut mieux recueillir le fruit de ses attentats. César n'était point né barbare, cruel, ni méchant; son ambition cependant a répandu plus de sang, que les monstres ses successeurs n'en ont fait couler pendant tout le cours de leur règne tyrannique. Si Pompée avait su vaincre, on ne parlerait de César que comme d'un fameux coupable; en détestant son crime, on admirerait peut-être son talent et son audace. Si Brutus que nous condamnons aujourd'hui, avait triomphé d'Antoine et d'Auguste, il serait le héros de Rome, et son nom obscurcirait celui de César. La vertu et l'amour de la patrie l'armèrent contre un homme que tout romain ne pouvait regarder que comme un tyran; la reconnaissance qu'il lui devait personnellement, ne put faire taire dans son cœur la voix de la patrie, et celle du devoir

et de l'honneur. Il me paraît insensé d'avoir sur cette action un sentiment différent de celui qu'avouèrent alors les plus vertueux citoyens de Rome.

Pourquoi César est-il l'objet de notre amour et de notre admiration, tandis que Cromwel n'est à nos yeux qu'un odieux scélérat ? L'un et l'autre ont conçu le même projet, et l'ont exécuté par des crimes et de grandes actions ; Cromwel, sous prétexte de maintenir les loix de son pays, détrône son légitime souverain, et, sous un titre moins brillant que celui de roi, il a réellement regné en Angleterre ; César, de simple citoyen, est devenu, à force d'attentat contre la république, le maître du monde et le tyran de la patrie. Un million d'hommes, et les plus illustres citoyens de Rome, ont péri en défendant leur liberté, que César ; leur égal, soumis comme eux aux mêmes loix, avait entrepris de leur ravir : cette ambition me paraît aussi criminelle que celle de Cromwel, et il n'est aucun tribunal dans le monde qui ne les eût condamnés l'un et l'autre à perdre la vie s'ils avaient été dans le cas d'être soumis à sa jurisdiction. L'assassinat était devenu le seul moyen qui restait aux Romains pour venger la république opprimée

et

et détruite. Henri III n'a pu être blâmé d'avoir fait assassiner le duc de Guise, que parce qu'il s'était mis dans cette cruelle nécessité, par sa seule faiblesse et sa mauvaise conduite; que Gésar soit le plus habile et le plus grand capitaine du monde, et l'esprit le plus étendu et le plus brillant de son siècle, je l'accorde sans peine; moins éblouissant, moins surprenant qu'Alexandre, il est sans doute plus sage, et par conséquent plus assuré de la réussite de ses desseins : il ne donne rien au hasard que ce qu'il ne peut absolument lui ôter; mais le projet d'Alexandre n'a rien qui répugne à l'honneur et à la probité. Son ambition s'accroît par les succès; il ne peut plus s'arrêter dans sa course; il est entraîné par un amour immodéré pour la gloire, et sa vie n'est qu'une suite continuelle de combats et de victoires : la prudence ne présidait, comme je l'ai déjà remarqué, qu'à l'exécution de ses desseins; une insatiable ambition les faisait naître et accepter. Gésar, plus prudent, ne combattait que pour son intérêt ou sa fortune. Ce n'était point sans projet, ou pour acquérir une vaine renommée, qu'il volait de conquêtes en conquêtes; mais cet objet réel, qui était le principe et la cause de toutes ses actions,

n'était-il pas aussi injuste qu'il était bien concerté ? est-il plus permis d'asservir une république dont on fait partie, qu'il ne l'est de détrôner son légitime souverain ? Rome, nous dit-on, ne pouvait plus soutenir la forme de gouvernement qu'elle avait choisie, elle avait besoin d'un maître : c'était donc au sénat et au peuple romain que le droit de le choisir appartenait; César devait travailler à mériter la préférence sur tous ses concurrens, mais il ne pouvait donner des fers à sa patrie qu'en s'avouant un vrai tyran, qui, pour parvenir à son but, immole la vertu et les devoirs les plus sacrés. Quelques éloges que méritent les grandes qualités de César, son génie sublime, ses rares talens et son courage, ce héros ne peut être, aux yeux de la raison, qu'un heureux coupable qui a possédé les talens et non les vertus d'un grand homme. Je croirai volontiers que si César eût regné légitimement sur les Romains, soit par le droit de la naissance, soit par un consentement général, il aurait fait le bonheur et la gloire de l'empire. Il joignait aux qualités qui font les héros, celles qui rendent un homme aimable; mais l'ambition, l'ordinaire écueil de la vertu, lui fit tout sacrifier aux soins de

sa grandeur, et la soif de regner le rendit le fléau des deux tiers du monde connu. Les vertus qu'on doit chercher à acquérir, sont celles de son état, et César n'en posséda jamais aucune que pour le malheur de sa patrie : il était un détestable républicain avant d'être le destructeur et le tyran de la république. Examinons maintenant si sa politique et sa prudence dans le gouvernement civil, égalaient ses grands talens pour la guerre et pour l'éloquence.

Les Romains étaient attachés au gouvernement républicain par l'habitude et un véritable intérêt personnel ; les efforts qu'ils venaient de faire pour défendre leur liberté, ne permettaient pas à César d'ignorer leur façon de penser à cet égard ; il devait donc leur cacher avec soin qu'ils étaient devenus ses esclaves; loin de braver les loix, les formalités, les coutumes que les Romains chérissaient et respectaient, il devait, ce me semble, paraître les protéger, et se contenter de regner au nom de la république : pouvait-il raisonnablement se flatter que ces fiers sénateurs qui étaient nés ses égaux, se verraient sans dépit devenus ses sujets? il ne se contente pas de les abaisser, de les humilier sans

cesse, il leur témoigne le plus grand mépris, et leur associe les plus vils des citoyens de Rome. Cette conduite, aussi injuste qu'elle était imprudente, irrite cet illustre corps ; elle ne lui permet plus de se faire illusion sur la *pesanteur* des fers qu'on lui fait porter : il connaît que César, peu satisfait d'être réellement le maître, veut regner en tyran *absolu et despotique* ; César n'ignore pas à son tour jusqu'où va leur mécontentement, cependant il ne travaille ni à les appaiser, ni à se mettre à couvert des effets de leur haine et de leur courroux : il augmente l'un et l'autre en laissant voir le ridicule desir qu'il a formé d'être reconnu et appelé roi des Romains. A ce nom si détesté à Rome, tout s'afflige et s'anime à la révolte ; César n'en devient pas plus sage ; la résistance qu'il éprouve, rend ce vain titre nécessaire à son ambition ; il tente tous les moyens possibles pour l'obtenir, et se livre cependant sans précaution et sans défense à ceux qu'il ne cesse d'outrager : une mort violente est enfin le fruit qu'il retire de son imprudente sécurité et de sa mauvaise politique. On peut sans doute reprocher quelques grands vices et de grands égaremens à Alexandre, mais

on ne peut l'accuser de s'être aussi mal conduit que César dans l'administration du pouvoir suprême. L'un se soumet, en sage politique, aux mœurs, aux loix et aux usages des peuples qu'il a vaincus dans une guerre juste et légitime ; et l'autre, devenu le maître de ses égaux à force d'attentats, ne veut pas même leur laisser la forme et l'image de leur ancien gouvernement ; il règne, qu'a-t-il à desirer? que lui importe sous quel nom et à quel titre? pourquoi ne pas cacher aux Romains qu'ils sont devenus esclaves? César pouvait conserver une puissance qu'il venait d'acquérir par la force et la violence, si, après avoir fait la guerre à ses compatriotes, il n'avait pas voulu la faire à leurs loix, leurs coutumes et leurs préjugés. Ces fiers sénateurs, accoutumés à compter des princes et des rois dans le nombre de leurs cliens, à donner et ôter des couronnes, pouvaient-ils, sans chagrin, se voir les sujets d'un citoyen romain né comme eux pour commander et obéir tour-à-tour? n'était-il pas nécessaire de les plier insensiblement au joug à force d'attentions, d'égards et même de déférence? Auguste n'est demeuré tranquille possesseur de l'empire romain, qu'en laissant au sénat

son ancien éclat, ses usages et la considération dont il avait joui depuis tant d'années. Loin de travailler à détruire cet illustre corps ou à l'avilir chaque jour, Auguste le faisait respecter, et en lui laissant une partie de sa puissance, il le rendait le garant et le soutien de celle qu'il voulait conserver. César s'est si mal conduit à cet égard, qu'on est forcé de le regarder comme aussi mauvais politique, qu'il était grand capitaine. Mais l'esprit humain a des bornes trop étroites, pour qu'un même homme rassemble en lui tous les talens et toutes les vertus. Si César et Alexandre n'avaient pas fait de grandes fautes, ils feraient trop d'honneur à l'humanité, et les héros qui leur ont succédé dans la carrière de l'honneur, auraient trop à rougir de les avoir si peu ou si mal imités.

Je crois cependant qu'on juge Alexandre trop sévèrement, et qu'on ne rend point assez de justice à ses grandes actions et à sa conduite politique.

Je pense aussi qu'on est trop indulgent pour César; ses fautes, commises dans un âge mûr, ne sont point excusables, et l'odieux projet d'asservir sa patrie, et de tout sacrifier à une folle et criminelle ambition, quelqu'en soit

le succès, mérite notre censure et notre indignation. Si Alexandre n'avait fait d'autre usage de ses conquêtes, que celui d'enrichir la Grèce des conquêtes de l'Asie; s'il avait soumis ses nouveaux sujets au joug et à la cupidité des Macédoniens, il n'aurait jamais été paisible possesseur du trône de Cyrus; mais il aurait acquis une foule de panégéristes qui auraient érigé ses fautes et ses égaremens en vertus. Les Grecs n'ont pu applaudir à une conduite sage et politique qui trompait leur espérance : ils avaient regardé Alexandre comme l'instrument de leur vengeance; ce n'était que pour contenter leur ressentiment et leur avarice, que ce héros devait vaincre, et il était coupable à leurs yeux, puisqu'il songeait à recueillir le fruit de ses victoires, et préférait son nouvel empire au trône de ses pères : ce jugement, dicté par l'intérêt et le dépit, a été adopté par bien des gens. J'imagine qu'un examen impartial et un peu de réflexion pourraient les faire revenir de cette injuste prévention, et leur faire connaître qu'Alexandre, moins sage, mais aussi grand capitaine que César, est plus estimable par les qualités du cœur et par sa conduite politique : au surplus, je ne prétends point me donner le droit de

juger un pareil procès, je donne librement mon avis, et les raisons qui m'ont déterminé à m'écarter de l'opinion générale.

---

# RÉFLEXIONS

## *Sur l'origine et les avantages des différens gouvernemens.*

Le besoin que les hommes ont senti qu'ils avaient mutuellement les uns des autres, les a rassemblés, et a formé des sociétés. Les vices et les imperfections, qui sont malheureusement les attributs de l'humanité, ont bientôt appris à ces sociétés qu'elles ne pouvaient se maintenir que par des conventions qui eussent la force de loi; ces loix, dictées par les plus habiles et les plus sages, et reçues du consentement de tous les autres, étaient inutiles, si on ne chargeait personne du soin de les faire observer: chaque société a donc connu la nécessité de se donner un ou plusieurs chefs. Les différentes façons de penser, et de voir les objets, ont donné la naissance aux différens gouvernemens que nous connaissons, ou à quelques autres à-peu-près semblables. La

nécessité de se défendre, ou le desir de s'agrandir, ont obligé ceux qui s'étaient rassemblés et unis, à nommer un chef qui eût le droit et le pouvoir de se faire obéir; mais il s'en fallait bien que ce pouvoir qu'on lui avait accordé égalât celui des rois, il n'avait de force et presque de réalité que lorsque la nation prenait les armes : en tems de paix, le capitaine-général se contentait de quelque prééminence sur les autres membres de la sciété, et il n'imaginait pas rester en droit d'exiger une partie de leurs biens pour satisfaire à ses caprices et à son luxe personnel. Comme ces chefs étaient hommes, et par conséquent peu capables de modérer leurs passions, ils ne tardèrent pas à profiter de leurs richesses, ou des services qu'ils avaient rendus à leur pays, pour étendre une autorité trop bornée au gré de leur ambition. On avait trop peu accordé à ces espèces de rois, pour qu'ils pussent s'en contenter; ils usurpèrent trop à leur tour; les peuples, accoutumés à vivre libres, et presqu'indépendans, refusèrent de se soumettre au joug qu'ils leur préparaient. De-là naquirent ces différens gouvernemens républicains, connus dans la Grèce, en Italie, et plusieurs autres pays.

En vain les plus habiles législateurs travaillèrent à donner des loix qui pussent assurer la liberté et le bonheur des peuples; on ne vit point et on n'a point encore vu de gouvernement qui n'eût ses inconvéniens et ses défauts. L'aristocratie, en confiant le pouvoir aux principaux citoyens, donnait une foule de petits rois que l'ambition désunissait et rendait toujours ennemis; le peuple était continuellement le jouet et la victime des passions des grands. L'histoire grecque est remplie des malheurs que l'avidité ou l'ambition des principaux citoyens des républiques de Thèbes, de Corinthe, de Samos et plusieurs autres causèrent à leur patrie : presque toutes ces petites républiques subirent fréquemment le joug de la tyrannie, ou furent déchirées par ceux qu'elles avaient choisis pour les défendre et les gouverner. Le gouvernement démocratique produisit encore de plus grands inconvéniens; il mettait l'autorité entre les mains d'une populace légère, capricieuse, inconstante, et se livrant toujours à son premier mouvement. Les Athéniens, le peuple de l'Univers le plus éclairé, et si on peut le dire, le moins peuplé, nous prouvent combien il est dangereux de confier

à la multitude le soin du gouvernement. Nous sommes indignés de l'ingratitude des citoyens d'Athènes pour des services qu'ils ne pouvaient jamais assez récompenser; leur barbare ostracisme nous révolte : cette cruelle politique était cependant nécessaire aux Athéniens, s'ils voulaient conserver la forme de leur gouvernement et même leur liberté; les Thémistocles, les Alcibiades seraient sans doute devenus les rois de l'Attique, s'ils avaient servi un peuple doux, facile et plus reconnaissant que prévoyant et soupçonneux.

Les Romains formèrent une république où le pouvoir fut partagé entre le sénat et le peuple : par-là ils évitèrent une partie des malheurs qu'ils redoutaient, mais ils furent souvent les victimes de l'ambition des deux autorités qu'ils avaient opposées l'une à l'autre; le sénat travailla toujours à s'agrandir et à gouverner seul la république; les particuliers ambitieux, sous prétexte de soutenir les intérêts et les droits du peuple, le rendirent séditieux, mutins et indociles, et obligèrent souvent le sénat à accorder au peuple une autorité plus étendue que celle qu'il voulait réellement conserver.

La République Romaine dût ses malheurs

et son entière destruction à ce partage d'autorité; son gouvernement moitié aristocratique et moitié démocratique, paraissait devoir mettre un frein à l'ambition du sénat, et donner au peuple un conseil, un associé sage, éclairé et capable de modérer ce premier mouvement qui le décide trop souvent, mais il est impossible que la balance soit parfaitement égale entre deux puissances toujours rivales et souvent ennemies.

La création des tribuns du peuple mit un frein à l'ambition et à l'autorité du sénat, mais elle favorisa celle des particuliers qui purent parvenir à cette importante place; elle fut une source féconde de divisions et de querelles; les Gracques apprirent aux ambitieux tout le parti qu'on pouvait tirer d'une charge qui donnait un crédit certain sur l'esprit du peuple romain : Marius s'en servit pour se baigner impunément dans le sang des plus illustres sénateurs, et César pour corrompre et affermir sa patrie. Ainsi les précautions les plus prudentes pour maintenir cet équilibre qui seul assure la durée des états, ne purent corriger le vice et les imperfections de ce gouvernement mixte, où chaque parti travaillait sans cesse à établir sa

puissance sur les ruines du parti qui lui était opposé.

Tandis que les républiques se formaient et se détruisaient tour-à-tour, les autres peuples étaient gouvernés par des rois; ceux qui regnaient dans l'Asie, parvinrent sans beaucoup de peine à rendre leur puissance arbitraire et despotique. L'écriture sainte nous apprend que les Juifs forcèrent, pour ainsi dire, le Seigneur à leur donner un roi. Dieu, en leur accordant cette demande imprudente, leur annonça les malheurs qu'ils se préparaient. Le prophète Samüel bénit et sacra par son ordre le roi Saül. De cette pieuse cérémonie on veut conclure que l'autorité royale est d'institution divine: j'avoue que je ne connais point de prétention plus absurde. Un grand nombre de monarques avaient regné avant Saül; les Juifs n'eurent point le mérite de l'invention; ils ne firent qu'imiter leurs voisins. Fatigués de leurs dissensions domestiques, ils crurent qu'il leur serait plus utile et plus facile d'obéir à un seul chef qu'à plusieurs; ils changèrent volontairement la forme de leur gouvernement. L'huile sainte répandue sur la tête de Saül, n'acquit point à ce prince, ni à ceux qui devaient occuper

le même rang dans l'univers, l'avantage de ne tenir leur élévation et leur autorité que de droit divin. Dieu voulut par cette cérémonie, rendre les rois de son peuple plus respectables, il laissa aux autres nations la liberté de vivre sous tels gouvernemens qu'elles voudraient choisir.

Les Francs, sortis de leur pays sous la conduite de plusieurs chefs et d'un capitaine général, firent la conquête des Gaules. Les exploits de Pharamond acquirent à son fils le titre de roi, mais non un pouvoir sans bornes, et purement arbitraire. La nation, en se donnant un maître, limita sa puissance et ses droits; elle fit un traité avec lui; les sujets et le monarque s'engagèrent réciproquement à observer le contrat qu'on venait de passer; un peuple conquérant, fondateur d'un nouvel empire, n'imagina point devoir se soumettre à un vrai despotisme; il choisit un chef pour faire regner avec lui le bon ordre et la justice, maintenir les lois établies, et les droits que chacun s'était réservés. Le roi eut les siens, et un patrimoine acquis à lui et à ses descendans. Ce ne fut que pour éviter les troubles et les malheurs qui naissent ordinairement de ces élections préten-

dues libres, qu'on se détermina à rendre la couronne héréditaire; l'inconvénient de ne devoir qu'au hasard des princes sages et capables de gouverner, parut moins grand que celui d'être les victimes de l'ambition des aspirans à la couronne.

Les rois de la première et seconde race eurent une autorité trop bornée pour pouvoir aspirer au despotisme; mais la nation n'hésita d'obéir à un maître trop absolu, que pour se voir soumise à une multitude de petits tyrans. Le pouvoir royal trop limité, ressembla à une vraie anarchie, la force seule eut des droits réels, et l'empire des Gaules fut divisé en un nombre infini de petites souverainetés : les rois n'eurent d'autre pouvoir sur leurs vassaux, que celui qu'a aujourd'hui l'empereur sur les différens princes qui composent l'empire germanique.

Charlemagne devint par ses conquêtes, roi de toute la France, et empereur d'Occident. Ses enfans partagèrent ce grand héritage, qui, de partage en partage, devint bientôt un très-petit royaume. La troisième race de nos rois s'agrandit par des successions, des donations, et souvent par usurpation : les règnes des rois de cette troisième race, furent une suite con-

tinuelle de troubles, de dissentions et de guerres sanglantes. Ce fut Louis XI, disent nos historiens, qui mit nos rois hors de page, c'est-à-dire que Louis XI, en employant tour-à-tour la ruse, la perfidie et la force, parvint à rendre sa volonté la première loi de l'État.

C'est toujours sous un gouvernement faible que le despotisme s'accroît. Ceux qui règnent au nom d'un prince incapable de gouverner lui-même, travaillent sans cesse à détruire tous les obstacles qu'on avait opposés au pouvoir arbitraire. A peine nous reste-t-il quelques formes de nos anciennes constitutions; ces formes peuvent seules nous distinguer des formes asiatiques; peut-il être de l'intérêt du souverain de les détruire? Non, assurément. Le pouvoir de faire du bien ne lui est point contesté; il ne trouve d'opposition à ses volontés que lorsqu'elles sont contraires à ses vrais intérêts, qu'elles peuvent faire un tort réel à l'État, et rendre les citoyens esclaves et malheureux. Comment un prince peut-il regarder les formalités prescrites par les loix, comme un outrage à l'autorité souveraine? Ce léger retardement à l'exécution de ses ordres, lui fait éviter les dangers du premier mouvement;

mouvement; il se met en état de connaître la vérité, et de se défendre de la séduction qui l'environne. Voit-on un voyageur s'offenser lorsqu'il trouve un pont revêtu de ses deux parapets? S'il marche droit, il s'en apperçoit à peine; si, au contraire, son cheval bronche et fait un faux pas, il en reconnaît l'utilité, et rend grace à cette sage précaution : n'en est-il pas de même des formes que prescrivent les loix? Elles ne peuvent géner que d'injustes desirs. Est-il quelqu'un qui souhaite le pouvoir de mal faire?

La volonté d'un souverain est communément bien moins la sienne que celle d'un ministre ou d'une maîtresse. Regner, disent les princes, c'est avoir droit d'exiger qu'on obéisse sans réplique et sans délai à tout ce qu'il plaît au souverain d'ordonner; il ne doit compte de ses actions qu'à Dieu seul; d'où peut venir cette étrange maxime? les souverains ne tiennent-ils pas leurs droits d'un contrat passé entre eux et leurs sujets? un contrat ne lie-t-il pas également toutes les parties contractantes? les sujets ont promis fidélité et obéissance, mais par le même acte, les rois se sont engagés à maintenir les loix de l'état et les priviléges des différens ordres

qui le composent ; le contrat n'est obligatoire que lorsque toutes les parties en exécutent les clauses ; c'est renoncer à ses droits légitimes, que d'en usurper qui soient contraires aux premières stipulations et aux loix fondamentales de la monarchie. Si les souverains renoncent à leurs premiers titres, ils n'en auront plus d'autres que ceux de la force ; leurs sujets pourront, dans l'occasion, y avoir aussi recours ; ils auront la liberté de profiter des circonstances, puisque le souverain, en manquant à ses promesses, ne peut plus exiger qu'ils soient fidèles à leurs sermens. Un pareil système est aussi absurde que dangereux ; il faut donc en revenir aux engagemens pris réciproquement, et convenir qu'une nation ne s'est point donnée un maître pour dépendre uniquement de ses caprices, et ne connaître d'autres loix que sa volonté, elle a choisi un roi pour veiller à son bonheur et à sa sûreté, et être le protecteur et le défenseur des loix.

C'est une vérité qu'on ne peut nier ; comment se peut-il donc qu'on répète sans cesse aux souverains, qu'ils sont les maîtres absolus des biens et de la vie de leurs sujets, et qu'ils tiennent cet étrange pouvoir de Dieu lui-même ? Ce sont les ministres et les favoris

d'un prince faible, qui ont établi le despotisme ; c'était pour se venger de ses ennemis et pour satisfaire son ambition, que le cardinal de Richelieu étendait si fort l'autorité royale, et bravait le pouvoir de l'usage et des loix. Cet habile et ambitieux ministre aurait sûrement été l'implacable ennemi du pouvoir souverain porté jusqu'à cet excès d'indépendance, si son intérêt particulier ne l'en avait pas rendu l'inventeur et le soutien. Louis XIII n'était que l'instrument des volontés du cardinal ; dépouillé de sa propre autorité, au point de n'en avoir aucune dans sa maison et sur son domestique, il regnait en tyran sur le reste de ses sujets ; esclave de son ministre, il était sévère et cruel par faiblesse et par timidité. Le pouvoir arbitraire ne peut jamais être utile qu'aux favoris qui veulent en abuser et profiter du moment.

Le roi d'Angleterre, nous dit-on, n'a que le nom de roi ; il ne règne point réellement, puisqu'il est obligé de se conformer à des loix de l'état, et qu'il n'a pas le pouvoir d'ôter la vie à ses sujets, ou de s'approprier leurs biens toutes les fois qu'il peut en avoir la fantaisie; il dispose des emplois, des dignités et des honneurs, mais son par-

lement s'opposera à ses volontés, s'il veut sacrifier le royaume aux caprices ou à la cupidité d'un favori ou d'une maîtresse; il ne peut pas tout ce qu'il veut, donc il n'est pas roi. Est-il un homme sensé qui puisse faire consister le pouvoir souverain dans cette indépendance absolue, et dans l'entière liberté de faire impunément tout le mal possible? C'est bien mal connaître les devoirs d'un souverain, que de le croire dispensé de l'observation des loix et du soin de travailler sans cesse à rendre son peuple heureux. A-t-on rendu les enfans indépendans de l'autorité paternelle, en ôtant aux pères le droit de vie et de mort? un roi ne doit-il pas se regarder comme le père de tous ses sujets? les loix ont pourvu à la punition des enfans qni oseront lui manquer.

# SUR L'ÉDUCATION.

Beaucoup d'auteurs, entr'autres le célèbre Montaigne, nous ont donné d'excellens préceptes sur l'éducation des enfans; mais je crois qu'aucune méthode ne peut réussir, si elle n'est adoptée généralement, ou pour mieux dire, si l'état ne se charge de la faire exécuter.

Les anciennes républiques, et même plusieurs monarchies, regardaient les enfans comme un bien appartenant à l'état; en conséquence leur éducation faisait un des soins principaux du gouvernement; on n'épargnait rien pour former à la vertu, à l'éloquence, et au métier de la guerre, des jeunes gens qui devaient être un jour la gloire et le soutien de la république; on leur enseignait avec soin tout ce qui pouvait les rendre utiles à leur patrie: les anciens Perses et les Spartiates suffisent pour nous prouver le pouvoir de l'éducation.

En effet, c'est dompter la nature, ou en créer une nouvelle, que de rendre les hommes

insensibles aux besoins du corps, à la peine, à la fatigue, et même à la douleur, que de leur faire affronter gaîment la mort, ou s'y dévouer librement, toutes les fois que l'intérêt de la patrie semble l'exiger.

Cette vérité reconnue, comment se peut-il que l'état prenne aujourd'hui si peu soin de la conservation et de l'éducation de ses citoyens?

Un particulier voudrait en vain élever ses enfans de la même façon qu'ils étaient élevés à Sparte; outre l'inconvénient de passer pour extravagant, il aurait le chagrin de voir l'exemple des autres enfans, détruire, en peu de jours, les soins et les peines de plusieurs années. Un jeune homme, en entrant dans le monde, n'y voit rien qui lui rappele les principes qu'un père sage a cherché à lui inspirer: il est environné d'une jeunesse fougueuse qui fait sa gloire de ses excès, et traite les vertus de préjugés gothiques; comment résistera-t-il au pouvoir dangereux de l'exemple qu'on lui donne. La sagesse combat les passions; le vice au contraire les excite; ainsi il faudra être né ce que Socrate était devenu à force de soins et de travail sur lui-même, pour rester vertueux au milieu

des sectateurs du vice. Les trois quarts des hommes ne sont que les singes de ceux avec lesquels ils vivent; la frugalité, la tempérance, le travail et la valeur ne coûtaient rien aux anciens Perses, ni aux Spartiates; ils étaient élevés et habitués à la pratique de ces vertus; l'exemple les y soutenait, et il était aussi rare de trouver parmi eux des libertins mous et efféminés, qu'il l'est aujourd'hui de voir un français imiter la mâle vertu d'un Spartiate.

Ce n'est ni le hasard, ni le climat qui fournissait tant de grands hommes, et qui donnait à la république un peuple de héros, elle les devait à ses loix, et au pouvoir de l'éducation.

Nous rougissons de la grossiéreté et de l'ignorance de nos ayeux; nous nous piquons d'avoir surpassé les anciens du côté des sciences et des arts; cependant, c'est dans ce siècle si vanté, qu'on néglige l'éducation de la jeunesse, ou qu'on la confie à des pédans incapables de lui inspirer ce qui pourrait la rendre utile à l'état : notre amour-propre nous fait approfondir les matières les plus abstraites; nous parvenons à découvrir une partie des secrets de la nature, et

nous négligeons d'acquérir celui de nous conduire raisonnablement. Ceux qui sont chargés du gouvernement de l'état ne songent qu'à en reculer les bornes, ou à augmenter les revenus du roi; tous les moyens leur paraissent légitimes, s'ils sont suivis du succès. Il me semble qu'il serait plus réellement utile d'augmenter le nombre des sujets, que d'acquérir des provinces et non des hommes. Après avoir donné son application à ce qui peut repeupler un état que la guerre et la misère ont fait souffrir trop long-tems, quels soins plus importans que ceux de mettre les citoyens à portée d'être utiles à la république? le seul moyen, c'est de leur donner une bonne éducation : on élève avec soin des animaux de toute espèce; on n'en veut prendre aucun pour élever des hommes qui sont la vraie richesse de l'état, son soutien et sa force.

Ce n'est point assez cependant que d'avoir un peuple nombreux. Ces formidables armées d'esclaves que fournissait l'Asie, ne pouvaient résister à un petit nombre de Grecs : c'est de l'esprit qui anime les différens membres qui le composent, qu'un État tire sa puissance et sa splendeur. On se plaint tous les

jours de la rareté des grands hommes en tout genre, dans ce siècle si poli et si éclairé; je crois qu'on doit l'attriber à la mauvaise éducation qu'on donne à la jeunesse. On entre dans le monde à quinze ou seize ans; que peut-on savoir à cet âge? Dès-lors on n'apprend plus rien, on s'abandonne à toutes ses passions, et on n'écoute que la voix du plaisir; on obtient les emplois sans avoir rien fait pour les mériter, et avant l'âge d'où l'on peut être capable de les exercer; ils sont accordés à la naissance et à la faveur : on n'a pas la peine de s'en rendre digne, faut-il être surpris qu'on le soit si rarement!

Chez les Grecs et les Romains, on donnait aux jeunes gens des maîtres aussi distingués par leur mérite que par leurs talens. Ces maîtres s'occupaient également à former leur esprit et leurs cœurs, et à rendre leurs corps propres au métier de la guerre, en s'endurcissant à toutes sortes d'exercices et de travaux. Loin d'avilir et de mépriser ceux qui se chargeaient de l'éducation de la jeunesse, on avait soin de les bien choisir, et d'exciter à la fois l'émulation des élèves et des maîtres : on accordait des récompenses flatteuses à ceux qui se distinguaient par leurs talens et leur

application. Nos colléges doivent-ils être regardés comme une imitation des écoles anciennes? On y est sept ou huit ans à apprendre très-imparfaitement une langue morte, qu'on fait gloire d'avoir oubliée deux ou trois ans après qu'on est dispensé du soin de l'étudier; ainsi on y enseigne donc une chose assez inutile, et rien de ce qu'il serait nécessaire de savoir. On perd un tems précieux, on sort du collége fort ignorant, et qui pis est, avec une aversion décidée pour les sciences : c'est à la façon mal-adroite et ridicule dont on enseigne qu'il faut attribuer cette aversion que les jeunes gens ont pour l'étude, et souvent même pour la lecture : de pareils pédans dégoûteraient du plaisir s'ils en donnaient des leçons. En supposant qu'il soit utile de savoir le latin, on conviendra qu'il serait aussi facile de l'apprendre que les langues vivantes, si on le faisait parler dès l'enfance, et qu'on l'enseignât comme les nourrices et les gouvernantes apprennent la langue de leurs pays aux enfans; mais cette méthode ferait trop de tort à la nation pédante, pour qu'elle souffre qu'elle s'introduise jamais. Le premier devoir des pères et mères, est de donner tous leurs soins à l'éducation de leur famille; leur igno-

rance, leur paresse, et leur goût pour le plaisir les obligent à se dispenser de ce dernier; ils obéissent d'ailleurs à l'usage en mettant leurs enfans au collége; ce sont plusieurs années de gagnées, pendant lesquels ils en seront débarrassés. Mais ils n'apprendront rien, ils en sortiront maussades, et ne respirant que la débauche et l'indépendance; qu'importe, on n'a rien à se reprocher en faisant comme les autres? que faire de ces enfans jusqu'à l'âge où on peut les mettre à l'académie?

Si quelques particuliers, connaissant l'abus du collége et le danger d'une pareille éducation, veulent élever leurs enfans dans la maison paternelle, ils n'évitent de grands inconvéniens que pour tomber dans d'autres aussi fâcheux; la profession de précepteur est avilie, la seule nécessité peut contraindre quelques personnes à faire un pareil métier; ainsi vous chargez de l'éducation de vos enfans un homme qui n'en a reçu aucune lui-même, qui, excepté le latin, ignore tout ce que son élève devrait apprendre de préférence au latin. Ce digne précepteur, sans usage du monde, sans politesse, et souvent sans mœurs, s'y prend pour instruire vos

enfans, de manière à leur faire haïr la science presqu'autant que leur sotte personne : le père et la mère se contentent de demander quelquefois à monsieur l'abbé si leurs enfans étudient bien ; ils l'en croyent sur sa parole, ou applaudissent aux punitions qu'il leur impose, plus souvent par humeur et brutalité, que par raison. La mère, entourée de deux ou trois petits chiens importuns et mal-propres, ne peut souffrir ses enfans un moment auprès d'elle ; le père, occupé de ses plaisirs, n'a de pire maison que la sienne, et ne se mêle pas plus de ses enfans que de celle des héritiers du Mogol : il a l'injustice de se plaindre cependant lorsqu'ils se conduisent mal en entrant dans le monde, et lui donnent des chagrins et des mortifications. Personne n'est assez insensé pour attendre une abondante et excellente récolte d'un champ qui n'est point cultivé : un amateur de jardins ne voit prospérer ni ses fleurs ni ses jeunes plantes, si son œil attentif n'encourage et ne guide le travail de son jardinier. Comment est-il donc possible qu'on s'en rapporte à tout autre qu'à soi pour l'éducation de ses enfans ? si l'on est incapable de s'en charger seul, on doit au moins y présider : l'œil du maître est aussi

nécessaire à cet égard que dans les soins économiques du ménage et des affaires. Je conviens que quelque peine qu'un père puisse prendre pour l'éducation de ses enfans, il en retirera rarement tout le fruit qu'il aurait droit d'en espérer : l'exemple des jeunes gens qui deviendront leur société en entrant dans le monde, détruira sans doute une partie des principes que le père aura tâché de leur donner; des amis libertins et étourdis, qui leur parleront le même langage que les passions prêtes à se développer, auront sûrement plus de pouvoir que les conseils et les discours d'un père; mais celui qui s'égare ne le fera point sans espoir de retour; tous ses principes ne s'effaceront point, il lui en restera assez pour se reconnaître quand l'ivresse de l'âge sera dissipée. Le libertin qui n'a point eu une bonne éducation, passe du libertinage à la débauche, et finit par la crapule; il n'a rien en lui pour remplacer les plaisirs de la jeunesse : celui au contraire, qui a été élevé avec soin, abjure aisément les erreurs de ses premières années; il se cherche, et se retrouve sans chagrin et sans honte. Rien n'est donc plus important que de songer à l'éducation des enfans, puisque les premières impressions sont inef-

façables, et qu'elles produisent tôt ou tard leur effet. Mais, je le répète, l'éducation ne peut être vraiment bonne que lorsqu'elle est générale, que l'État lui-même en prend soin, donne de l'émulation aux maîtres et aux disciples, récompense le zèle et les succès, et regarde comme son bien propre cette nombreuse jeunesse qu'il va rendre capable de soutenir et accroître sa puissance.

Le préjugé qui avilit la profession de précepteur et de gouverneur, met les plus grands seigneurs dans l'impossibilité de trouver des sujets propres à être chargés de l'éducation de leurs enfans; la pauvreté ne permet pas à la noblesse d'élever les siens convenablement; le gouvernement n'imagine pas que ces deux inconvéniens puissent l'intéresser; il semble que l'envie que chacun a de s'élever, soit à présent incompatible avec les vues générales qui devraient occuper ceux qui gouvernent : on serait tenté de croire qu'ils ne desirent pas qu'on trouve un grand nombre de bons sujets capables d'occuper les places qu'ils ont à donner : si c'est là leur objet, ils ont tout lieu d'être satisfaits; la rareté des talens en tout genre ne peut être plus grande, et on ne saurait avoir plus de preuves

qu'on en a, de ce que peuvent produire une bonne et une mauvaise éducation ; chez les Romains, rien n'était plus ordinaire que de voir un grand nombre de citoyens qui réunissaient plusieurs talens, et que la République pouvait également placer dans le sénat, ou à la tête de ses armées ; ces deux professions, quoique séparées en France, n'en sont pas mieux remplies pour l'ordinaire ; le métier de la guerre, peut-être le plus savant de tous, est fait par des gens qui se piquent d'ignorance ; leur esprit n'est pas plus formé par l'étude et la lecture, que leurs corps ne le sont par une longue habitude des exercices les plus violens : aussi la plupart ne peuvent supporter les fatigues d'un pareil métier, et ne respirent qu'après la paix : nous sommes heureux que nos voisins se conduisent aussi mal que nous à cet égard. De nouveaux Romains, semblables aux anciens sur tous les points, détruiraient cet équilibre prétendu que la politique a imaginé, et que le génie d'un peuple de héros ferait disparaître. Des talens éminens dans un grand nombre de citoyens, l'amour de la patrie, et le courage porté jusqu'à une espèce de fanatisme, ne

peuvent être que les fruits d'une excellente éducation générale, qui a pour objet toute la noblesse de l'état et les citoyens vivant noblement; la façon dont on élève les enfans aujourd'hui, ne peut y développer les talens ni fortifier le corps, et il arrive aux jeunes gens, ce qu'on remarque tous les jours dans ces plantations abandonnées à la seule nature, quelques arbres s'élèvent et se font remarquer au milieu d'une multitude d'autres absolument défectueux et rampant sur la terre : le climat influe sur le caractère et les inclinations des hommes, mais ce n'est que lorsqu'on les abandonne aux soins de la seule nature; ces lieux fameux qui ont produit tant de grands hommes en tout genre, et des armées de soldats intrépides, sont habités à présent par des peuples mous ou de vils esclaves; ils respirent le même air que ceux qui vivaient deux mille ans avant eux, mais ils ne reçoivent pas la même éducation, on ne leur donne pas des préjugés capables de détruire la force agissante du climat et celle de la nature; le soleil échauffant leur pays beaucoup plus que le nôtre, ils sont plus paresseux que nous ne le sommes, et

les

les peuples du nord le sont moins. Le climat de la France n'a pas sans doute changé de nature, les mœurs sont cependant bien différentes de ce qu'elles étaient jadis, et les Français de notre tems ne ressemblent guères à leurs ayeux; n'est-ce pas à la différence de l'éducation qu'il faut imputer ce changement? Celle que nos ancêtres donnaient à leurs enfans, était infiniment grossière, aussi étaient-ils fort ignorans, mais ils étaient robustes, infatigables et aussi courageux que des hommes puissent l'être; ne pourrait-on les civiliser et les éclairer qu'en énervant leurs forces, et changeant leur goût pour les armes, en une vraie passion pour le plaisir et la volupté? était-ce servir l'état que de détruire des préjugés dont il tirait un avantage réel? Cette espèce d'esprit philosophique qui remplace nos anciens préjugés, sera toujours plus nuisible qu'utile à l'état. Si ceux qui sont chargés du gouvernement, ne veulent point présider à l'éducation de la jeunesse, ils devraient au moins travailler à mettre en honneur la profession de précepteur et de gouverneur, ils rendraient utile par-là cette quantité de gens de lettres qui vivent dans l'indigence par vanité, et composent de mauvais livres par

oisiveté; l'état trouverait alors parmi la noblesse, des sujets capables de remplir les places qu'ils occupent aujourd'hui sans en être dignes.

---

## SUR LES BEAUX ESPRITS.

Les Romains et les Grecs, cherchant sans cesse à se rendre utiles à la patrie, s'occupaient également du soin de l'état, des travaux militaires, et de la culture des lettres; un romain desirait de joindre le nom d'auteur et d'écrivain célèbre, à ceux de consul et de général d'armée; nos ancêtres pensaient si différemment, que dévoués uniquement au métier des armes, ils se faisaient gloire d'être ignorans : ils méprisaient toute autre science que celle de la guerre; les moines et les gens de la plus basse extraction, étaient les seuls qui osassent cultiver les lettres. Nous sommes si peu revenus de ce préjugé barbare, que c'est à une espèce d'hommes tenant un état mitoyen entre la noblesse et le peuple, qu'on accorde aujourd'hui le département de l'esprit; l'ignorance actuelle de la noblesse, et

la quantité de mauvais livres dont on nous accable tous les jours, sont les fruits de cette bisarre façon de penser; des auteurs qui, le plus souvent, n'ont aucun usage du monde, et qui sont dans la nécessité d'écrire pour gagner de quoi vivre, nous donneront difficilement de bons livres, et des gentilshommes ignorans et oisifs par état, seront encore plus difficilement propres aux différens emplois qu'on voudrait leur confier.

Comme il paraît beaucoup plus doux à la plupart des hommes de s'occuper des plaisirs, que de travailler à acquérir des connaissances, on n'a garde d'abolir le préjugé qui condamne la noblesse à l'ignorance, ou du moins à ne pouvoir faire usage des talens de l'esprit; cette noblesse se dédommage de l'espèce de cession qu'elle fait des sciences et de l'esprit, à ce tiers-état dont je viens de parler, en ne faisant cas que de la naissance, des richesses et des dignités, et regardant comme un métier mercenaire et au-dessous d'elle, la profession d'homme de lettres; le titre de bel esprit qu'on accorde aux membres de nos académies et à ceux qui écrivent et se font imprimer, est une espèce d'injure ou de terme de mépris, ( du moins dans l'opinion des

gens du monde, qui ne font cas que de l'esprit naturel, et méprisent les sciences et les savans.

L'esprit naturel est peu de chose cependant, lorsqu'il n'est pas nourri et soutenu par des connaissances acquises, et qu'il est réduit à tirer tout de son propre fond. Les idées se succèdent : celles qu'on peut acquérir par l'étude, en font naître d'autres que la nature seule n'aurait pu fournir, ou du moins développer. L'esprit est comme ces mines profondes dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail, et en n'épargnant rien pour les rendre fécondes. La nature y produit de l'or; mais cet or a besoin d'être séparé des matières qui l'enveloppent et l'obscurcissent; il faut ensuite qu'il soit préparé et travaillé par des mains habiles. On en peut dire autant de l'esprit : on le doit à la nature; mais c'est l'art et l'étude qui le mettent en valeur. Les gens du monde sont encore plus ridicules par leurs prétentions que par leur ignorance; ils décident et jugent de tout; on les entend sans cesse louer ou critiquer à tort ou à travers les livres anciens et modernes, les auteurs morts et vivans. Dans tous les métiers on a le droit de se faire juger par

des experts choisis dans sa même profession : les seuls auteurs sont privés de cette justice si naturelle, et il n'y a personne qui ne se croie en droit, et très-capable de rendre un arrêt décisif sur l'ouvrage qui paraît, et même sur celui dont la réputation est faite depuis plusieurs siècles. Il ne peut y avoir que l'excès de l'amour-propre des auteurs, qui soit capable de dédommager de cette tyrannie, ou plutôt, qui puisse les engager à s'y exposer. Les beaux esprits de notre siècle (c'est-à-dire, ceux qu'on appelle ainsi dans le monde) forment entr'eux une espèce de république toujours révoltée contre les avantages et les distinctions qu'on accorde à la naissance et aux emplois différens qu'on occupe dans l'état : ces beaux esprits, s'érigeant en nouveaux philosophes, ne s'occupent point, comme les anciens, à perfectionner la morale, à faire la guerre aux vices, et à inspirer l'amour de la vertu. Ils travaillent sans cesse à secouer le joug des préjugés reçus et reconnus utiles ; la bienséance, la politesse, la modestie, la déférence qu'on doit à ses supérieurs ; les égards et les soins qu'exige l'amitié, l'honnêteté dans les mœurs et dans les discours, sont du nombre de ces pré-

jugés qu'ils attaquent et veulent bannir de la société; ce que nous regardons comme de véritables devoirs et des engagemens que nous contractons dans la société dès l'instant que nous y sommes admis, n'est à leurs yeux éclairés, qu'une contrainte ridicule, inventée pour contenir les sots, et satisfaire l'orgueil des grands. Moins vertueux, et plus effrontés que les anciens cyniques, nos beaux esprits modernes s'énorgueillissent de braver l'opinion générale et les usages reçus; leurs mœurs sont conformes au système qu'ils veulent faire adopter; ils regardent le bien et le mal comme indifférens d'eux-mêmes; ils traitent la décence de pure hypocrisie; ainsi rien ne peut les gêner; l'amour-propre leur fait concevoir un si grand mépris pour les autres hommes et une opinion si avantageuse d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent dissimuler leurs sentimens à cet égard; leur arrogance n'est selon eux que la noble confiance qu'inspire le vrai mérite; leur grossiéreté brutale, qu'une aimable franchise; enfin ils se croient de vertueux et courageux Romains résistant à la corruption de leur siècle, lorsqu'ils ne sont en effet que les plus ridicules et les plus impertinens de tous les Français. Les prin-

cipaux de cette bisarre république, qui n'ont pas besoin de travailler pour vivre, sont aussi paresseux que les gens du monde ; ils érigent un tribunal où préside l'impérieuse et mordante critique; malheur à qui déplaît à cet impertinent aréopage, qui, plus capable de décider que le public ignorant, juge cependant encore plus mal, parce qu'il n'écoute que ses passions, et prononce les arrêts qu'elles lui dictent ! Chaque membre de ce tribunal a au moins une douzaine d'hommes ou de femmes dont il est l'oracle. Il y a peu de société particulière qui n'ait son bel esprit : ainsi l'auteur condamné ne peut en appeler qu'à la postérité, et à quelques gens sensés, qui, sans vouloir donner le ton, ne veulent pas non plus le recevoir. Si les gens du monde s'appliquaient à l'étude, et que l'usage les autorisât et les engageât à être eux-mêmes auteurs, nous aurions sûrement de meilleurs ouvrages que nous n'en avons, puisqu'il est constant que la plupart de nos écrivains modernes entreprennent de peindre ce qu'ils n'ont pas vu, et parlent de ce qu'ils n'ont jamais été à portée d'apprendre et de savoir; il en résulterait un avantage : les gens de lettres ne

formeraient point une secte particulière; aussi dangereuse qu'impertinente; on leur passerait cet empire de l'esprit qu'ils ont usurpé, si leur orgueil voulait s'en contenter; mais il ne leur suffit point. Blessés de la supériorité que la naissance et les rangs ont sur la profession de bel esprit, ils veulent détruire les conventions les plus anciennes et les plus respectées, enfin renverser les loix de la société. On les voit, s'érigeant en nouveaux missionnaires, aller prêcher en tous lieux leur insolente doctrine, et d'une main insensée, attaquer des préjugés aussi anciens que nécessaires; l'esprit philosophique qui les anime ne leur permet pas de nous laisser ignorer que l'amour de la patrie, celui des pères pour leurs enfans, et les soins qu'ils prennent pour leur assurer une grande fortune, sont des idées populaires, des soins puérils et absurdes, que la philosophie ne peut approuver; qu'elle apprend au contraire à vivre uniquement pour soi; à ne faire cas de rien, qu'en raison de l'utilité qu'on en retire, et à n'aimer que relativement au même objet, c'est-à-dire, autant qu'il faut pour goûter les plaisirs, jamais pour éprouver les peines.

Quelle satisfaction pour nos beaux esprits, lorsqu'ils ont fait adopter de pareils principes et inspiré ce vice de leur cœur qu'ils appellent philosophie ! Ils s'applaudissent sans cesse quand d'une femme raisonnable, occupée de ses devoirs, ils ont fait un prétendu esprit fort, négligeant les bienséances de son état et de son sexe, mais capable d'accréditer leurs dangereux sophismes, en les répétant en perroquet bien instruit. Les grands seigneurs avaient autrefois dans leurs maisons des nains, des bouffons et des singes; les géomètres et les beaux esprits ont pris la place de tous ces animaux-la, et je doute que les grands seigneurs aient gagné au change. C'est par amour-propre et non par goût qu'ils donnent la préférence aux beaux esprits. Que Damis et Alcidor soient de bonne-foi, ils avoueront qu'ils s'ennuient presque toujours avec les beaux esprits, durs et impérieux, qui comptent les autres pour rien, et ne s'occupent jamais que d'eux-mêmes ; ce n'est point la bonté du cœur qui dédommage Damis et Alcidor des impertinences qu'ils on à essuyer; on n'a que trop d'exemples de l'ingratitude et du peu de sensibilité de nos modernes philosophes. C'est faute de sentimens et d'envie de plaire, qu'ils

sont incapables de rendre des soins, et d'avoir ces attentions et ces égards que l'usage prescrit, et que la politesse exige : tout devoir les importune et blesse leur orgueil; c'est par intérêt et par vanité qu'ils veulent vivre avec les grands seigneurs. Ceux-là ont la sottise de les recevoir, aussi par vanité, et dans l'espoir d'acquérir la réputation de connaisseurs et d'hommes d'esprit; mais c'est un ridicule de plus qu'ils acquerrent, et non de l'esprit : que peuvent-ils apprendre d'utile de ces bavards impérieux qui dissertent, disputent sans cesse, et ne causent jamais, et dont les propos, souvent obscurs, alambiques, sont toujours déplacés?

Tous les hommes de lettres ressemblent-ils à ce tableau? Non, sans doute; c'est de nos beaux esprits à la mode dont je veux parler, de ces modernes philosophes qui veulent nous apporter une lumière mille fois plus dangereuse que l'obscurité la plus grande. Animaux amphibies, moitié savans et moitié gens du monde, ils ont tous les ridicules de ces deux états, sans en avoir les avantages et les agrémens; leur paresse ne leur permet pas d'acquérir la science, ils ont assez d'orgueil pour s'en passer; leur prétendu esprit philophique

est bien au-dessus du savoir; leur système de grossiéreté et d'impertinence les prive du vernis séduisant, et de ces dehors flatteurs qui donnent l'usage du monde; ils méprisent ces frivoles avantages, et s'applaudissent de leur rusticité malhonnête. Les anciens annonçaient la philosophie comme la perfection de la nature humaine; elle apprenait à respecter et à remplir ses devoirs, à aimer et pratiquer la vertu. Notre philosophie moderne est bien plus sublime, elle détruit tout ce qui a été cru et établi depuis quatorze mille ans. Il est fâcheux que les loix civiles et politiques subsistent, et s'opposent à ce progrès, nos philosophes nous procureraient une liberté bien complète, s'ils avaient pu les détruire ainsi que les préjugés reçus et les conventions établies parmi les hommes, qu'ils attaquent sans cesse, et avec plus de succès qu'on ne croit.

---

## SUR LA MORALE,

### ET LES INCONVÉNIENS DE L'HUMEUR.

La morale appartient à toutes les religions, et par conséquent elle est propre à tout le monde; l'incrédule n'en peut nier l'utilité et

la vérité : son esprit, qui ne peut se soumettre aux preuves de la religion, ne peut s'empêcher de détester le vice, d'être touché des charmes de la vertu. Celui qui est assez heureux pour avoir reçu en partage une foi sûre et constante, apprend, ainsi que l'autre, à réprimer ses passions et à devenir vertueux; l'un pour obéir à sa loi, et l'autre pour satisfaire à ce sentiment intérieur qu'on nomme conscience.

Chaque religion a ses mystères, ses miracles et ses prophètes; mais la morale est la même partout, du moins à peu de chose près. Les religions différentes nous annoncent l'avenir, et nous racontent le passé; la morale nous apprend à bien vivre; c'est donc, quelque soit notre façon de penser, la science à laquelle on doit le plus s'appliquer, et par conséquent dont on devrait plus soigneusement nous instruire. Comment prétendra-t-on, par de longues et frivoles déclamations, inspirer l'amour de Dieu, le zèle de la religion, la ferveur de la prière, à des gens, qui, par incrédulité, ou grossiéreté et stupidité, ne peuvent sentir la vérité de ce qu'on leur avance? on ne peut parvenir à faire peur du Diable et de l'Enfer au peuple, comment

lui inspirera-t-on un véritable amour pour un être dont il ne s'est jamais formé la moindre idée? Il n'en est pas ainsi de la morale, on peut la faire goûter et connaître par des comparaisons à sa portée. Quand pour déraciner du cœur des artisans grossiers le penchant à l'injustice, à la friponnerie, à l'adultère, vous leur direz mille fois que Dieu le défend, vous les toucherez moins qu'en leur citant cet excellent précepte : *Ne faites à autrui que ce que vous voudriez qu'on vous fît.* Ne vous plaindriez-vous pas de celui qui déroberait votre bien, retiendrait un dépôt que vous lui auriez confié, ou enleverait votre femme? Il n'est pas naturel de pratiquer ce que vous regardez comme un crime dans un autre.

De pareilles leçons, souvent répétées, feraient plus d'impression sur tous les hommes en général, que les longs verbiages des prédicateurs qui roulent sur les mystères de la religion. On peut, par des menaces terribles, nous corriger de quelques vices, encore cela est-il assez rare; mais la morale nous en fait sentir l'horreur, nous fait rougir de nos faiblesses, et nous fait enfin aimer la vertu pour la vertu : c'est assez, je crois, pour dé-

montrer l'avantage et l'utilité des sermons de morale, mais il s'agit de bien choisir ses sujets; comme il n'est point de champ plus vaste, cela ne sera pas difficile. Je vais toujours, en m'amusant, crayonner mes idées sur un des défauts contre lequel on a le moins déclamé, et qui le mérite à mon sens pour le moins autant qu'un autre : c'est de l'humeur dont je veux parler; la première partie de mon discours en fera voir les suites funestes, les conséquences, et le chagrin qui nous en revient à nous-mêmes; la seconde traitera du soin que l'on devrait apporter pour en corriger ses enfans, et des moyens pour y parvenir.

Pour ne pas d'abord révolter ceux qui ont le malheur d'être sujets à l'humeur, nous avouerons que c'est un vice du sang qui naît avec nous, qui croît avec l'âge, et que les maladies et la vieillesse portent pour l'ordinaire à son dernier période. Ce vice de notre sang, cette âcreté qui y domine s'annonce dans l'enfance par l'opiniâtreté, la bouderie; l'humeur est de peu de durée à cet âge; les objets, se succédant rapidement, n'ont pas le tems de faire de profondes traces, le tempérament seul agit; mais est-on dans un âge plus avancé, l'humeur qui a fait autant de progrès que

nous-mêmes, devient plus fréquente, et les accès en sont beaucoup plus longs; notre esprit et notre réflexion, comme absorbés par ce poison, ne servent qu'à nourrir l'humeur, et à lui chercher des prétextes.

Un homme attaqué de la jaunisse voit tous les objets jaunes; celui que l'humeur domine s'applaudit, pour ainsi dire, de l'aigreur et de la tristesse qu'elle lui cause; il trouve cent motifs raisonnables à sa mauvaise humeur, et ce qu'on nomme plaisir, lui paraît dans cet instant un supplice insupportable; il se plaît à nourrir sa tristesse; tout ce qui l'entoure en devient la victime, et à l'entendre il est seul malheureux. Pourquoi lui fournit-on tant de sujets de chagrins? il voudrait de tout son cœur faire le bonheur de ceux qui lui sont soumis, ou qui vivent avec lui; mais ils n'y peuvent consentir; ils se plaisent à mettre sa patience à bout; l'amour-propre est si enraciné dans le cœur de tous les hommes qu'ils ne peuvent convenir qu'ils ont tort; on en voit souvent bouder d'avoir boudé, plutôt que d'avouer qu'ils ont eu une colère mal placée; celui qui est enclin à l'humeur, soit par tempérament, soit par habitude, est rarement plusieurs jours sans en donner des

marques. J'en ai vu dans une santé parfaite ; jouissant de tout ce qui peut rendre l'homme heureux, ne pouvoir passer une semaine sans en avoir quelqu'accès.

Cette maladie ( car comment la nommer autrement ), est encore plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes, peut-être est-elle aussi naturelle aux deux sexes ; l'un y résiste, et l'autre s'y laisse aller sans se contraindre ; quoiqu'il en soit ce mal paraît chez les femmes, comme une évaporation dont la nature a besoin pour se purifier ; l'accès prend à propos de rien : raisons, discours, douceur, rien ne peut l'arrêter ; je pense même qu'on les affligerait beaucoup, si l'on pouvait les mettre dans la nécessité de ne point gronder, le tems qui est nécessaire à leur soulagement. Celles ou ceux qui prennent assez sur eux-mêmes pour ne pas exhaler leur humeur, éprouvent une langueur, une tristesse et un dégoût affreux pour tout ce qu'ils aimaient un moment auparavant ; tout leur déplaît ou leur devient insipide ; si vous voulez les ramener, leur faire entendre raison, au défaut de la colère et de la brutalité qu'ils n'osent se permettre, cette maladie de l'ame s'exhale alors par une aigreur insupportable,

une

une raillerie amère et piquante, une contrariété offensante et déraisonnable : l'amitié, l'amour même ne peuvent nous mettre à couvert de cet accès qui doit avoir son cours ; l'humeur prend ordinairement pour victimes ceux qu'il semblerait qu'elle devrait épargner ; ses effets ressemblent autant à la haine qu'à la colère, et ils n'en diffèrent que par leur peu de durée ; telle que le vaste et redoutable océan qu'on aperçoit après une violente tempête frémir et mugir encore long-tems, de même notre ame agitée passe de l'emportement à la tristesse, et ne s'offre à elle-même que des images désagréables et douloureuses ; le mal est guéri, mais il reste encore la cicatrice ( ceci n'est encore qu'un échantillon de l'humeur ) ; la jeunesse et les autres passions nous jettent nécessairement dans une grande dissipation qui en empêche le véritable effet ; voyons-là dans son dernier période, dans la vieillesse infirme, quand l'âge a commencé à glacer l'ardeur de nos desirs, que notre ame, en un mot, n'est plus capable de passions : il faut en excepter toutefois celle de l'avarice et de l'ambition, qui ne meurent qu'avec nous et augmentent même à mesure que nous avançons vers notre terme fatal ;

quand, dis-je, notre ame revenue des vains amusemens de la jeunesse, n'est plus propre qu'aux affaires et aux choses sérieuses, c'est alors que cette humeur, dont l'ivresse des plaisirs avait suspendu ou diminué les effets, se montre dans tout son jour, elle détruit bientôt tout ce qui pouvait la combattre dans notre cœur, elle parvient enfin à exercer sur nous un empire absolu, nous voyons tout d'un œil chagrin; rien ne peut, je ne dis pas nous amuser, nous dissiper seulement; en proie à la plus sombre mélancolie, tout devient pour nous des sujets de colère et de douleur : l'élévation, le bonheur des autres excite sans cesse cette bile âcre et facile à s'enflammer; bientôt devenu insociable, on manque des dissipations nécessaires à l'homme: loin de s'en attribuer la faute, c'est toujours aux autres qu'on s'en prend, on les haït autant qu'on en est haï; malheur alors à ceux qui dépendent de nous, ils paieront chaque jour pour ce genre humain qui nous est devenu odieux; ils auront beau faire, leurs soins pour nous plaire, leurs attentions pour nous, leur aveugle complaisance, tout jusqu'à leur patience, sera inutile, rien ne pourra arrêter le cours de cette fièvre; l'ha-

bitude de s'être livré à l'humeur nous en fait une nécessité et un besoin ; heureux encore ceux en qui cette maladie ne s'annonce que par une sombre tristesse et un ennui de soi-même ! elle a communément bien d'autres façons de se manifester ; elle est, à bien examiner, la source ordinaire de l'injustice, de l'ingratitude, de l'inconstance, de la dureté de cœur et de la méchanceté ; de quel bien sommes-nous capables par nous-mêmes ? n'est-ce pas la raison qui sert de frein à nos inclinations vicieuses ? L'humeur ôte à la raison généralement tous ses droits ; elle ne peut plus se faire entendre dans une ame abreuvée de ce mortel poison ; ce n'est donc plus qu'au hasard, aux dons de la nature, que ceux qui se laissent maîtriser par l'humeur, doivent leurs bonnes actions ; car enfin, si par malheur ils sont nés avec de mauvaises inclinations, rien ne les contraindra plus : livrés entièrement à leurs penchans, et débarrassés des obstacles qu'oppose la raison à ceux qui peuvent l'écouter, il n'y aura rien dont ils ne soient capables dans les accès de ce mal terrible ; ennemis des autres et d'eux-mêmes, les gens sujets à l'humeur, desireraient sans cesse la fin de leur vie, s'ils étaient

assez à plaindre pour ne trouver personne sur qui exhaler leur bile et leur courroux; mais c'est assez montrer les inconvéniens fâcheux de l'humeur, faisons voir les obstacles qu'elle apporte à notre fortune, et voyons ce qu'on devrait faire pour s'en corriger de bonne heure.

J'ai suffisamment prouvé, je crois, combien l'humeur avait d'inconvénieus et de suites fâcheuses pour la société; commençons cette seconde partie de mon discours par prouver qu'elle seule est presque toujours un obstacle que nous mettons nous-mêmes à notre fortune.

On voit tous les jours des gens se ruiner entièrement pour soutenir un procès considérable; ils l'ont entrepris par humeur, ils le poursuivent par vanité et par opiniâtreté; notre bile en mouvement nous indispose contre quelqu'un, dès-lors il ne peut plus avoir raison à nos yeux; notre malignité ou l'envie que nous lui portons nous cache nos véritables intérêts pour ne nous montrer que les moyens de satisfaire notre haine, ou plutôt notre aversion qui n'a d'autre motif et d'autre fondement que le vice de notre ame. Dans les divers emplois que nous occupons selon

notre état, combien de gens loin d'y réussir, y trouvent leur perte, uniquement pour n'avoir pu vaincre ou cacher leur humeur! Le ministre trop sujet à cet horrible défaut, devient bientôt aussi craint que détesté, il se pique en vain de probité, tout homme qui agit par humeur, ne peut répondre de lui; la haine publique l'éclaire de si près, qu'il en est bientôt la victime, mais presque jamais innocente : il est étonné lui-même, quand il considère de sang-froid ce que cette étrange frénésie lui a fait faire contre la justice et même contre son caractère naturel. L'homme de guerre renonce à ses projets de fortune, au moindre dégoût qu'il reçoit; (l'expérience nous montre assez que c'est bien plus souvent par humeur que par raison) maîtrisé par cette fièvre qui l'agite, il suit son premier mouvement, et sans songer à l'avenir, il quitte un état que le tems et l'habitude lui ont rendu nécessaire. Que deviendra-t-il? que fera-t-il désormais? Élevé dès l'enfance dans le métier des armes, il ignore toute autre occupation; mais l'humeur permet-elle de réfléchir? guidé par elle, il prend un parti qui va le faire mourir de douleur et d'ennui. Cet autre ne peut se plier à faire sa cour aux gens en place;

il a, dit-il, des sentimens trop élevés pour ramper comme les autres. Ah! qu'il dise plutôt qu'il a trop d'humeur pour avoir de la suite dans l'esprit et même dans ses desirs, qu'il ne peut être assez maître de lui-même pour chercher les moyens de plaire à des gens dont le bonheur et la fortune allument sa bile. Le magistrat enclin à cette funeste maladie, loin de tenir en main l'équitable et sévère balance de Thémis, ne voit plus que par les yeux de l'humeur; si l'on a eu le malheur de lui déplaire, il condamne l'innocent, opprime le bon droit, sans croire être coupable, tant cette étrange manie sait aveugler et étouffer notre raison; honnête homme de projet et d'inclination, il cesse de l'être par humeur; je ne finirais point si je voulais montrer ici tous les écueils contre lesquels cette funeste passion nous fait échouer, tous les obstacles qu'elle met à notre bonheur et à notre avancement.

Ce que je viens de rapporter suffit. Venons à présent à ce qu'il faudrait faire pour tâcher d'être exempt d'un défaut si fâcheux et en même tems si commun. On sait que c'est dans l'enfance que nous recevons les premières impressions; que, pareils à une cire

molle, qui reçoit toutes les formes qu'on veut lui donner, les enfans sont en état de plier leurs corps et leurs esprits à ce qu'on exige d'eux ; c'est donc dès l'âge le plus tendre qu'il faudrait réformer, étouffer en eux le levain de cette maladie : qu'on ne me dise pas que cela est impossible ; puisque tant d'autres défauts se corrigent, celui-là ne peut être incorrigible dans un enfant. Pourquoi voit-on parmi le peuple un plus grand nombre de gens sans probité, sans honneur et sans courage, que parmi ceux d'une naissance distinguée ? On me dira que c'est l'ouvrage de la nature : quiconque a du bon sens voit bien que c'est l'effet de l'éducation. Le fils de César, qui souvent ne l'est que de nom, avec d'égales dispositions, vaudra sûrement mieux qu'un autre ; l'exemple de son père, et tout ce qu'on lui dit sans cesse pour l'engager à marcher sur ses traces, étouffe ses mauvaises inclinations et anime les bonnes. Voit-on beaucoup de gens de condition bien élevés, être voleurs, poltrons, malhonnêtes ? Non, assurément ; on a eu trop de soin de leur faire détester de pareils vices, pour qu'ils soient capables de s'y livrer, quoique nés peut-être avec les inclinations qui y conduisent ; mais l'éducation

et l'art ont, à cet égard, changé la nature. Or, si on apportait autant de soin à corriger de l'humeur, qu'on inspirât aux enfans une véritable aversion, ou plutôt une extrême horreur pour ce défaut, qu'on leur en fît sans cesse un tableau effrayant, qu'on leur en montrât, ainsi qu'on vient de faire, les conséquences funestes, je ne saurais m'empêcher de croire que la plupart n'en fussent préservés, quelque portés qu'ils y fussent par tempérament ; l'opinion, chez les hommes, fait tout : les préjugés ont souvent plus de crédit sur leur esprit que la vérité même. On élevait les enfans à Lacédémone, avec une si grande aversion pour la poltronnerie, on leur montrait avec tant de soin les avantages brillans de la valeur, qu'à l'âge où nous sommes encore au collége, ils étaient en état de triompher de toutes les faiblesses de l'humanité à cet égard ; témoin celui qui, accusé d'avoir dérobé un petit renard, se laissa ronger les entrailles par cet animal, sans pousser seulement un soupir. Il est inutile d'en rapporter d'autres exemples ; tout le monde sait que l'éducation de Lacédémone faisait de tous les citoyens autant de héros, et que les enfans même y ont donné des preuves de courage

au-dessus de l'humanité. Nous trouverions encore parmi les Sauvages, des exemples aussi forts du pouvoir de l'éducation. Si les impressions que nous recevons dans notre enfance peuvent changer à ce point notre nature; pourra-t-on me dire qu'il est impossible de déraciner l'humeur dans ses commencemens? La seule objection qu'on puisse me faire est qu'il est difficile de corriger un défaut dans un enfant, quand on lui en donne sans cesse l'exemple; cela est vrai, c'est encore un des inconveniens de l'humeur : les pères et mères courent risque, non-seulement de perdre l'amitié de leurs enfans, en leur faisant trop fréquemment essuyer leurs accès d'humeur, mais ils leur en donnent infailliblement aussi, car c'est un mal contagieux. On ne peut donc prendre trop de précaution pour l'éducation des enfans; il faut sans cesse s'observer soi-même; les mauvais exemples sont dangereux à tout âge, et sartout pour la jeunesse : je ne parle point des pédans, et de leur façon d'enseigner, qui n'est propre qu'à gâter un bon naturel, et à donner de l'humeur à qui serait exempt de ce défaut.

J'en reviens à dire que notre façon de penser sur la valeur, la probité, le désintéressement,

la simplicité et le faste sont les fruits de notre éducation, et des préjugés du pays dans lequel nous vivons; et cela, je pense, est prouvé par la quantité d'usages contraires qu'on voit dans les différentes nations; ce qui est vertu dans l'une, est traité de vice dans l'autre. On peut donc nous faire haïr autant l'humeur que tous les autres défauts que nous traitons de vices; il est plus aisé de vaincre le penchant qui nous y porte, que de faire de tous les citoyens d'une ville autant de héros, que d'imiter ces sauvages qui souffrent les plus cruels tourmens, non-seulement sans se plaindre, mais même sans cesser de chanter. Si les opinions, qu'on nous donne dans l'enfance, ont tant de force sur notre ame, il est facile de nous corriger de l'humeur; mais comme je l'ai déjà dit, pour en préserver nos enfans, il faut triompher de la nôtre: voilà la difficulté, sans doute, mais elle est digne de nous et de la raison, que nous prétendons avoir en partage; travaillons-y avec courage, et une ferme intention de réussir, nous en viendrons à bout.

# SUR LA SOCIÉTÉ,

## ET LE POUVOIR DES FEMMES.

Dans tous les pays du monde les femmes ont toujours été exclues de l'administration de l'état, et des soins du gouvernement civil. Les hommes ont fait les loix; la faiblesse a cédé à la force, et ce sexe né pour aimer, pour séduire et pour plaire, se vit réduit dans ce premier partage de l'autorité, à ne s'occuper que de sa parure, et du détail d'un triste ménage. Ce ne fut pas sans chagrin et sans dépit que les femmes se virent esclaves d'un pouvoir usurpé par la force et l'amour-propre; elles employèrent bientôt tous les dons que la nature leur avait accordés, à regagner par l'adresse et la séduction, ce que la faiblesse de leur constitution leur avait fait perdre (1).

(1) Eve, la première des femmes, ne tarda pas à connaître le crédit que ses charmes lui donnaient sur le cœur et l'esprit de son époux; elle s'en servit pour son malheur et celui de sa postérité. Ceux qui blâment la lâche complaisance de notre premier père, en feraient sans doute autant à sa place. Qu'il est difficile d'écouter la prudence en aimant!

Habiles à tirer parti de tous les dons de la nature, elles ont fait regner l'amour, et ont trouvé le secret de regner par lui sur ces prétendus maîtres qui s'étaient arrogé le droit de leur dicter des loix.

L'histoire nous fournit de continuelles preuves du pouvoir que les femmes ont toujours eu dans le monde, et de leur influence sur les plus grands événemens. Quand on a l'art d'assujétir le cœur, on a un crédit bien certain sur l'esprit; ainsi sans paraître avoir part au gouvernement civil, les femmes ont toujours eu une autorité de séduction plus réelle et plus sûre que celle que donne la force. Elles ne possèdent aucune charge, aucun emploi; mais elles gouvernent ceux à qui l'administration de l'état est confiée.

L'amour est aussi ancien que le monde; presque tous les hommes ont été soumis à son pouvoir; il a causé les plus étranges révolutions; on l'a vu de tout tems l'auteur des plus belles actions, et des plus grands crimes (1). Il n'est donc pas surprenant que

(1) Trois guerres cruelles, dit Horace, n'ont eu d'autre fondement que l'amour: Thebes et la superbe Troye ont péri par les flammes qu'alluma ce Dieu trop jaloux de signaler sa puissance. Persépolis fut réduite

ce sexe à qui la nature a donné en partage la beauté, les graces et le talent de séduire, se soit toujours utilement servi de ces précieux avantages. Un pouvoir que l'on ne tient que de l'instant où l'on inspire des desirs, ne peut être durable. La galanterie, qui tire sans doute son origine de l'amour, a mieux assuré et plus étendu le pouvoir des femmes, que n'avait pu le faire le véritable amour. Une violente passion rendait la beauté qui l'avait inspirée souveraine absolue des volontés de son amant, mais le tems de son règne était limité. Il n'en est pas de même de l'autorité que les femmes se sont acquises en formant ces sociétés composées des deux sexes (1). Ce sont les femmes qui donnent aujourd'hui le ton; les hommes ne réussissent que par elles; c'est

en cendres, pour contenter le caprice d'une courtisanne.

(1) Ce ne fut que lorsqu'un pareil usage s'introduisit à Rome, qu'on vit les femmes influer sur le gouvernement; elles eurent alors tant de part aux plus grands événemens, qu'Auguste ne dut la réunion du vaste empire des Romains, qu'à sa répugnance pour l'épouse d'Antoine. Cette femme vindicative ralluma les feux de la guerre, pour se venger d'un amant que ses charmes n'avaient pu toucher.

à leur plaire, à obtenir leurs suffrages, qu'ils doivent uniquement s'attacher. Leur réputation dépendra moins de leur conduite et de leurs actions, que des éloges où la critique qu'en feront ces souveraines de la société. On appelera en vain de leurs décisions, le public finira par les adopter (1).

Les femmes, quoique jalouses les unes des autres, forment une espèce de république que l'intérêt commun réunit toujours; elles s'entendent parfaitement, lorsqu'il s'agit de se maintenir dans la possession où elles sont d'exercer un empire absolu sur ce qu'on appelle la société. Ce n'est pas une mode ou un usage fort ancien, que cette liberté qu'ont les femmes de recevoir chez elles et à toute heure du jour des hommes de tout âge et de tous états. Ces soupers agréables qui réunissent la meilleure compagnie de l'un et l'autre sexe, sont une invention presqu'aussi moderne que les ragoûts qu'on y sert. Ces repas délicieux qui rassemblent des gens qui sont ravis d'être ensemble, et d'être assurés qu'ils ne se quitteront que pour aller prendre un repos

(1) C'est bien moins à leur mérite qu'à la sollicitation ardente de quelques femmes, que bien des gens ont dû leur élévation et leur fortune.

nécessaire, ne sont connus que par les Français; on peut hardiment avancer que ce qu'on appelle vivre en société, est un bonheur aussi ignoré des étrangers, que les plaisirs que nous procurent ces soupers dont nous parlons. Les spectacles et de nombreuses assemblées qui se donnent un jour dans une maison, et le lendemain dans une autre, font leur occupation et leur amusemeut. On ne desire pas les choses dont on n'a pas même d'idée; ainsi la vie qu'ils mènent leur est peut-être aussi agréable que l'habitude où nous sommes de vivre avec un petit nombre de personnes peut nous le paraître. Examinons cependant si, en gagnant du côté de la douceur de la vie et des amusemens journaliers que nous procurent ces liaisons qu'on nomme sociétés, nous n'avons rien perdu à l'égard des talens et des connaissances qui sont nécessaires à un homme, lorsqu'il doit compte à l'état de son existence : avant l'usage de ces soupers qui font l'agrément de la société, chacun en sortant du spectacle, ou après avoir rendu quelques visites de bienséance et de devoir, rentrait dans le sein de sa famille. Les hommes ne faisaient usage de leur liberté, qu'ils obtenaient beaucoup plus tard qu'aujourd'hui,

que pour souper ensemble au cabaret. Le plaisir et souvent la débauche étaient l'ame et l'objet de ces sortes de repas; c'était un mérite réel que de boire plus de vin qu'un autre, et chacun, au risque de se tuer, cherchait à acquérir cet étrange mérite. Le dérangement de la santé, les désordres et les querelles étaient les suites nécessaires d'un pareil genre de vie (1). Les jeunes gens accoutumés à cette espèce de liberté cynique qui ne peut souffrir l'apparence de la moindre contrainte, ne pouvaient s'assujétir au respect, à la déférence, aux égards et aux attentions que les femmes exigent. La gaîté regnait toujours dans leurs repas, le vin la soutenait et la procurait, l'esprit était recherché et accueilli, une conversation agréable et instructive précédait celle que plusieurs heures passées à table rendaient trop vives et peu suivies. On

(1) Ces inconvéniens étaient compensés par un scrupuleux attachement à l'honneur, et à la probité; il était plus difficile d'être admis dans ces espèces d'orgies, que dans ce qu'on appelle aujourd'hui la bonne compagnie, et on exigeait plus de qualités estimables de ceux qu'on associait à ces assemblées bachiques, qu'on n'en demande aujourd'hui à ceux qu'on avoue pour amis.

s'accoutumait aisément à un pareil genre de vie, mais par malheur on passait trop rapidement de la jeunesse vigoureuse aux infirmités de la vieillesse, et l'homme du monde qui n'avait cherché à acquérir d'autre talent que celui d'aimable débauché devenait alors aussi ennuyé qu'ennuyeux. Les jeunes femmes que leurs prudes mères tenaient perchées sur un tabouret jusqu'à trente ans, ne connaissaient guères d'autre amusement que celui d'aller tristement se tenir bien droites pendant deux ou trois heures dans de graves et fastidieux cercles composés de vieux seigneurs usés et de prudes surannées; il n'est donc pas surprenant que leur imagination s'échauffa sur tout ce qu'on appelle plaisir, qu'une fête, qu'un bal annoncés d'avance les occupassent vivement plus de quinze jours (1). La rareté ou la privation de ce que nous regardons

(1) Chacun cherchait à imaginer des mascarades singulières et magnifiques; l'invention et l'exécution de ces différens déguisemens produisaient une occupation aussi vive qu'agréable. Depuis la mode des domino, le bal n'occupe que pendant le tems qu'on y demeure, encore en emploie-t-on une partie à s'ennuyer, si quelque rendez-vous n'est pas l'objet qui y conduit.

comme des plaisirs, augmente le penchant que nous avons à nous y livrer, et notre imagination se représente les amusemens qu'on nous refuse, fort au-dessus de ce qu'ils sont réellement. Une jeune personne livrée à la triste et ennuyeuse morale de ses parens, ne pouvait s'empêcher de regarder l'amour comme le souverain bien; les soins qu'on prenait pour la mettre en garde contre la séduction et le danger des passions, ne servaient qu'à préparer son cœur à en ressentir le pouvoir. Son esprit trop oisif enchérissait sans cesse sur les peintures séduisantes que les romans nous font de l'amour, et toutes ces réflexions ne tendaient qu'à échauffer un cœur qui voulait être occupé. Une jeune femme, avec de pareilles dispositions, pouvait-elle résister aux empressemens d'un amant? Les difficultés et les obstacles qu'on oppose à nos passions, ne servent pour l'ordinaire qu'à leur donner un nouveau degré de force et d'activité; l'attention de ces mères trop sévères à veiller à la conduite de leurs filles, augmentait le desir qu'elles avaient de se soustraire à leur autorité, ou du moins celui de tromper leurs précautions et leur vigilance: c'était ajouter un nouveau sel aux

plaisirs, que d'avoir trouvé les moyens de s'y livrer en trompant les soins et la défiance d'une mère que l'âge et la perte de ses charmes avaient rendue un dragon de vertu; on emploie toutes les ressources de son imagination pour en venir à bout, et les peines qu'on éprouvait pour s'assurer un pareil succès, rendaient la passion qu'on ressentait encore plus vive (1). Elle était durable, parce que les occasions de la satisfaire ne pouvaient être fréquentes, et que le cœur n'était point partagé entre mille desirs qui, en se contrariant, s'affaiblissent mutuellement. Une religieuse qui cède à l'amour, s'y abandonne sans réserve; il devient le principe de toutes ses pensées, le mobile de toutes ses actions et son unique occupation (2). Une jeune femme

(1) Les contes de Bocace, ceux de la reine de Navarre, et beaucoup d'autres du même genre, nous prouvent l'effet que la contrainte et la défiance produisent sur les femmes; leur défendre quelque chose, c'est leur en donner envie, et les mettre dans le cas de ne plus s'occuper qu'à trouver les moyens de tromper les précautions qu'on prend contre la fragilité qu'on leur suppose.

(2) Héloïse au fond de sa retraite nourrit un inutile amour, mille fois plus tendre et plus ardent que celui qu'on connaît dans le monde.

renfermée dans le sein de sa famille, devenait à cet égard une vraie religieuse : une intrigue secrète lui paraissait le seul remède contre l'ennui qu'on lui faisait éprouver. Plus les jeunes femmes avaient de peine à tromper la vigilance et la défiance de leurs argus, plus l'amour s'embellissait à leurs yeux. La journée se passait à écouter une odieuse morale et à imiter la prude gravité de leurs mères; c'eût été un crime du premier ordre que de s'écarter un instant de leur austère et triste cérémonial : il fallait bien se dédommager la nuit de la cruelle contrainte qu'on était obligé de s'imposer tout le jour (1). L'amour était donc ce mobile de toutes les pensées de ces jeunes femmes si soigneusement gardées; c'était par lui et pour lui qu'elles s'aperçevaient de leur existence, et qu'elles en jouissaient jusqu'au terme marqué pour devenir intrigantes et dévotes.

Examinons à présent ce qu'elles ont gagné

(1) La facilité de se voir fait de vrais mariages de ces unions que produit l'amour. L'habitude du bonheur dégénère en langueur. Si l'on ne pouvait s'introduire chez sa maîtresse que par le secours d'une échelle de corde et en trompant mille Argus, on serait plus tendre et plus constant de part et d'autre.

à l'établissement des sociétés telles qu'elles sont aujourd'hui. Il leur parut si doux de pouvoir user de la liberté qu'elles venaient d'acquérir, qu'elles se pressèrent de se dédommager de l'ennui d'une longue contrainte, et de se livrer sans cesse à ces plaisirs dont leur imagination, pendant le tems de leur esclavage, leur avait fait un tableau si séduisant. Bientôt rien ne fut plus rare que de trouver une femme qui n'eût pas au moins un amant déclaré. Les mœurs acquirent en peu de tems un nouveau degré de corruption, d'autant plus dangereux qu'on tirait vanité de ses égaremens (1); mais le bon ordre naît quelquefois de l'excès du désordre : la société produisit le dégoût, et l'on se trouva blâsé sur la volupté pour s'y être livré sans ménagemens; la facilité qu'eurent les hommes de multiplier sans cesse leurs conquêtes, et d'être impunément volages, indiscrets et perfides, produisit ces êtres singuliers que nous nommons petits-maîtres. Les femmes qui se trouvèrent capables de réflexions, rougirent enfin d'être si souvent les dupes et les victimes de la fatuité;

(1) Une foule de grandes dames, que je pourrais nommer pour augmenter la liste de celles dont parle Bussy, donneraient la preuve de ce que j'avance.

elles commencèrent à apprécier les choses à leur juste valeur ; plusieurs sentirent qu'il leur était possible d'être raisonnables sans qu'il leur en coûtât beaucoup, et qu'en jouissant des agrémens de la société, et de la liberté qui s'était introduite, elles pouvaient, à la rigueur, se passer d'un amant, ou du moins attendre que l'Amour léger en choisit un. Heureusement pour nos agréables qu'un pareil calcul ne fût pas du goût du plus grand nombre ; il demeura une assez grande quantité de femmes, qui, attachées à leurs habitudes, furent comme une espèce de fonds placé dans le commerce de la galanterie ; elles soutinrent son crédit chancelant, en faisant face à tout, et passant sans cesse des mains d'un fat en celles d'un autre encore plus fat ; toujours méprisées, rarement aimées ; trompées et trompant tour-à-tour, elles trouvèrent souvent les peines, les chagrins et l'ennui dans ces unions peu durables, qu'elles avaient regardées comme la source des vrais plaisirs (1). Leur

(1) La société de pareilles femmes est plus dangereuse pour celles qui entrent dans le monde, que les hommes les plus occupés de l'art de séduire ; elles ont le zèle ardent d'un missionnaire, et ne desirent pas moins vivement que lui, de faire des prosélites : le

exemple fut une utile leçon pour celles qui croyaient devoir se respecter, et qui pensaient qu'une femme ne peut se donner honnêtement à un amant que lorsqu'il s'est rendu le maître de son cœur. Nos agréables, accoutumés à n'employer pour réussir que l'air du sentiment, ou même celui du desir, et convaincus d'ailleurs qu'une entreprise qui ne serait point couronnée par le succès, serait une vraie honte pour eux, regardèrent comme des prudes ridicules ces femmes qui s'étaient déterminées à ne point prendre un amant sans s'être persuadées auparavant que l'amour parlait en sa faveur; ils se gardèrent bien d'adresser leurs hommages à des femmes si exigeantes; ainsi il leur fut assez facile de se maintenir dans leurs chastes résolutions : elles étaient assez sages pour avoir une forte prévention pour ce qu'on appelle hommes à bonnes fortunes, mais elles n'étaient passez indépendantes du bon air et de la mode pour préférer la raison, le bon sens et la sensibilité du cœur, à la gentillesse, la vivacité, l'étourderie et les frivoles agrémens (1). On compta plusieurs femmes

nombre des femmes qui les imitent leur paraît une justification de leurs excès.

(1) On a vu plusieurs femmes quitter un amant

dans Paris, que la médisance fut obligée de respecter : on en connut quelques-unes, qui, quoique jeunes et jolies, osaient avouer qu'elles aimaient leurs maris ; ces maris, à leur tour, cessèrent de rougir de paraître amoureux d'une personne aimable qu'une union éternelle associait à leur sort : l'espèce de corruption que le premier abus introduisit, avait d'abord fait regarder un amour légitime comme un ridicule dont il fallait se préserver, ou du moins se cacher avec soin.

Il résulte, je crois, de cette espèce d'examen que nous venons de faire, que les mœurs ont plus gagné que perdu à cette association des deux sexes, à cette liberté que les hommes et les femmes ont à présent de se voir et de vivre journellement ensemble. La défiance que les prudes du tems passé avaient de la vertu de leurs filles, était un aveu qu'elles faisaient de la fragilité de leur sexe ; elles avaient l'expérience du péril que fait courir l'occasion : la facilité de se voir a fait cesser un pareil danger. Il aurait été de la dernière impolitesse autrefois de trouver une femme tête-

aimé, uniquement parce qu'il n'était pas du goût de la société, ou que la mode ne l'avait pas mis sur les rangs de ceux qui doivent plaire.

à-tête, et de ne pas lui faire une déclaration, suivie d'une brusque et vive entreprise, qui, rarement, était sans succès; les têtes-à-têtes que le hasard produit, sont trop communs aujourd'hui pour en tirer un si bon parti, et pour être aussi utilement employés : les mœurs ont donc gagné à cet égard; l'amour, comme passion, y a sûrement perdu. Les femmes, trop contraintes, s'en faisaient une idée si délicieuse, qu'il était impossible qu'elles ne cherchassent pas à la réaliser; la difficulté de se voir ranimait les desirs, et les feux de l'amour ne pouvaient s'éteindre par une jouissance que tout rendait aussi difficile que rare; les jeunes femmes étaient si soigneusement observées, qu'elles avaient besoin de ces ressources et de ces ruses que l'amour peut inventer, pour trouver l'art de tromper une défiance éclairée par l'expérience; telles que ces enfans qui ne peuvent se soutenir pour avoir été trop long-tems portés par la lizière, elles tombaient, aussitôt que la main qui les tenait les abandonnait un instant. Dans les pays où les femmes sont éternellement captives et renfermées, la déclaration d'amour et la jouissance se suivent de bien près : on me dira que le climat, influant sur le tempé-

rament, il est tout simple que les femmes dans les pays chauds soient plus décidées à profiter d'une occasion favorable, que celles qui habitent sous un ciel plus tempéré. Je conviendrai qu'en France les femmes connaissent beaucoup moins le plaisir des sens qu'en Espagne et en Asie; mais je crois que c'est à la liberté qu'ont les deux sexes de se voir continuellement, bien plus qu'au climat, qu'il faut attribuer le peu de vivacité des Françaises, et leur modération dans les plaisirs de l'amour. Nos vieilles chroniques scandaleuses nous prouvent qu'une trop grande sévérité et une contrainte perpétuelle les rendait assez semblables aux Asiatiques; il s'en suivrait peut-être de cette remarque, qu'une trop grande liberté est également contraire à l'amour physique et à ce sentiment vif et tendre qui caractérise les vraies passions, et peut seul les rendre durables. Si l'habitude de se voir continuellement émousse les sensations qui sont communes aux deux sexes, elle est aussi un préservatif contre la séduction du cœur: on se connaît trop bien pour s'aimer véritablement. L'empire de l'Amour doit sa force à l'illusion; cependant il faut avouer que les femmes ont fait encore un bon mar-

ché, et que cette liberté dont elles jouissent en France les rend les seuls êtres qui soient passablement heureux dans ce monde; elles passaient autrefois la moitié de leur vie dans la contrainte et l'esclavage, et l'autre moitié était employée à faire éprouver à celles qui leur devenaient soumises, les chagrins et l'ennui qu'elles avaient éprouvés elles-mêmes pendant leur jeunesse. Aujourd'hui les femmes, un an ou deux après leur mariage, deviennent maîtresses absolues de leur conduite et de toutes leurs actions. C'est pour leur amusement et leur bonheur que se forment ces sociétés agréables dont elles sont l'agrément et le soutien; on n'y connaît d'autre devoir que celui d'être sans cesse occupé à leur plaire et à les amuser : c'est dans leurs yeux qu'on cherche a deviner ce qu'on doit dire, et quelle sorte de plaisanterie réussira. C'est de la bonne ou mauvaise humeur des femmes que dépend toujours la gaîté d'un souper; leurs décisions sont des arrêts, on applaudit à tout ce qu'elles prononcent, on n'a que la sorte d'esprit qui peut leur plaire; c'est pour obtenir leur approbation qu'on s'étudie à exceller dans l'art sublime du persifflage, ou le talent de dire hardiment ces pointes et ces quolibets qu'on

veut faire passer pour de bons mots; on se garde bien de raisonner avec justesse, précision et méthode, ce serait vouloir donner des vapeurs aux jolies femmes, et on passerait, à coup sûr, pour un ennuyeux pédant (1). Les beaux esprits de notre siècle sont cependant admis dans ces agréables sociétés; on cherche à les y attirer, et c'est par le même motif qu'ils desirent d'y être reçus. C'est aussi la vanité qui les préserve de l'ennui que leur inspireraient nos futiles conversations : une espèce d'illusion, nourrie par leur amour-propre satisfait, ne leur permet pas de les apprécier à leur juste valeur; loin de rechercher le commerce des beaux esprits pour profiter de leurs talens, de leur savoir, ou de la supériorité de leurs lumières, toute la société ne s'occupe qu'à les rendre légers, superficiels et étourdis comme de jeunes seigneurs

(1) Les conversations de l'hôtel de Rambouillet étaient sans doute un véritable abus de l'esprit; celles de notre siècle, pour se garantir d'un pareil défaut, sont devenues un abus de la frivolité et de la légèreté. Si l'on pouvait écrire tout ce qui s'est dit dans un jour chez une femme qui garde sa chambre, on serait aussi surpris qu'humilié de voir tant de mots et si peu de pensées.

qui entrent dans le monde. Tant que Maupertuis n'a été qu'un grand géomètre et un homme d'esprit et de genie, on s'est médiocrement empressé de le connaître et de l'attirer chez soi ; à peine a-t-on su qu'il accompagnait de sa guittare une voix de fausset que la nature lui a donnée, que chaque société se l'est arraché. Il est charmant, s'écriaient toutes les femmes, il ne dit jamais un mot qui puisse faire connaître qu'il a plus d'esprit que le commun des hommes; il a la gaîté et le naturel d'un ignorant, et c'est d'ailleurs un phénomène délicieux que de voir un géomètre complaisant, amusant, et jouant de la guittare (1). L'auteur de l'esprit, des loix, homme de bonne compagnie, indépendamment de son mérite littéraire, est accueilli comme il doit l'être; mais ce n'est point pour jouir en détail des connaissances et du génie perçant et sublime de cet illustre écrivain, que nos brillantes sociétés se le disputent, l'usage qu'elles en font nous prouvent que c'est uniquement par amour-propre qu'elles le recherchent avec empressement.

(1) Chaque femme a voulu, à la place des singes et des nains, passés de mode, avoir son géomètre ou un bel esprit qui fut le directeur de son goût.

Un homme d'esprit ne peut avoir d'avantage sur celui qui en a peu, que lorsqu'une conversation raisonnable et suivie le met à portée de se faire connaître, et de se montrer pour ainsi dire à découvert; de pareilles conversations sont bannies de la société; celles qui les ont remplacées, ressemblent aux propos interrompus, ou ne sont qu'un assaut de pointes et de jeux de mots; l'auteur de l'Esprit des Lois doit être moins fort à ce genre d'escrime que les gens du monde qui bornent leurs réflexions et leur étude à acquérir ce futile talent. Les femmes soumettent donc à leur ton les beaux esprits ainsi que les autres; on n'est que ce qu'elles desirent qu'on soit, et chacun cherche à se conformer au goût de ces souveraines de la société, qui savent si bien faire usage de la liberté et de l'espèce d'empire que la mode leur accorde. Le soin des affaires domestiques leur était tombé en partage; elles se sont débarrassées de ces ennuyeuses occupations en faveur de leurs maris, ne se réservant d'autre détail de ménage, que celui d'ordonner le souper et de nommer les convives; le mari n'a pas la liberté d'y avoir ses amis, c'est avec ceux de sa femme qu'il faut qu'il consente à manger

son bien (1). Ses affaires sont en désordre; sa charmante moitié, dont tout le monde rafole, s'en met peu en peine, pourvu que sa pension soit exactement payée : elle dort aussi tranquillement et soupe aussi gaîment que si son mari était un opulent financier; elle ne le voit qu'un moment à l'heure du dîner, elle mange promptement un potage, un morceau, un rien, ce qu'il faut précisément pour attendre le souper sans trop d'impatience. Ce léger repas fini, le mari rêve dans un coin aux moyens d'avoir de l'argent, il faut en trouver à quelque prix que ce soit; la femme rêve de son côté aux différens projets d'amusemens qu'elle a pour toute sa journée : et bientôt ils se séparent pour ne se revoir que le lendemain à pareille heure (2). Le mari

(1) Combien d'hommes dans Paris, qui donnent souvent d'excellens soupers, et qu'on ne nomme guères plus que feu Guerbois. C'est chez madame une telle qu'on va; à peine fait-on la révérence à son mari; s'il s'y rencontre, il demande tout bas le nom des convives qui viennent de faire, en bien mangeant, l'éloge de son cuisinier.

(2) La réputation de bon mari s'achette au poids de l'or; ce n'est qu'en satisfaisant toutes les fantaisies et le luxe de sa femme, qu'on peut l'obtenir; et un

court où ses affaires l'appellent, et sa charmante épouse va se montrer au spectacle, ou faire admirer dans ses sociétés le goût et l'élégance de sa parure : l'habillement des femmes est un fond de conversation aussi intéressant qu'il est inépuisable.

Malgré tout le talent qu'ont les femmes de multiplier leurs plaisirs et à les varier, il faut convenir que l'opéra fait leur principale occupation : c'est une espèce de devoir pour elles, que de n'en pas manquer un seul. Quelque soit le motif qui les y attire, ce sont toujours trois heures passées assez doucement; on en revient très-capable de prendre part à cette espèce de dissertation sur la musique, qui, pour l'ordinaire, dure autant que le souper (1). L'uniformité est un écueil que

mari qui n'est pas un grand seigneur ou un fermier-général, a rarement le plaisir de voir sa femme de bonne humeur.

(1) On renvoyait autrefois les domestiques en servant le fruit; cet usage est aboli : c'est en leur présence qu'on médit de son prochain, ou qu'on recommence tous les jours une nouvelle dispute sur la musique; nous devons les ennuyer autant que les gens du monde qui ne vont point au spectacle, et que nous obligeons cependant journellement à entendre de pareilles dissertations.

l'ignorance

l'ignorance rencontre toujours ; on ne peut s'empêcher d'en remarquer beaucoup dans la vie que mènent aujourd'hui les femmes et ceux qui composent leurs sociétés, ainsi que dans les conversations de ce qu'on appelle les gens du monde ; la solitude est ce que redoutent les jeunes femmes et la plupart des hommes : c'est être en mauvaise compagnie que de se trouver livré à soi-même, quand on ne sait ni s'occuper ni s'amuser de la lecture. Une jeune femme prend, à la plus légère incommodité, le parti de garder sa maison : c'est un moyen assuré d'obliger son mari à donner à souper, d'ailleurs elle ne doit pas craindre d'être seule ; la foule de ces gens qui promènent sans cesse leur oisiveté de spectacles en spectacles, ou qui vont en porter un certificat de portes en portes, accourt successivement. Elle va devenir elle-même une espèce de spectacle, où s'assembleront tous ceux qui la connaissent ou lui ont été présentés. Voilà, ce me semble, un abrégé fidèle de la vie que mènent les gens du monde : il prouve les avantages réels que les femmes ont retirés de cette liberté que l'usage leur accorde ; en effet elles sont journellement occupées de leurs plaisirs, rarement de leurs

enfans, et jamais de leurs affaires; ainsi leurs jours s'écoulent dans une heureuse tranquillité et une douce paresse que l'uniformité seule peut faire dégénérer en langueur; mais, à tout prendre, il n'est point de pays où les femmes soient aussi heureuses qu'à Paris, et où leur crédit et leur puissance soient aussi bien établis; ce n'est pas sans raison qu'elles ont tant de répugnance à s'en éloigner, et qu'elles préfèrent de rester simples citoyennes de cette superbe capitale, aux titres les plus flatteurs pour la vanité, et à l'avantage d'aller partager les honneurs qu'on rend à un gouverneur, ou à un commandant de province.

Après avoir montré l'usage que les femmes savent tirer de cette liberté qui leur a été accordée, et les plaisirs que leur procurent ces sociétés dont elles sont les arbitres et les souveraines, examinons les inconvéniens de cette vie molle, tranquille et agréable que les hommes mènent aujourd'hui.

Un jeune homme entre dans le monde à dix-sept ans, souvent plutôt (1). Il devient

(1) C'était à-peu-près à cet âge que les Romains prenaient la robe virile; mais c'était moins pour acquérir l'indépendance, que pour se livrer à de plus sérieuses études; ils employaient encore dix ans à

indépendant précisément à l'âge où il a le plus besoin d'être retenu et conduit; il cesse d'apprendre dans le moment où il commence à devenir capable d'acquérir des connaissances et des talens utiles; il n'a ni la volonté ni le tems d'étudier, lorsqu'il est une fois livré à la dissipation et aux plaisirs; il oublie, au contraire, en fort peu de tems ce qu'il n'a appris pendant son enfance qu'avec beaucoup de peine (1). Envain on lui dit qu'il se repentira de n'avoir pas cultivé ces sciences dont on avait eu soin de lui donner les premières teintures; il jouit d'un présent qui lui paraît si doux, qu'il ne peut se résoudre à l'abandonner pour un avenir qu'il est incapable de prévoir; les femmes l'accueillent et ne cessent de dire qu'elles le trouvent charmant; il est doux, poli, complaisant; il est né avec cet esprit naturel qu'on préfère avec raison à la science; il perdrait cet avantage et s'apesan-

former leurs corps à tous les exercices, et leur esprit à toutes les sciences qui pouvaient les rendre utiles à la République.

(1) Quel est l'homme qui sache le latin, s'il ne l'a pas étudié depuis qu'il est sorti du collège; et en est-il beaucoup qui, lorsqu'ils sont dans le monde, donnent quelques heures à l'étude?

tirait en voulant acquérir ces connaissances que vous croyez mal à propos nécessaires ; laissez-le donc tel qu'il est et uniquement occupé du desir de plaire ; c'est à nous qu'on doit remettre le soin d'achever et de perfectionner son éducation ; ne vous en mêlez plus, nous en ferons un homme à la mode, et vous le rendriez un pédant triste et ennuyeux. Que répondre à des propos si propres à confirmer ce jeune homme dans sa paresse. Un père lui paraîtra un misantrope fâcheux, s'il s'obstine à lui dire qu'un pareil genre de vie ne le conduira qu'à devenir un agréable colifichet, et à finir par être un vieillard aussi ennuyeux que ridicule, importun à la société qui se sera renouvellée, et à charge à lui-même.

On se plaint tous les jours de la rareté des sujets d'un mérite distingué, c'est à notre éducation et encore plus à la vie que nous menons, en entrant trop jeunes dans le monde, qu'il faut attribuer cette espèce de disette. La nature nous donne le germe des talens, mais ce n'est que par notre travail qu'ils peuvent se développer et parvenir à leur perfection. Tel homme qui, parmi nous, n'en montre aucun, et paraît à tous égards un sujet médiocre, aurait peut-être été dans la Répu-

blique Romaine un citoyen illustre, et aussi capable de commander ses armées, que de prendre part au gouvernement de l'état; ce sont les occasions qui nous mettent à portée de nous faire connaître, et de nous connaître nous-mêmes. Tout tendait, parmi les Romains, à exciter l'émulation des citoyens; celui à qui la nature avait donné des talens, les recherchait avec trop de soin pour les ignorer longtems, et pour ne les pas mettre en valeur (1). Il n'en est pas de même en France, rien n'excite les jeunes gens à se livrer à l'étude; tout les encourage, au contraire, à s'abandonner à l'oisiveté et aux douceurs de la paresse; les récompenses et les emplois ne sont point le prix des talens et du mérite; il est trop facile de se passer de science, pour qu'on se donne beaucoup de peine à en acquérir.

(1) On ne pouvait parvenir aux honneurs, qu'en obtenant les suffrages d'un peuple éclairé; il n'accordait les emplois qu'aux efforts qu'on faisait pour s'en rendre digne; et il fallait être sans ambition et sans amour-propre, pour oser se livrer à l'oisiveté et à la paresse.

C'est aux femmes que nous devons chercher à plaire; il est plus facile d'acquérir les petits talens qui les charment et les séduisent, que ceux qu'exigeait la république romaine des gens qui se destinaient à avoir part à son gouvernement.

Le métier d'homme de guerre et celui de magistrat ne peuvent s'apprendre que par un long travail et une continuelle application; ce n'est point en se levant à midi, en courant ensuite de spectacles en spectacles, ou d'une maison dans une autre tout le reste du jour, qu'on peut acquérir la théorie de ces deux professions. Quel tems, en effet, un homme du monde donnera-t-il à l'étude? à peine en trouve-t-il assez pour remplir une partie des devoirs qu'il s'est imposés en multipliant ses sociétés : il ne peut donc être (quelqu'aimable que les femmes le trouvent) qu'un ignorant guerrier et un détestable magistrat. Il est impossible, à moins d'une vocation bien décidée et aussi triomphante que la grace efficace, qu'un jeune homme résiste à l'attrait du plaisir, au danger de l'exemple, à la séduction de la société, pour se livrer courageusement à la tristesse et à l'ennui d'une longue et pénible étude.

Avant l'établissement des sociétés telles qu'elles sont aujourd'hui, la lecture et le travail étaient une dissipation nécessaire, les soupers d'hommes ne prenaient que trois ou quatre heures dans les vingt-quatre. On avait

tout le tems de remplir ses devoirs et de s'instruire du métier qu'on avait embrassé. La vie que les gens du monde mènent à présent, ne leur permet pas d'acquérir ces connaissances nécessaires à leur état, elle les dégoûte même de cet état qu'ils ont pris sans réflexion, et sans s'imaginer qu'il pût leur prescrire des devoirs et l'obligation de s'instruire.

Un jeune homme à qui on confie une charge de magistrature, ne peut se résoudre à faire à son devoir le continuel sacrifice de son plaisir; il n'a pas la force de s'arracher d'une maison où il s'amuse parfaitement, pour aller étudier cet immense recueil de loix qu'il est essentiel qu'il connaisse à fond; il cède à la séduction du moment, et se livre aux amusemens de la société; il dérobe le lendemain au sommeil le tems qu'il a accordé à son plaisir, et court encore à moitié endormi bégayer sur les fleurs de lys, qu'il est de l'avis de celui qui, par son application, s'est acquis le droit d'en avoir un; que lui revient-il de l'emploi honorable qu'il exerce si mal? beaucoup d'ennui, et souvent aucune considération; il le continue pour obéir à l'usage, parce qu'il faut être quelque chose et avoir

un état, mais c'est avec tant de dégoût et si peu de capacité, qu'il devient un automate en robe, et non un véritable magistrat. On en peut dire autant de l'homme de guerre; il n'imagine point que l'état qu'il prend soit un métier, peut-être plus difficile à bien faire qu'aucun autre; il ne sait pas que ce métier a sa théorie et ses principes, ou il ne s'avise pas de les étudier pendant le loisir que lui procure une longue paix (1); il se livre sans réserve aux frivoles amusemens et à la dissipation, et tourne en ridicule celui qui a le bon sens de dérober quelques momens à son plaisir, pour les employer à s'instruire de ce qu'il n'est pas permis à un homme de guerre d'ignorer. Un peu de réflexion nous forcerait à nous avouer qu'il est indécent et honteux de ne pas travailler à acquérir les connaissances qui peuvent nous mettre en état de bien remplir notre profession; l'exacte

(1) Scipion et Lucullus s'étaient si bien instruit de la théorie du métier de la guerre, que leurs premières campagnes furent des chef-d'œuvres en ce genre, et leurs coups d'essai des coups de maître : le fruit qu'on peut tirer de l'expérience est bien tardif, et toujours imparfait, si l'on n'a pas acquis les principes et la théorie avant de se livrer à la pratique.

probité nous oblige à ne rien négliger pour nous rendre capables d'exercer convenablement l'emploi qui nous est confié. On se garde bien de réfléchir, on suit le torrent; vrais singes les uns des autres, nous faisons ce que nous voyons faire; le bon air et la mode ont un empire souverain sur nous, comment résister à ce qui flatte nos penchans et autorise notre paresse naturelle (1)? Ces gens aimables qui font les délices de leurs sociétés, pourront-ils s'arracher à la vie douce et voluptueuse qu'ils sont dans l'habitude de mener, pour affronter les périls, supporter le travail, la peine et la fatigue? qu'un pareil sacrifice leur coûtera cher! mais comment soutiendront-ils une vie dure et active? quel contraste avec celle à laquelle ils étaient accoutumés! Si leurs corps amollis par l'habitude

(1) On va se mettre à la tête d'un régiment, sans savoir un mot de son métier. Après avoir rapporté quelques procès au conseil, un jeune maître des requêtes a le crédit de se faire nommer pour aller tenir la place du roi dans une province. Le sort de cent mille personnes se trouve entre les mains d'un ignorant étourdi, qui n'a pas même été à portée de s'instruire des devoirs de la place qu'il occupe, et encore moins d'acquérir les connaissances qui lui sont nécessaires pour pouvoir l'exercer.

du plaisir et de la paresse, peuvent y résister (1), ils succomberont à l'ennui d'une vie si différente de leurs amusemens et de leurs occupations ordinaires ; se verront-ils sans chagrin et sans humiliation ces ignorans apprentifs d'un métier qu'ils devraient savoir au moins par théorie ? ils renonceront d'autant plus aisément à une profession qu'ils avaient embrassée sans la connaître, que l'amour-propre ne pourra les soutenir contre l'ennui et les dégoûts réels qu'ils éprouveront. Ceux qui ne pourront ou n'oseront préférer l'état de paisible citoyen de Paris à celui d'homme de guerre, vieilliront dans les armées : ils feront nombre, mais on ne pourra compter que sur leur courage et une espèce de routine, que l'expérience saura leur faire acquérir.

Lorsque les jeunes gens quittaient autrefois

(1) C'est au peu d'habitude que les officiers et les soldats ont des fatigues et des exercices de leur métier, qu'on doit attribuer cette immense perte d'hommes que la guerre nous occasionne. Nous ne faisons rien pendant la paix qui puisse nous tenir en haleine, et en état de supporter les travaux militaires; on ne passe point impunément de l'oisiveté à une vie dure et laborieuse. Les légions romaines étaient exercées pendant la paix à tout ce qu'elles auraient à faire, quand elles seraient en face de l'ennemi.

Paris, pour se rendre à l'armée, ils faisaient un médiocre sacrifice ; ils trouvaient dans leurs camps des filles et du vin, tout comme à Paris : que pouvaient-il regretter ? Il n'en est pas de même aujourd'hui ; on s'arrache aux pleurs d'une maîtresse, et aux douceurs d'une société charmante ; on compare sans cesse ces repas où l'on ne voit que des hommes, à ces jolis soupers où les femmes président et donnent le ton ; et cette comparaison produit un ennui réel pendant toute la campagne, et une impatience extrême de la voir finir : on ne boit plus ; il ne reste d'autre ressource aux gens oisifs que celle du jeu ; mais on se ruine sans s'être amusé.

Ce n'est sûrement point en passant sa vie avec des femmes, en se livrant aux plaisirs et à la dissipation, qu'un jeune homme deviendra un excellent navigateur, un habile magistrat, un fameux général et un ministre capable de gouverner l'État ; ce n'est que par une application et un travail assidu, enfin en se recherchant soi-même avec soin, qu'on découvre et qu'on met à profit les talens qu'on tient de la nature. Si M. de Turenne avait passé sa jeunesse dans une société de jolies femmes, et qu'il n'eût connu, comme nous,

d'autres occupations que celle de chercher à leur plaire et à les amuser ; on peut hardiment assurer qu'il n'aurait point acquis la réputation du plus grand capitaine de son siècle. M. de Turenne s'appliqua dès son enfance au métier qu'il avait embrassé ; il ne négligea ni peines ni soins pour acquérir les connaissances utiles à sa profession ; il connut bientôt lui-même que son travail ne lui serait pas inutile, et que la nature lui avait donné des talens qu'il ne tenait qu'à lui de porter à leurs perfections. On ne peut, sans présomption, se croire de la capacité pour un métier qu'on n'a point fait ; mais en même-tems il est certain qu'on peut en avoir, et l'ignorer toute sa vie, si l'on ne cherche pas les occasions de pouvoir se juger soi-même : ce n'est qu'en acquérant de nouvelles idées, qu'on peut mettre à profit ce germe de talens ; s'il est en nous, l'étude seule pourra le développer. L'esprit naturel ne suffit point, il est renfermé dans un cercle trop étroit pour prendre l'essor ; c'est par le secours des connaissances acquises qu'il peut s'étendre et nous conduire au grand.

La société des femmes nous a procuré des avantages réels ; elle adoucit, humanise les mœurs : nous lui devons cette politesse noble

et aisée, cette plaisanterie légère et agréable qui distinguent les Français des autres nations; mais il faut cependant convenir qu'on ne sera qu'un homme médiocre, si on se contente de ces frivoles agrémens que la société des femmes peut nous faire acquérir : il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'en retirer d'autre avantage, si l'on s'y livre sans réserve, et qu'on ne partage pas son tems entre les plaisirs et des occupations sérieuses et utiles. On y gagnerait sûrement même du côté du plaisir, si l'on se déterminait à donner quelques heures à l'étude. J'ai déjà remarqué que la langueur naît souvent de l'uniformité de la vie que nous menons; on se blase sur des amusemens qui sont trop ressemblans, et qui se répètent tous les jours; une trop grande oisiveté engourdit l'esprit et les sens : celui qui donnerait une partie de son tems à la lecture, serait bien plus susceptible de recevoir les impressions de la joie et de la volupté, que ces ignorans oisifs qui courent sans cesse après le plaisir qui les fuit.

Ce n'est qu'une longue expérience qui peut nous faire connaître cette vérité; mais souvent il n'est plus tems, on s'est rendu incapable d'en profiter : l'esprit, ainsi que le corps,

contracte facilement les habitudes que nous lui faisons prendre dans la jeunesse. Celui qui a passé jusqu'à trente ans à ne s'occuper que du monde et des amusemens qu'il procure, n'est plus en état de s'appliquer ni de trouver en lui-même des ressources contre l'ennui. C'est à tort qu'on nous dit d'attendre que le feu des passions soit amorti, et que le tems du règne de la raison soit arrivé ; l'homme du monde qui a consacré sa jeunesse à l'ignorance, à la paresse et à la frivolité, ne pourra point remplacer, par des occupations utiles, ces plaisirs qui lui échapperont : obligé de se fuir, il ira porter partout sa langueur et sa tristesse (1). La gaîté est un don de la nature, mais elle diminue et s'éteint même sous le poids des années ; il est nécessaire d'y suppléer par un esprit solide et cultivé. Il faut, à quarante ans, savoir causer et raisonner sérieusement, sans quoi on ne doit s'attendre qu'à

(1) Il est aussi impossible de se rendre capable d'application lorsqu'on a passé vingt ans dans l'oisiveté, qu'il me paraît difficile de devenir un excellent danseur en ne prenant un maître qu'à quarante ans. A un certain âge l'esprit et le corps ont pris leur pli ; il n'est plus tems de songer à leur en faire prendre un autre.

être éternellement à charge aux autres et à soi-même. Combien de gens ont été la coqueluche de leur société pendant quelque tems, qui, aujourd'hui, sont à peine soufferts dans ces mêmes maisons dont ils faisaient les délices ? animés par le désir de plaire, et la vivacité de la jeunesse, ils faisaient illusion ; on les croyait charmans parce qu'ils se donnaient pour l'être, et que quelques femmes à la mode les vantaient et les protégeaient; on les trouve à présent tels qu'ils sont, ridicules, ignorans et ennuyeux ; on s'étonne sans cesse de leurs succès passés. On n'entreprend point un long voyage, sans avoir des habits de toutes les saisons, et des provisions pour le tems de la traversée et celui du retour, comment ne regardons-nous pas le cours de notre vie comme un vrai voyage dont la durée est incertaine ? jouissons des plaisirs que nous rencontrerons sur notre route, mais ne nous en rendons pas tellement les esclaves que nous ne puissions y renoncer pour continuer notre chemin, et nous livrer à d'autres qui deviendront plus covenables à notre âge et à notre état; conduisons-nous de façon à pouvoir rentrer en nous-mêmes sans honte et sans chagrin. Quand notre application à former, cultiver et orner notre esprit, ne devrait nous donner aucun

avantage du côté de la fortune, nous n'aurions pas perdu notre tems, si cette étude nous eut rendus plus sages et plus capables de nous passer des autres que nous ne sommes communément; c'est avoir fait un profit certain, que de s'être procuré cette espèce d'indépendance. C'est avec raison que bien des gens redoutent la solitude : ils craignent qu'en les forçant à réfléchir, elle ne produise l'effet du miroir; ne serait-il pas affligeant pour cet agréable à la mode, qui vit dans une espèce d'ivresse, et qui se fait une continuelle illusion sur les autres et sur lui-même, de se voir tel qu'il est, et d'être forcé à porter sur son esprit, son caractère et sa conduite, le même jugement que prononcent tous les jours les gens raisonnables qui ont su l'apprécier à sa juste valeur? Ces sociétés charmantes qui réunissent et rassemblent les deux sexes, ne nous offrent point des amusemens pour les âges différens; on y devient ennuyeux, et même ridicule, lorsqu'on cesse d'avoir l'étourderie, la gaîté et la confiance de la jeunesse (1).

(1) On est encore plus ridicule, lorsqu'à cinquante ans on passe sa vie avec des gens de vingt et de vingt-cinq ans, et qu'on veut continuer à être le plaisant de la société.

En

En perdant du côté des frivoles agrémens, nous n'avons rien gagné de celui de la solidité ; l'imagination s'éteint, et ce jargon qu'elle animait et rendait quelquefois plaisant, n'est plus qu'un rabachage insipide et assoupissant. On trouve, me dira-t-on, à se faire des sociétés et des amusemens de tous les âges ; oui, sans doute, si l'on s'est rendu capable de s'appliquer, de penser et de raisonner. Mais un coryphée de nos jolis soupers, est parmi des gens qui font usage de leur raison et de leur esprit, ce que serait à l'Opéra, Dupré, devenu cul de jatte. Comme il est plus facile et plus commun de passer sa vie dans l'ignorance et la futilité, que dans la débauche, il y a moins à espérer des jeunes gens de notre siècle, que de ceux que leur goût pour la table rassemblait souvent au cabaret ; le dérangement de leur santé les avertissait qu'il fallait changer de vie, et ils trouvaient dans une étude qu'ils n'avaient jamais totalement abandonnée, un dédommagement aux plaisirs qu'ils quittaient ; ils remplaçaient une société d'ivrognes aimables et pleins d'esprit, par une autre plus sobre, moins vive peut-être, mais plus solide et plus sensée.

Il n'en sera pas de même de nos jeunes gens oisifs, ils n'auront rien à mettre à la place de la galanterie, de la frivolité et du persiflage; quand on a passé une partie de sa vie dans une dissipation continuelle, on achève le reste dans la langueur et la tristesse.

Les jeunes gens n'aperçoivent que les agrémens de nos sociétés : ils s'y livrent si entièrement, que la plupart deviennent incapables d'exercer passablement les emplois qui leur sont confiés; ils les obtiendront également et ils se tireront d'affaire, en tournant en ridicule ceux qui, par leurs soins et une constante application, s'en étaient rendus dignes; il est plus commode et plus facile de se moquer de ceux qui cherchent à s'instruire que de les imiter.

Le proverbe, dis moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es, nous apprend ce que nous devons penser des talens et du savoir de la plus grande partie des gens du monde. Le Bourgeois Gentilhomme se persuadait que les gens de qualité savaient tout, sans avoir rien appris. Comme il n'est que trop prouvé qu'il leur faisait plus d'honneur à cet égard qu'ils n'en méritent, je croirai, au contraire, que la plupart ont à peine une légère idée des

choses que leur naissance et le rang qu'ils ont dans le monde, ne leur permettrait pas d'ignorer; une femme a appris dans le couvent à faire différens ouvrages, et ce talent qu'elle cultive, est, pour le reste de sa vie, une occupation et un amusement; les hommes n'ont pas une pareille ressource; comme on suppose que l'étude du métier qu'ils vont faire les occupera suffisamment, on ne s'avise pas de leur apprendre à broder ou à faire de la tapisserie; ainsi il arrive qu'ils deviennent bientôt aussi peu capables de faire usage de leur esprit que de leurs mains, et qu'ils sont beaucoup plus oisifs que les femmes les plus frivoles. Je ne craindrai pas d'assurer que le nombre des femmes ignorantes est moins grand que celui de ces hommes qui bornent leur lecture aux opéras nouveaux, et aux brochures dont Paris est journellement inondé; les devoirs de la société sont moins étendus pour les femmes que pour nous, ainsi elles ont, sans rien prendre sur leurs amusemens, plus de tems que nous à donner à la lecture. Ce qu'on appelle un homme fort répandu dans le monde, est un être singulier qui, sans avoir jamais rien à faire, est cependant plus affairé qu'un ministre; il se fait une

nécessité de mille choses inutiles ; il se lève extrêmement tard ; il est plus long-tems à sa toilette qu'aucune jolie femme de Paris ; il faut qu'il sache donner la torture à son génie, pour trouver de nouvelles dupes qui lui prêtent, et éluder les visites et les demandes de celles qui lui ont prêté ; il lui est impossible d'être en état de sortir avant cinq heures ; il ne peut se dispenser d'aller se montrer aux spectacles ; il est cependant de la dernière importance qu'il aille voir avant l'heure du souper, quatre ou cinq femmes de sa connaissance qui gardent leur maison ; il a mis deux et souvent quatre chevaux sur les dents, sans avoir eu aucune affaire réelle ; le lendemain il recommence, et se vante avec raison de n'avoir d'autre tems à donner à la lecture, que celui qu'on emploie à lui mettre des papillottes ; je doute que de pareilles occupations le rendent jamais un grand général d'armée, un habile négociateur et un illustre magistrat.

SUR

# L'AMOUR DE LA PATRIE.

L'AMOUR de la patrie était le principe et la source de presque toutes les grandes actions des anciens; c'est l'amour de la patrie qui rendit la Grèce victorieuse de l'Asie entière conjurée contre elle; c'est à ce même sentiment que la république romaine dut la grandeur surprenante à laquelle on la vit parvenir en si peu de tems : cet amou que chaque citoyen avait réellement pour sa patrie, est aujourd'hui un sentiment totalement inconnu; Brutus, immolant son bienfaiteur à la liberté de son pays, paraît un monstre ; et Cicéron, déclamant contre le pouvoir souverain, est à nos yeux un bavard glorieux, jaloux de son crédit sur le peuple ; enfin, nos idées sont si différentes de celles des anciens, que nous aimons et admirons ce qu'ilsdétestaient : un pareil changement dans la façon de penser, ne doit pas surprendre, il tient à l'éducation et aux

formes différentes de gouvernemens ; les Anglais sont les seuls, peut-être, qui, obéissant à un maître, ont conservé uue apparence de de cet ancien amour de la patrie; le pouvoir monarchique tempéré, et pour ainsi dire soumis aux loix du pays, est le principe de ce phénomène européen. L'amour de la patrie avait sa source, chez les anciens, dans l'amour-propre de chaque particulier; tous les citoyens étaient appelés aux délibérations et aux soins du gouvernement; la guerre et la paix ne se faisaient que par l'avis et du consentement général; les avantages que produisaient les conquêtes, étaient ou devaient être un profit commun; dans la guerre défensive, c'était son bien et sa liberté qu'on défendait ; la grandeur de l'État faisait celle des particuliers ; on aimait la patrie, par ce qu'on était dans ces sentimens, et qu'il est d'ailleurs très-naturel de chérir son ouvrage : chaque citoyen regardait avec raison le malheur de la république comme le sien propre ; l'intérêt particulier était confondu dans l'intérêt général, ils ne pouvaient se séparer ; le peuple nommait des magistrats pour le gouverner avec une espèce de souveraineté, mais il avait soin d'en créer d'autres qui pussent balancer cette

autorité, et empêcher les premiers d'en abuser : peut-on être surpris que ce peuple fût si intimement attaché à une forme de gouvernement qui, loin de le rendre esclave comme les autres peuples, lui faisait des sujets obéissans de tous les rois de la terre? Ces rois, qui ne commandaient qu'à des esclaves, pouvaient-ils résister à un peuple libre, portant l'amour de la gloire et de la patrie jusqu'au fanatisme. Ces fameux praticiens qui composaient le sénat, qui donnaient la loi à l'univers, étaient obligés de chercher à plaire au peuple romain : c'était de son estime et sa bienveillance qu'ils pouvaient espérer et obtenir les premiers emplois de la république.

Examinons la constitution des États de l'Europe actuelle, et nous connaîtrons, s'il est possible, qu'il nous reste quelques vestiges de cet antique amour de la patrie; à la réserve de quelques petites républiques, qui ne se soutiennent que par leur faiblesse, l'Europe est gouvernée par des rois; leur pouvoir, dans son principe et dans son origine, était limité; peu à peu ils ont eu l'adresse de l'étendre, et de le rendre presque despotique : les peuples ne sont point esclaves, mais leur sort n'en est pas plus doux; le travail le plus

assidu ne peut suffire à payer les différentes taxes auxquelles ils sont assujettis ; ils ne sont membres de l'État que par l'utilité et le produit qu'on retire de leur travail ; ils ignorent par qui et comment cet État est gouverné, et on ne les instruit que des nouveaux impôts qu'on établit sur eux, non du consentement de la nation dont ils font partie, mais par la volonté d'un seul qui dispose à son gré de la personne et du bien de ses sujets. Un roi conquérant, en reculant les bornes de son empire ne fait qu'augmenter la misère de son peuple ; ainsi il est assez naturel qu'il n'y prenne part que pour s'en plaindre. Un État attaqué par un ennemi puissant, est en grand danger ; chaque particulier sait fort bien que ce n'est ni sa liberté ni son héritage qu'on le force à défendre. Il ne changera point d'état en changeant de maître, et ce n'est point lui qu'on attaque ; les taxes qu'on lui impose seront signées d'un autre nom, voilà tout ce qu'il peut craindre ; puisqu'il faut obéir et travailler sans cesse, que lui importe que ce soit pour Louis, Jacques ou Frédéric? on aime son pays, les lieux où l'on est né, mais tout cela n'est point l'amour de la patrie : le vainqueur ne prétend point transporter les peuples du pays conquis

dans le sien, il les rend ses sujets, et ils ne font que changer de maîtres; ce changement doit être assez indifférent à des gens accoutumés à la servitude, et qui ne connaissent la liberté que de nom.

La noblesse, à qui on laisse quelques priviléges assez chimériques, et plus propres à contenter sa vanité qu'à la rendre heureuse, n'est pas plus libre que le peuple; sous des formes différentes, on en exige autant que du simple laboureur, et elle n'a pas plus de part au gouvernement que le menu peuple; on ne lui permet d'autre métier que celui des armes : par-là, on la rend aussi pauvre que dépendante; les rois n'empruntent plus le nom de l'État pour la faire marcher : c'est au service du roi qu'on entre, c'est son armée qui va combattre, et c'est de lui seul qu'on doit attendre les récompenses; les rois ont trop de troupes pour que leur service ne soit pas infiniment plus onéreux qu'utile : ils ne voyent que rarement par eux-mêmes; quelques particuliers choisis pour leur aider à supporter le poids du gouvernement, sont les dispensateurs des graces; c'est à leurs complaisans, à leurs flatteurs, qu'ils les accordent plus souvent qu'au mérite; ces mi-

nistres à qui l'autorité est confiée, sont trop exposés aux cabales et aux intrigues, et trop peu assurés dans leurs places, pour ne s'occuper que de l'avantage de l'État, ils songent à se faire des créatures, ou à satisfaire ceux qui savent se faire craindre; les plus grands seigneurs ont l'avantage de porter des chaînes dorées, mais ils ne sont pas réellement plus libres que les autres, et les rois ont soin de leur faire sentir qu'il ne peut y avoir aucune proportion du maître au sujet.

Où donc est cette patrie à qui l'on doit un amour véritable? qu'on aime un pays, un climat de préférence à tout autre, rien n'est plus naturel; mais rien ne ressemble moins à l'amour de la patrie des anciens; les Français, par un ridicule amour-propre, préfèrent la France à tous les autres pays; ils ne trouvent rien de bien que ce qui se fait chez eux; est-ce qu'ils aiment la patrie, et sont prêts à se sacrifier pour elle? non assurément; cette préférence qu'ils accordent à la France, est un sentiment de vanité bien plus que d'amour : ils servent la patrie par habitude et pour obéir au préjugé qui les y assujétit; ils la quittent par légèreté, et y reviennent par inconstance; les communautés

religieuses nous présentent une espèce de tableau des anciennes républiques : les moines se haïssent entr'eux, mais ils aiment l'ordre dont ils sont, ils se réunissent pour l'avantage commun, qui, bien entendu, produit toujours celui de chaque particulier; la forme de leur gouvernement est la même que celle des républiques, aussi y sont-ils vivement attachés; pouvons-nous l'être à une constitution d'État qui rend tous les membres qui le composent, esclaves de la volonté d'un seul homme? pouvons-nous nous intéresser à une grandeur que nous ne partageons point? à des succès que nous payons de notre sang et d'une partie de nos biens, sans pouvoir nous flatter d'en profiter? Trois provinces conquises ne font qu'augmenter les charges et les besoins de l'État, et les nouveaux sujets sont ceux qu'on ménage, et pour lesquels on a quelques égards. Il serait bien singulier qu'on eut un vrai amour pour une patrie qui n'existe point; l'honneur a suppléé jusqu'ici à ce sentiment, dont les anciens retiraient tant d'avantage, et que les modernes ne connaissent plus que de nom; mais, en perdant l'espèce de liberté que la constitution de l'État nous donnait, nous perdons aussi ce fana-

tisme d'honneur qui tenait lieu d'amour de la patrie ; la crainte et l'intérêt sont les seuls motifs qui puissent faire agir des esclaves ; quel pouvoir peut avoir l'honneur sur des ames qui se sont accoutumées à la servitude ? Ainsi les rois, en franchissant les limites de leur puissance, l'affaiblissent plus qu'ils ne l'augmentent ; ils parviennent à regner despotiquement : mais c'est à des esclaves et non à des hommes qu'ils commandent ; on a, avec raison, cherché à réprimer la mode et l'usage des duels : on a si bien réussi à corriger la noblesse de cette fureur qui lui était funeste, qu'on ne se bat plus aujourd'hui que pour l'insulte la plus grave ; des hommes qui ont si bien entendu raison sur la folie du point d'honneur qu'ils avaient succé avec le lait, ne seront-ils pas capable de sentir qu'il est peut-être moins raisonnable de se battre pour les querelles des rois, que pour se venger d'un ennemi particulier qui nous a offensés ? les anciens, répondra-t-on, ne connaissaient point ce prétendu point d'honneur, ils ne se servaient de leurs armes que contre les ennemis de l'État ; nous avons fait voir à combien de titres cet État leur était cher, et les principales raisons qui excitaient leur

courage et le rendaient victorieux de tous les obstacles ; un point d'honneur pareil à celui que nous avons si long-tems conservé, leur était inutile, et ne pouvait que leur paraître insensé et barbare ; mais qui remplacera parmi nous cet amour de la patrie que nous ne pouvons avoir, si l'honneur, notre idole chérie, est totalement démasqué par cet esprit philosophique qui gagne insensiblement dans le monde? le despotisme prête de nouvelles forces à notre raison, et on sentira enfin que la paresse et l'oisiveté sont les seuls dédommagemens de la servitude.

---

# SUR LE MARIAGE.

---

Il est inutile de recourir aux Grecs et aux Romains, pour avoir des preuves de l'amour que tous les hommes ont naturellement pour la liberté : il suffit de réfléchir un instant sur soi-même pour être convaincu de cette vérité. Toute dépendance nous gêne et nous afflige ; l'amour-propre en est révolté. Comment se

peut-il faire qu'avec ce penchant décidé pour vivre libres, nous travaillons sans cesse à nous rendre esclaves ? Voilà pourtant ce qui arrive tous les jours. La soif des grandeurs, le desir d'avoir part au gouvernement, les emplois que nous sollicitons avec tant d'empressement, sont des fers décorés, auxquels nous nous soumettons, et auxquels nous immolons notre liberté ; la vanité, le plaisir fastueux de parler en maîtres, l'emportent alors sur notre goût naturel : j'ai peine cependant à comprendre une pareille conduite; mais je comprends bien moins que des gens en âge de raison, et réfléchissans, puissent s'engager dans les liens du mariage, moyen plus sûr qu'aucun autre pour nous ravir cette indépendance dont nous sommes naturellement si jaloux ; l'orgueil, l'envie de dominer, motifs si puissans sur les hommes, n'ont point de part à cet engagement ; le plaisir, qui, peut-être, a encore plus de crédit sur nous que la vanité, n'entre communément pour rien dans le parti qu'on prend en pareil cas. Mettons ici sous les yeux tout ce qu'un homme sensé doit se dire dans cette occasion, et sans doute nous serons plus surpris que jamais qu'il ose finir par subir un semblable joug,

après avoir considéré tout ce qu'il perd et tout ce qu'il a à redouter.

Sans porter la critique aussi loin que Despréaux qui ne compte que trois femmes raisonnables dans tout Paris, j'oserai avancer que de vingt mariages il ne s'en trouve pas trois passablement heureux; il serait superflu de faire l'énumération des excès de vice, d'humeur, de caprice, de vertu même, où les femmes se livrent; la modération n'est point leur partage; elles ne la connaissent en rien: par conséquent, tout homme qui se marie, a dix contre un à parier qu'il s'en repentira; on dit qu'il n'y a que les dupes qui s'avisent de ponter au pharaon ou au biribi, le mariage nous fait jouer un jeu bien plus inégal: comment trouve-t-on autant de pontes? Si les femmes se contentaient de nous ruiner, et de nous obliger à une soumission égale à toutes leurs volontés, encore passe; mais en est-on quitte pour cela? il faut s'attendre à se voir tourmenté de toutes les façons, à essuyer mille boutades, et qui pis est, à être montré au doigt si l'on ne prend le tout en patience, et qu'on s'avise de vouloir user de son prétendu droit de maître. Les femmes se haïssent mutuellement, et forment cependant comme une espèce

de république, toujours étroitement unie contre l'autorité maritale. La cohorte des sectateurs du plaisir, vivant sur les fonds d'autrui, ne manque jamais de s'unir d'intérêt avec cette république formidable; et il faut être un vieux conseiller de grand-chambre pour avoir la hardiesse de rendre justice à un mari; le plus sage est donc de souffrir sans mot dire, et d'avaler la pillule doucement, non que vous puissiez vous flatter d'être par-là à l'abri de mille chagrins domestiques, vous ne vous garantissez que du ridicule, et c'est toujours beaucoup. Mais cette matière a été assez approfondie pour m'en tenir à cette esquisse. L'inconvénient des enfans me paraît bien plus considérable, et c'est sur quoi j'ai résoulu de m'étendre, et à quoi tout homme qui se marie devrait songer sérieusement; quel malheur est comparable à celui d'un père qui se voit déshonoré par ses enfans, et qui, pour récompense des soins et des peines qu'il s'est donnés pour leur éducation, n'éprouve qu'ingratitude de leur part? c'est tous les jours quelque nouvelle folie ou quelqu'action infâme qui déchirent le cœur de ce père infortuné. On me répondra sans doute qu'il n'est pas ordinaire d'essuyer de pareils chagrins;

je veux qu'on puisse se flatter raisonnablement que de semblables vices ne seront pas le fruit d'une excellente éducation, et qu'on ne se verra pas au rang de ces pères que leurs enfans font sans cesse rougir, et mourir de honte et de douleur ; mais on m'accordera du moins que cela peut arriver, et que si l'on est exempt d'aussi cruelles disgraces, on doit se préparer à bien d'autres. Que l'on examine tous les jeunes gens, en trouvera-t-on beaucoup dans ce nombre dont on voulût être le père, ou qu'on voulût donner pour modèle à son fils ? j'en doute fort. Pourquoi donc se flatter qu'on sera exempt de la loi commune, et qu'on aura seul le privilége de faire un petit chef-d'œuvre ? Vous ne serez point déshonoré par la conduite de vos enfans, soit ; mais ne souffrirez-vous point si, livrés à la mauvaise compagnie, ils se jettent dans le libertinage et la crapule ? vos soins pour les en retirer seront superflus ; vous parviendrez à vous faire haïr, mais à peine serez vous écouté. De cette conduite aux actions les plus basses, il n'y a qu'un pas : tremblez malheureux père ! Pour vous, Damis, vous êtes en sûreté de ce côté, vos enfans vivent dans la meilleure compagnie, et y sont même recherchés ; mais c'est

en mangeant votre succession d'avance, qu'ils s'établissent sur un ton si brillant; ils sont aimables, desirés partout ; tous les jours on vous rapporte quelqu'un de leurs bons mots : à merveille; mais ils sont tellement endettés, que votre maison est pleine de leurs créanciers, qu'on n'appaise que sur l'espoir d'un prochain mariage, ou en leur promettant que vous ne vivrez pas long-tems. Ces ressources manquant, on les satisfait en partie, en faisant d'autres marchés plus mauvais que les premiers ; il ne paraît rien de tout cela dans le monde : chacun vous félicite d'avoir des enfans si bien nés ; ils ne sont encore que dupes, et se ruinent en vrais insensés, mais il est à craindre que bientôt ils ne deviennent escrocs, et qu'après avoir entendu le récit de leurs jolis soupers, vous n'appreniez les courses du matin, moment destiné à chercher de l'argent; il faut en trouver, n'importe comment ; un homme, sur un certain ton dans le monde, peut-il s'en passer ? les marchands attrapés ne sont au fond que des gentillesses : il est mal, d'accord, de ne pas payer ce qu'on doit au jeu; tant qu'on a eu de l'argent on s'est acquitté de ce devoir. On n'en peut plus trouver à quelque prix que ce soit, il faut pourtant

jouer, le tems du malheur doit être passé; en tout cas on payera le plutôt qu'on pourra. Cette barrière une fois franchie, rien n'arrête plus; les gens du monde ne sont pas mieux traités que les marchands; on devient un franc escroc, et l'on est à-la-fois dupe et fripon; on croit que tous les devoirs sont remplis quand on peut dire : Ne suis-je pas un brave homme? Un père raisonnable ne pense pas de même; il gémit souvent en secret des défauts d'un fils qui fait les beaux jours d'une société, et les plaisirs d'un souper. Pères trop indulgens, malgré votre aveuglement naturel pour vos enfans, n'appercevez-vous point en eux quelqu'un des défauts dont je viens de tracer une faible ébauche : il n'est que trop vrai; bien peu en sont exempts. Admettons pour un moment que nous serons assez heureux pour ne donner le jour qu'à des créatures charmantes, des modèles de perfections, et voyons si nous serons plus à couvert de toutes sortes de peines et de chagrins. J'aurais dû compter au nombre des disgraces que nous occasionnent nos enfans, celle de se voir père d'un infâme mâgot, d'une créature hideuse ou mutilée; je l'avais omis mal-à-propos : cet accident est assez commun. Revenons à ce

père fortuné qui se complait dans son ouvrage, et ne trouve rien à reprendre dans ses enfans; que son sort est desirable si l'on juge par comparaison ! mais nous allons modérer sa joie, et lui montrer encor bien des sujets de douleur et de chagrin.

Ses enfans sont si bien nés, et mettent tellement à profit l'éducation qu'ils reçoivent, qu'il ne cesse de bénir son sort ; qu'il ne se regarde donc plus que comme le dépositaire d'un bien dont il n'a pas même l'usufruit ; il faut qu'il se refuse tout pour se mettre en état de soutenir convenablement ses enfans dans le monde; ce n'est rien encore, il est tems de songer à leur établissement; plus vous avez sujet d'être content d'eux, plus le public vous condamne à vous dépouiller et à vous compter pour rien, s'il est question de leur procurer un grand parti ou de leur acquérir un emploi ; on trouve même fort mauvais que vous leur fassiez attendre trop long-tems le peu que vous vous êtes réservé ; et si vous avez été marié jeune, vous vous trouvez nécessairement de trop entre pères et mères vivans, et vos enfans qu'il faut établir : on vous saute, pour ainsi dire, à pieds joints pour faire la fortune de

ces chers petits enfans; si l'on ne vous déshérite pas en leur faveur, on ne vous laisse du moins que l'honneur d'être leurs fermiers et leurs hommes d'affaire; il est convenable qu'ils soutiennent leur nom et la dignité de leurs emplois; ceux-là sont obligés de partir pour la guerre, les autres, dans la nécessité de représenter; pouvez-vous hésiter à vous sacrifier vous-même, pour vous mettre en état de fournir à de si justes dépenses? vous n'existez plus, prenez votre parti, saignez-vous de bonne grace; heureux si l'on veut bien paraître vous en savoir gré! Mais c'est peu de chose que les inconvéniens que nous venons de faire voir, en voici d'autres mille fois plus à craindre; on ne peut nier que les passions et sur-tout l'ambition, ne fassent les malheurs de ceux qu'elles possèdent. Qu'un père est donc à plaindre, quand il a plusieurs enfans! Sans cesse agité du soin de leur procurer la fortune et l'élévation, il ne voit rien obtenir aux autres, qu'il ne croye que c'est un vol, une injustice qu'on lui fait : il réunit en lui l'ambition de tous ses enfans; il n'a pas plutôt réussi pour l'un, qu'il désire et travaille sans relâche pour l'autre. Est-il venu enfin à bout de ses projets, encore plus in-

satiable pour ses enfans que pour lui-même, il forme d'autres desirs plus étendus, et se trouve l'homme du monde le plus malheureux, s'il ne réussit qu'en partie ? ses enfans ont-ils quelque chagrin ou quelque mortification, il les ressent mille fois plus qu'eux-mêmes; il est si occupé de sa rare progéniture, qu'il ne cesse d'en parler, et parconséquent d'ennuyer tout le monde; je le vois enfin, après avoir tout fait depuis vingt ans pour ces enfans chéris, s'être immolé, pour ainsi dire, pour leur procurer le plaisir, l'abondance et les honneurs, perdre en un seul jour le fruit de tant de peines et de soins, et ce qui faisait le charme de sa vie : une bataille, la petite vérole lui ravissent son unique espérance, et, si j'ose le dire, sa propre existence; quel état est comparable à celui de ce père infortuné ? Quoi ! l'on regarde les gens qui entreprennent sur mer un voyage de long cours, comme insensés, ou du moins comme téméraires, et l'on ne traite pas de foux ceux qui s'engagent dans les liens du mariage, mer, sans contredit, mille fois plus orageuse et plus sujette aux naufrages que ne l'est le vaste Océan? Comment un homme raisonnable ose-t-il se compromettre

à un jeu si désavantageux ? je n'en puis trouver d'autre cause que notre légèreté naturelle. Jamais notre bonheur présent ne peut nous satisfaire, nous nous faisons toujours une image agréable de tout ce que nous n'avons pas : nous ne pouvons rester dans une même situation quelque douce qu'elle soit, et l'on forme l'engagement le plus sérieux qu'un homme puisse prendre, sans daigner souvent y faire un instant de réflexion. Peut-être que la Providence nous conduisant à cet égard, nous force à faire cette folie utile à ses grands desseins : c'est la meilleure excuse que nous puissions nous donner, quand nous sommes tombés comme les autres dans une pareille étourderie. Je ne veux point ici détailler tous les agrémens et les avantages de la vie de garçon, je n'en citerai qu'un seul, c'est celui de disposer de son bien et de sa personne sans faire tort à qui que ce soit; un garçon a fait des folies, lui seul en souffre ; nul ne peut les lui reprocher, il lui est libre, pour les réparer, d'aller passer un an ou deux dans le fond d'un vieux château ; il n'en est pas de même de celui qui est marié ; sa femme et ses enfans ne doivent pas être les victimes de ses fautes ; tous ses torts sont graves et

sérieux : aussi ne manque-t-on pas de les lui faire cruellement sentir. Partant bien sot ou bien hardi, qui prend une femme et préfère cet esclavage à la liberté! mais après tout, les hommes sont tellement inconséquens et déraisonnables, qu'on ne doit être étonné de rien de tout ce qu'on leur voit faire. Il faut avoir bien peu d'esprit, ou avoir peu vécu pour être réellement surpris des plus grandes extravagances. On prend un emploi sans réfléchir un moment aux engagemens qu'il nous fait contracter avec le public, et sans se demander si l'on a les talens nécessaires pour remplir ces engagemens; on prend une femme sans songer aux chagrins qu'elle ou ses enfans peuvent nous donner, et sans éprouver si le caractère de cette femme peut sympathiser, compâtir avec le nôtre. Le mariage est, sans contredit, l'action la plus sérieuse de notre vie, et c'est celle que nous faisons avec le moins de réflexion, et sans paraître un instant occupés des suites qu'il peut et doit avoir. Nous cherchons à prévoir l'avenir sur les choses que l'ambition nous fait desirer, et nous nous engageons dans des liens qui ne peuvent se rompre, sans porter nos regards sur cet avenir terrible; est-ce la nature ou l'usage qui nous rend si peu sensés?

# SUR
# LA PHILOSOPHIE.

La philosophie, à la considérer telle que les anciens nous la représentent, est sans doute le but le plus noble et le plus élevé qu'un homme puisse se proposer ; si nous les en croyons, c'est la seule science qui soit vraiment digne de l'homme, et la seule qui mérite réellement toute son attention. Le philosophe, selon le portrait qu'ils nous en donnent, se fait une solitude au milieu du tumulte du monde ; il est calme et tranquille sur cette mer féconde en naufrages, et toujours agitée. Son ame est non-seulement inébranlable, elle est insensible aux coups de la fortune, nulle perte ne peut l'émouvoir : le bonheur du philosophe est en lui seul, ainsi rien ne peut l'altérer ; que l'univers se plonge dans un second chaos, son ame ne perd rien de sa tranquillité ordinaire.

Voilà sans doute une magnifique peinture

de la philosophie. Je veux cependant prouver : 1°. que les philosophes ne sont presque jamais tels qu'ils affectent de paraître, et qu'il est impossible de se dépouiller de l'humanité, ainsi que ces prétendus philosophes le prétendent ; 2°. que la philosophie n'est propre qu'à nous faire découvrir la folie et l'absurdité de nos préjugés, mais qu'elle ne peut que bien rarement nous soustraire à leurs tyranniques loix ; qu'ainsi ce prétendu flambeau qui nous éclaire, ne sert qu'à nous montrer le mauvais chemin dans lequel nous voyageons, sans avoir la puissance de nous en retirer ; 3°. que les philosophes sont plus dangereux dans un état, même dans la société, que les novateurs en fait de religion, enfin que toute autre espèce d'homme telle qu'elle soit. Cette merveilleuse philosophie que j'ose ici attaquer, se fait un mérite de détruire tous les préjugés ; mais la vénération que nous avons pour elle, en est un bien grand selon moi : c'est ce que je vais tâcher de démontrer selon l'ordre que je viens d'exposer.

Ce philosophe qui tire vanité d'être réduit à la misère la plus affreuse, qui, par un orgueil insensé, jette tout ce qu'il possède dans la mer, pour pouvoir dire : je suis libre, pa-

raît-il tel aux yeux d'un homme sage? ne découvre-t-on pas dans cette folle action un amour-propre effréné et une ostentation ridicule? pour se rendre indépendant de la fortune, il se fait voir mille fois plus assujetti que nous à l'orgueil et au desir d'illustrer son nom. Cet autre qui, tourmenté d'une terrible attaque de goutte, soutient en faisant toutes les contorsions que nous arrache la douleur, qu'il n'y a point de mal réel, et que ce qu'il sent n'en est pas un, nous paraîtra-t-il de meilleure foi ou plus sensé? Ne voit-on pas un homme qui, esclave malheureux d'une opinion qu'il a mise au jour, se tourmente et se contraint horriblement pour cesser d'être ce qu'il est en effet? inutiles efforts! il est homme et parconséquent sujet aux faiblesses humaines : le courage et l'insensibilité qu'il affecte, ne sert qu'à redoubler sa peine, il veut, par opiniâtreté, cacher aux autres ce qu'il souffre; mais il se dément malgré lui, et ne peut tromper personne, ni se tromper lui-même; il est doublement malheureux, puisqu'il souffre et se contraint sans cesse pour n'en rien faire paraître; celui-ci qui, se croyant seul de son espèce exempt des défauts des autres hommes, rit continuellement de

tout ce qu'il leur voit faire, nous semble-t-il bien équitable ? où il se connaît mal lui-même, ou il doit moins insulter à la faiblesse des autres : il est, quoiqu'il en dise, sujet aux mêmes défauts que ses semblables, ou à peu de chose près; ainsi, loin d'affecter ce mépris insultant pour l'humanité, il doit, prenant un juste milieu entre l'affliction de son antagoniste et son rire éternel, plaindre le sort de son espèce, et ne point se parer d'une indifférence qu'il ne peut ressentir exactement; il faudrait être d'une matière différente des autres, pour être en état de rire de bonne foi de toutes leurs folies, nous sommes, malgré nous, sujets à tomber dans les mêmes torts que nous désaprouvons; comment se réjouir en voyant des travers dans les autres, si nous nous apercevons que nous n'en sommes pas plus exempts qu'eux? qu'un génie, une créature dépouillée des infirmités de notre nature, se réjouisse en considérant l'agitation qui règne sur la terre, les mouvemens sérieux que nous nous donnons pour des objets qui sont moins que rien à ses yeux, je le comprends; mais ce philosophe éternel rieur, est, à mon sens, plus fou que ceux qu'il critique, ou sa joie n'est

que méchanceté et une vanité insoutenable : son ironie et cette affectation de rire veulent nous prouver qu'il est exempt de nos imperfections, mais doit-on l'en croire sur cette apparence ? s'il n'a pas nos mêmes défauts, il est sujet à d'autres pour le moins aussi grands ; et je le répète, il a beau dire que nous lui donnons une comédie perpétuelle, qui excite en lui une véritable joie, je n'en crois pas un mot, et je ne vois en lui qu'un cynique fastueux qui rit sans en avoir envie, pour montrer combien il est au-dessus des autres hommes, et incapable de se laisser prendre aux mêmes appas. Ce déclamateur qui nous fait essuyer toute l'abondance et la prolixité de son génie pour nous prouver que les richesses ne sont dignes que de mépris, m'ennuie et me paraît d'autant plus ridicule, que je sais qu'il possède des biens immenses : à l'entendre, l'or est l'écueil de la vertu, la vraie sagesse doit le fouler aux pieds et chérir l'heureuse pauvreté ; mais il en est de ce philosophe comme des précédens, il n'est point ce qu'il s'efforce de paraître : il est homme et faible comme nous, son amour-propre l'invite à se montrer sous des dehors imposans : qui s'en rapporterait à ses discours,

aurait de lui une opinion bien fausse, et c'est ce qui est arrivé au commun des hommes; mais ceux qui ont été capables d'approfondir, ont bientôt découvert que cette apparence de sagesse outrée, n'était, le plus souvent, qu'une fastueuse déclamation dont l'orgueil des philosophes se couvrait pour en imposer au public. Cet homme vertueux qui se vante d'être exempt de nos faiblesses, qui s'emporte contre nos défauts, et qui se dit libre de toutes nos passions, rend en secret hommage à la beauté, ou satisfait comme un autre aux divers besoins de la nature; si l'on en a vu se rendre martirs de leurs discours, on peut en conjecturer que la vanité, l'envie de s'illustrer, étaient en eux une passion si violente qu'ils lui sacrifiaient toutes les autres, mais ils n'en étaient pas moins le contraire de ce qu'ils affectaient de paraître, puisqu'il leur fallait un puissant motif pour s'écarter de la route ordinaire; passons au second article, et voyons de quelle utilité peut nous être cette philosophie si vantée, et si à la plupart des hommes elle ne serait pas plus à charge qu'utile.

Dans le monde tel qu'il est aujourd'hui ( et je ne pense pas qu'un homme de bon

sens songe à le réformer ), quel avantage pouvons-nous tirer de la philosophie? de n'aimer, ni n'estimer rien de ce qui nous appartient ou nous entoure? quoiqu'en disent ces prétendus sages, je ne croirai jamais qu'une pareille façon de penser conduise à la félicité. Sans parler des autres sentimens de notre ame, je tiens que l'amitié est un des plus grands biens dont l'homme puisse jouir; le philosophe qui ne veut tenir à rien, et être insensible à tous les événemens, ne peut le goûter ce bien délicieux. Voilà donc de vraies privations pour une ame, à qui le ciel a accordé l'heureuse faculté d'aimer, et c'est sans doute la plus belle de toutes celles qu'elle possède; quoi! pour éviter des malheurs qui peuvent nous arriver, mais qui sont incertains, dois-je me priver d'un bonheur sûr et réel? les maux d'un avenir équivoque m'empêcheront de me livrer à un présent agréable: une pareille sagesse est, selon moi, une folie complète.

Il est vrai que la philosophie nous montre les objets tels qu'ils sont; elle les dépouille des vains ornemens que le préjugé leur donne, et ce qui attire le respect et la vénération du public, n'est souvent à ses yeux qu'une erreur

consacrée par le tems. Mais à quoi bon connaître que de perdre son repos, son bien et sa vie pour acquérir une vaine gloire à la guerre, est au fond un préjugé absurde; suis-je le maître de me dispenser de la loi commune? les graces ne sont accordées à la noblesse qu'à ce prix; m'est-il libre d'y renoncer, si j'ai des enfans? s'ils ne sont pas des philosophes, ils me reprocheront ma conduite bisarre; ne dois-je rien à mon pays, et puis-je me cacher que si mon exemple était suivi, l'État n'en souffrit considérablement? je ne demande rien; je ne prétends à rien, qui peut trouver mauvais que je cherche à mener une vie douce et simple! je ne puis la mener telle qu'autant que les autres se garderont bien d'en faire autant que moi. Le parti que prend un particulier, ne peut influer sur le bonheur ou le malheur de la république, mais en réfléchissant tant soit peu, ne sent-on pas qu'il n'est pas permis de secouer un préjugé dont les autres retirent un avantage réel. Les hommes ne peuvent être parfaits? aussi il est des erreurs nécessaires: un État a besoin de défenseurs, c'est une folie que d'en faire le métier; d'accord; mais cette folie étant utile à la société, il ne m'est

pas

pas permis d'être sage tout seul : chacun doit fournir son contingent à la patrie; la taxe de la noblesse est de faire la guerre, la philosophie m'en fait voir l'absurdité; mais comme elle ne peut me dispenser du joug que l'usage et la bienséance m'imposent, elle ne sert alors qu'à me dégoûter d'un métier indispensable à mon état, et par conséquent elle me rend plus malheureux; il en est à-peu-près de même des autres professions : chacune, dans son genre, est utile à la république. Démocrite aura beau rire en voyant cet homme qui se lève avant le jour pour aller juger et terminer des différens qui ne le touchent pas, et qui emploie tout son tems à un travail rude et désagréable, il est essentiel qu'il y ait des gens qui embrassent cette pénible et ennuyeuse profession; ceux qui s'y sont livrés ne peuvent, sans manquer au devoir de citoyen, y renoncer qu'après avoir, par un long travail, obtenu le droit d'être inutiles à la patrie; mais qu'importe au philosophe ce que pensera et dira le public? il s'en met aussi peu en peine que du bruit des vagues qui viennent se briser contre un rocher; il fait ce qu'il croit bon et raisonnable, et s'inquiète peu du blâme ou de l'approba-

tion : il est au-dessus d'une pareille crainte ; son bonheur ne dépend point des autres ; à la bonne heure, mais qu'il s'enferme donc, à l'exemple de Diogène, dans un tonneau, et renonce à tout commerce avec ses semblables ; un tel parti peut-il paraître raisonnable ? la vraie sagesse consiste-t-elle à vivre avec les hommes tels qu'ils sont ? à se prêter à leurs faiblesses en s'en garantissant soi-même, ou à renoncer à leur commerce et à leur marquer tout son mépris, en devenant sous le beau nom de sage, une espèce farouche, inutile à la terre qui la porte et la nourrit ? voilà pourtant l'emploi ordinaire de ces philosophes tant vantés ! je puis voir, ainsi qu'eux, que les honneurs, les dignités sont des biens chimériques, dont l'attente nous rend souvent malheureux ; que le mariage est un engagement terrible qui nous impose des devoirs rigoureux ; mais dois-je renoncer aux honneurs et vivre dans le célibat ? une pareille sagesse imitée deviendrait une faute réelle par les mauvais effets qu'elle produirait ; j'ai donc, grace à la philosophie, le plaisir de voir que tout n'est qu'erreur et folie dans ce monde, et que dans tout le cours de ma vie, je ne ferai presque rien de

raisonnable : tout est préjugé, mais il ne m'est pas possible de m'affranchir de ceux dont la société retire une utilité constante : je suis comme un malade à qui un médecin démontrerait que le pays où il est, ne produit que des choses nuisibles à sa santé ; si ce médecin n'a point de moyens à lui donner pour éviter cet inconvénient, ne vaut-il pas mieux qu'il lui laisse la douce erreur d'ignorer son malheur ? triste philosophie, laisse-nous nos préjugés, puisque tu ne peux nous en affranchir ! laisse-moi, s'il se peut, me repaître d'une flatteuse chimère, et ne me force point à haïr et mépriser les hommes, puisqu'il ne m'est pas possible de m'en séparer ; permets à mon amour-propre d'agir : il est également la source et du bien et du mal.

Il est prouvé que les hommes sont faits pour vivre en société ; il ne l'est pas moins que toute société ne peut subsister que par le concours de toutes ses parties, et autant que chacun des membres qui la composent y met du sien : c'est en employant, chacun selon sa capacité, en n'y laissant rien d'inutile, qu'on forme ce tout qui fait la sûreté et le bonheur des particuliers. Faisons un état composé de philosophes, et considérons ce

qui doit en résulter : je ne prétends pas même y comprendre le peuple qui est du reste à l'abri de tomber dans l'enthousiasme de la philosophie ; ceci ne regarde que les autres membres de la république, depuis les princes jusques aux artisans. Que deviendraient, en ce cas, les arts, le commerce si nécessaire aux grands états ? qui embrasserait le métier des armes ? S'il n'en résultait que la difficulté de faire des conquêtes, le malheur ne serait pas grand; mais une puissance dans l'impossibilité de pouvoir s'agrandir, est rarement en état de se défendre avec succès : les hommes sont injustes et méchans ; comme ils ne peuvent tous devenir philosophes, il faut avoir sans cesse les moyens de les réprimer, et de se mettre à couvert ; ce n'est qu'en se montrant en situation de soutenir la guerre la plus vive, qu'on peut se maintenir dans une paix durable. Si nos voisins nous craignent, ils nous laisseront, à coup-sûr, en repos ; mais ils profiteraient bientôt de notre faiblesse, si nous n'étions, dans la plus profonde paix, en état et préparés à soutenir et repousser leurs efforts. Il est cependant certain que tous ces anciens philosophes, si prônés dans l'histoire, faible res-

source pour une république, lui étaient plus à charge qu'utiles ; ils se piquaient d'une sagesse si peu commune, qu'ils se gardaient bien de prendre part au gouvernement, et d'être de quelque secours à la société. Tandis qu'ils s'épuisaient en longs et beaux raisonnemens, qu'ils se consacraient à l'étude de cette sublime sagesse, Philippe enchaînait la Grèce pour jamais. Il en arriverait tout autant aujourd'hui dans un royaume où la philosophie aurait fait un semblable progrès : tout ce qui est le soutien d'un état, ce qui le fait fleurir et le rend opulent, serait aux yeux des philosophes des occupations serviles et indignes d'occuper un vrai sage ; loin de rendre la justice au prince, il ne serait pas non plus exempt de leurs mépris ; ainsi le peuple seul paraîtrait un être agissant et nécessaire, tandis que la plus saine partie de la république, ne serait plus qu'un incommode fardeau pour elle : de-là naît le gouvernement populaire, si injuste, si cruel, et si sujet aux plus étranges révolutions : quel abus de l'esprit, que de l'employer à de vaines spéculations, ou à se rendre par artifice, si contraire à ce qu'on est véritablement ! Quoi ! ne vaudrait-il pas mieux s'occuper à

l'avantage de la société, à pallier les maux qu'on ne peut guérir, enfin, à servir sa patrie? Que la noblesse de France devienne tout-à-coup un nouvel essaim de philosophes, tels que les plus vantés de l'antiquité, je vois l'état envahi de toutes parts, l'abondance disparaît, et, à force de sagesse, mes philosophes se plongent eux et leur patrie dans les plus grands malheurs. Je ne crains point de répéter ce que j'ai avancé : il serait moins à craindre pour l'état et pour le roi qu'un nouveau Calvin reparût en France, que si la philosophie faisait un pareil progrès. Il faut vivre avec les hommes : pour y vivre, il faut penser à-peu-près comme eux ; un roi philosophe abdiquerait bientôt sa couronne, ainsi que tous ceux qui, sous lui, ont part à l'autorité et aux soins du gouvernement. Quel désordre affreux ! l'état ne voit plus dans son sein qu'un peuple ignorant et insensé, ou une foule de prétendus sages qui ne lui sont d'aucun usage ni d'aucun secours. Il serait superflu d'en dire davantage, pour prouver ce dernier point de mon discours; personne, je pense, n'en pourra nier l'évidence : mais, après avoir montré tous les inconvéniens de cette philosophie outrée, je

vais essayer de faire voir le bien qui en résulterait, si les hommes, moins portés à ce qui est extrême, pouvaient n'en prendre que le bon. La philosophie qui, sans entreprendre de changer ma nature, de m'élever si fort au-dessus de l'humanité, ne cherche qu'à perfectionner les mœurs et corriger les défauts, est sans doute une science digne de l'homme : je ne veux point qu'elle me rende insensible à tous les évènemens et à tout ce qui peut mériter un attachement raisonnable, mais je compte que son secours salutaire me mettra en état de résister courageusement aux malheurs, et me donnera la force de n'être point abattu par l'adversité ; elle m'empêchera d'être l'esclave des passions, sans m'interdire les goûts et les plaisirs que la probité ne peut condamner; elle ne s'opposera pas à un desir de gloire raisonnable, et à l'envie de mériter l'approbation générale; mais elle ne souffrira jamais que ce desir louable devienne en moi une ambition insensée ; je dois lui préférer une sagesse raisonnée, et me bien garder de tout sacrifier à une vaine réputation. Voilà l'idée que j'ai de la philosophie : la vertu, quand elle est outrée, cesse d'être vertu. Connaître tous les

préjugés pour ce qu'ils sont, mais ne jamais s'affranchir de ceux qui sont nécessaires aux hommes, c'est la conduite d'un homme sensé.

---

# SUR LE BONHEUR ET LE MALHEUR.

La plupart des hommes ne manquent jamais d'attribuer au hasard, ou à un malheur attaché à leur personne, tout ce qu'il leur arrive de fâcheux, ou qui ne tourne pas selon leurs desirs : nul ne s'avise d'en chercher la cause dans la conduite qu'il a tenue pour arriver au but qu'il se proposait; cependant, presque toujours les bons et les mauvais succès dépendent des moyens qu'on a employés pour réussir, des précautions qu'on a prises pour éviter ces accidens imprévus, qu'on impute constamment aux hasard ou à son infortune particulière. On ne peut nier qu'il n'y ait dans le monde des gens heureux, à qui tout succède au gré de leurs souhaits, et d'autres qui n'ont pas plutôt surmonté un

obstacle, qu'il en renaît un autre qui les arrête, et fait échouer tous leurs desseins. Toutefois, si l'on examine quelle route prennent les uns et les autres pour arriver à leurs fins, de quels moyens ils se servent, on trouvera que ceux qu'on nomme heureux, ne le sont, que parce qu'ils prennent le vrai chemin pour arriver à leur but, qu'ils font toujours mouvoir les ressorts nécessaires pour obtenir les succès qu'ils attendent; les autres, au contraire, prennant la mauvaise route, se donnent des soins inutiles; ils sont égarés en partant: plus ils marchent, plus ils s'éloignent de leur objet: fatigués, rebutés d'une course vaine, ils s'en prennent à la fortune; leur amour-propre ne leur permet pas de trouver dans leur conduite cette cause de leur malheur, ils l'imputent au hasard qui souvent n'y a nulle part. Pour faire mieux sentir ce que j'avance ici sur le bonheur et sur le malheur, que nous regardons mal-à-propos comme indépendant de nos actions, et nous arrivant par un effet du hasard ou de la fortune, je vais citer des exemples de différens genres. De cent personnes, attachées à faire leur cour assiduement au roi et à ses ministres, il ne s'en trouvera que cinq ou six

qui parviendront à obtenir toutes les grâces; les autres, esclaves infortunés, en seront pour leur triste servitude, et, pour leurs peines, ils envieront le bonheur des cinq ou six élus, et s'en prendront à leur malheur personnel. Qu'ils s'examinent scrupuleusement, ils découvriront que la nature leur a refusé les talens nécessaires au métier de courtisan : ils n'ont ni l'adresse, ni la patience, ni l'humilité convenable à ce rôle; ils se montrent, comme les autres, à toutes les heures où l'on peut voir le roi, mais ils n'ont pas cette souplesse que les princes demandent à tous ceux qui approchent d'eux; ils ne savent pas dire de ces fadeurs, donner de ces louanges outrées, dont la probité et le bon sens s'offensent, mais que l'amour-propre saisit toujours avec empressement : s'ils se captivent quelque tems, et imitent les démarches des autres, ce n'est que pour retomber de plus haut : le caractère ne peut se démentir long-tems; ils gâtent en un jour tous les progrès d'un an de contrainte et de soins : il faut, sous le nom d'ami, être, en effet, le complaisant servile des ministres, quelquefois même leur espion, si l'on veut se ressentir de leurs faveurs; ils ne protégent et

ne servent que leurs créatures ou ceux qu'ils redoutent : un homme d'honneur ne peut guère se trouver dans l'un de ces deux cas, sur-tout dans le premier. La vraie amitié ne connaît point la différence des rangs ni du crédit : peut-il donc y en avoir de véritable entre le maître et le sujet, et même entre un ministre et un particulier ? Le ministre, malgré lui, s'habitue bientôt à ne plus traiter d'égal à égal : on a besoin de lui sans cesse, on lui fait la cour, il s'accoutume à cette décoration, et exige, sans s'en apercevoir, que ses amis ou ceux qui se nomment tels, soient avec lui comme le reste du monde : s'il est aimable, il devient particulier avec eux pour son délassement ; mais il est impossible qu'il ne lui échappe à tous momens de quoi faire sentir la supériorité de son état présent : c'est un contre-poids que sa vanité lui offre pour se dédommager d'une illustre naissance qui lui manque ; et c'est aux grands seigneurs, quand il n'en craint point le crédit, qu'il se plaît à faire éprouver les avantages réels que donne l'autorité sur un vain éclat qui n'a rien de solide. Manquez donc d'humilité, de patience, et même de bassesse, vous êtes révolté, vous le faites sentir, et

dès-lors, on songe à vous perdre : si vous n'en venez point à de pareilles extrémités, au moins restez-vous dans une parfaite médiocrité; vous ne paraissez bon à rien, on ne fait rien non plus pour vous : pourquoi vous en plaindre, si vous ne pouvez modérer votre ambition et vos desirs? Changez votre caractère, étouffez votre vanité, rampez comme les autres, ne vous rebutez jamais, louez sans pudeur et sans bornes, ne rougissez de rien de tout ce qu'il vous faudra faire et dire pour plaire à ceux dont dépendent les graces; vous n'avez pas assez de tenue dans l'esprit pour agir constamment, assez de souplesse pour vous prêter à tout, et supporter les hauteurs et les caprices des autres, assez de manège pour remuer les souterrains qui conduisent à la fortune; vous avez une probité qui ne peut se plier à la moitié des devoirs d'un courtisan. Eh bien! soyez tranquille chez vous; modérez cette folle envie d'obtenir; et, si vous ne pouvez en venir à bout, ne vous en prenez point au hasard, mais, à votre humeur, à votre caractère, qui triomphe de nos résolutions, et vous oblige à vous refuser à tout ce qu'il faut faire pour réussir, ou qui vous fait perdre

les fruits d'une gène et des soins d'une année par un écart d'un jour. Que vous sert-il de pallier votre tort, et de rappeller tout ce que vous avez fait auparavant? Un instant ( sur-tout à la cour ) détruit l'ouvrage de votre vie; on y pardonne encore moins qu'ailleurs. Il faut sans cesse s'y observer, ne marcher qu'un masque à la main; faute de cette circonspection et d'une profonde dissimulation, vous ne parvenez à rien; et cependant vous ne pouvez, je le répète, vous en prendre qu'à vous-même, puisqu'il dépendait de vous de suivre la même route que les autres, si votre caractère ou votre délicatesse ne s'y étaient opposés. Donnons un autre exemple, la guerre présente nous le fournit. A la mort de Charles VI, le ministre de France songea à mettre à exécution le grand projet du cardinal de Richelieu : Louis XIV y avait travaillé avec succès; et sans les malheurs des dernières années de son règne, la maison d'Autriche se serait vue hors d'état de tenir tête à la France. La circonstance de la mort de l'empereur, sans enfans mâles, parut favorable pour venir à bout de ce grand dessein. La plupart des princes de l'Europe n'avaient accepté la prag-

matique, qu'avec des restitutions qui leur laissaient la liberté d'agir en tems et lieu. Le roi de Prusse commença à l'attaquer, sous prétexte de reprendre la Silésie, que les empereurs ne possédaient que par une usurpation manifeste : la France, animée par son exemple, eut soin d'allumer cette étincelle, qui bientôt devint un embrâsement ; tout semblait concourir à faire réussir nos vues : ceux qui n'étaient point engagés dans notre querelle, paraissaient ensevelis dans un sommeil profond. De si beaux commencemens ont eu une fin bien triste : et cette guerre, qui devait rendre la France la maîtresse et l'arbitre de l'Europe, l'a presqu'aussi dépeuplée et endettée, que les dernières campagnes de 1700. Est-ce au hasard ou à un malheur particulier attaché à la France, unie avec la Bavière, qu'on doit attribuer nos mauvais succès ? Non, assurément ; mais à notre détestable conduite et aux fautes qu'on a faites dans l'exécution d'un projet aussi grand, que difficile à exécuter. Je vais en montrer quelques-unes des plus essentielles, qui suffiront pour prouver ce que j'ai avancé, que la plupart des gens font eux-mêmes leurs malheurs, et que c'est presque toujours à

soi-même qu'on doit les imputer, et non au hasard.

Arracher l'empire des mains de la maison d'Autriche qui, depuis des siècles, en faisait comme son héritage propre, et y succédait exactement, était un projet raisonnable et digne d'un roi de France; faire tomber cette dignité dans la maison de Bavière, et enrichir le nouvel empereur de la dépouille du défunt, n'était pas moins utile et glorieux à la France; mais quand on a de pareilles vues, il faut se mettre en état de les remplir, et ne pas entamer une guerre sans être sûr d'en venir à son honneur. Ceux qui n'ont qu'un esprit médiocre, ne voient jamais que la face d'un objet: si elle est riante, ils s'y livrent avec enthousiasme, sans songer à retourner de tous les sens ce même objet, pour découvrir si tous les côtés sont égaux, et si ce qui s'est d'abord offert à leurs yeux ne cache point de vrais défauts. Voilà justement ce qui est arrivé à la France: éblouie du projet d'abaisser la maison d'Autriche, elle a cru aveuglement ceux qui lui ont montré ce dessein facile à exécuter; elle s'est livrée à l'entreprise, sans s'être mise en état de la soutenir. Etait-il raisonnable de croire que les

puissances de l'Europe verraient jusqu'à la fin, d'un œil indifférent, l'abaissement de la maison d'Autriche et l'élévation de celle de Bourbon ? le soin de maintenir cette balance qui leur a coûté tant de sang, pouvait-il ne les plus toucher ? Devait-on imaginer que de façon ou d'autre, ces puissances ne donneraient pas du secours à la reine d'Hongrie ? Cette reine, intimidée par l'effort de nos armes, dans un moment où elle n'avait pas encore eu le tems de se reconnaître, pouvait-elle céder à ce premier feu ? et n'était-elle pas obligée à tout risquer, plutôt que de consentir au démembrement qu'on lui proposait ? Il paraît que des réflexions aussi simples, n'ont pas dû échapper à ceux qui nous gouvernent ; il est pourtant sûr que s'ils les ont faites, ils ne se sont pas conduits en conséquence ; on a chargé un seul homme du soin important de la négociation à Francfort, et du commandement des troupes qu'on donnait à l'électeur de Bavière, pour soutenir et faire valoir ses droits sur la succession de l'empereur Charles VI. On ne s'est pas même embarrassé de donner à ce général plénipotentiaire, un second capable de commander en son absence ; deux armées se sont

mises en campagne sans avoir été averties de leur destination, ni même qu'elles dussent marcher : on n'a pas daigné songer à l'augmentation de la cavalerie, et ce corps a marché à trois cents lieues de France, à vingt-cinq par compagnie, et les dragons à quinze : cet éloignement mettait l'armée dans l'impossibilité de se recruter : on répondrait à cela que la guerre présente devant être l'affaire d'une campagne tout au plus, il était inutile de faire des augmentations qui auraient jeté le roi dans une grande dépense; mais je demande sur quoi on pouvait établir une pareille certitude ? sur la supériorité de nos forces jointes avec celles des Prussiens et des Saxons ? ne sait-on pas que les alliés ayant toujours des vues particulières, n'agissent jamais avec la même vigueur qu'une armée composée d'une seule nation, qui n'a par conséquent qu'un même intérêt ? de plus comment pouvait-on se fier si entièrement à des princes qui, étant Allemands, sont au fond ennemis de la domination française et de son agrandissement ? ils se liaient d'intérêt avec nous ? oui, sans doute, pour parvenir à leur but et se mettre à couvert du ressentiment de la reine d'Hongrie ; mais

pouvait-on penser que lorsqu'ils trouveraient leur compte dans un accommodement, ils ne vous laisseraient pas seuls démêler la fusée? ravis d'avoir fait leurs affaires, et de voir du port les malheurs de ceux qui venaient troubler la liberté du Corps Germanique, un intérêt momentané et personnel les joignait indistinctement à tous ceux qui se seraient déclarés ennemis de la reine d'Hongrie; mais cet intérêt satisfait, pouvaient-ils ne pas reprendre leurs maximes et leurs sentimens naturels; la France et la maison d'Autriche ont tour-à-tour excité la jalousie de l'Espagne: notre entreprise ne pouvait qu'augmenter la crainte et l'envie des autres puissances; comment pouvait-on se fier à des princes de tout tems nos ennemis? Les Bavarois, dont nous élevions le prince à la première dignité de l'Europe, ne pouvaient se dissimuler le chagrin que leur causait notre arrivée sur le Danube. Le séjour d'une armée française aux portes d'Hanovre, indignait l'empire et l'électeur d'Hanovre, qui se voyait forcé à donner sa voix et à obéir à la France. Les Anglais, nos ennemis nés, ne cachaient point le mécontentement que leur donnait notre projet. La diligence de l'exécution pouvait

seule nous faire éviter l'orage qui se formait contre nous. Mais outre qu'on n'avait mis personne à la tête de nos armées qui pût agir comme il convenait, la cour avait eu soin d'ordonner qu'on se tînt sur la défensive, et qu'on se gardât bien de rien hasarder : c'est le seul point sur lequel elle a été obéie exactement. M. le comte de Bellisle, que sa maladie avait empêché de joindre l'armée avant la prise de Pragues, avait mandé à la cour qu'il était nécessaire qu'on envoyât quelqu'un capable de commander, puisque la négociation et sa santé le mettaient dans l'impossibilité d'être à la tête de l'armée. Le parti qui s'était déclaré contre lui, saisit cette occasion, et fit nommer M. le maréchal de Broglie pour le remplacer. On n'ignorait pas que ce dernier était depuis long-tems brouillé avec M. de Bellisle, et de plus qu'il déplaisait extrêmement au roi de Prusse, qu'on avait intérêt de ménager; mais le plaisir de mortifier M. de Bellisle, l'emporta sur le bien de l'état : on risqua l'affaire générale pour satisfaire quelques haines particulières. Delà la séparation de nos forces, partie en Bavière, partie en Bohême; on voyait aisément que leur réunion en une seule armée était néces-

saire, et la seule chose qui pût nous faire craindre de nos ennemis et respecter de nos alliés : mais il fallait contenter deux brigues et deux hommes incompatibles. On fait deux armées pour les mettre d'accord, et parce qu'on n'avait pas la force de se défaire de celui qu'on croyait inutile. Voilà la vraie source des malheurs de notre seconde campagne en Bohême : les commencemens les plus brillans ont été bientôt effacés ; la perte de Lintz, la fuite de Fraunberg à Pragues, le siége de cette ville, la jonction de l'armée de M. de Maillebois avec celle de Bohême, manquée, le départ de cette armée de M. de Maillebois pour retourner en Bavière, la défection du roi de Prusse et de l'électeur de Saxe, qui avaient précédé le siége, enfin le nouveau blocus de Prague, sont les suites d'un projet follement exécuté, et peut-être témérairement entrepris. Ce n'est point, comme on voit, au hasard qu'on doit s'en prendre, ni à notre malheur, c'est aux mauvais ordres qu'on a donnés, au choix des généraux qu'on connaissait dès-lors pour tels, qu'ils se sont montrés, aux mesures qu'on a manqué de prendre ou qu'on a mal prises, à la légèreté d'une entreprise qu'on a très-

mal à propos regardée comme une bagatelle, et à l'incertitude de notre gouvernement qui, se conduisant au jour le jour, n'a jamais pu prendre un parti fixe et décidé. Les Français n'ont point été battus dans les occasions où ils se sont trouvés; ils ont fait voir leur ancienne valeur dans les différentes actions qui se sont passées dans le cours de cette guerre, sur-tout l'infanterie dont le siége de Prague doit éterniser la gloire; ce que nous avons éprouvé, devait arriver conséquemment aux mesures que nous avions prises et à nos fausses opérations : l'armée telle qu'elle était, ne pouvait soutenir la guerre pendant deux campagnes à trois cents lieues de son pays, sur-tout contre une nombreuse et excellente cavalerie et un essaim de hussards. On n'avait aucunes bonnes raisons de penser que cette guerre dût finir en trois mois : on ne pouvait que s'en flatter tout au plus; mais doit-on s'embarquer dans une pareille entreprise sur une espérance frivole? et vit-on jamais conquérir un pays en tâtonnant et évitant toutes les occasions d'en venir aux mains? A-t-on jamais non plus porté la guerre dans un climat si éloigné avec si peu de cavalerie, lorsque les forces de l'ennemi consistent en

chevaux ? voilà les sources de nos malheurs; ce n'est point un hasard qui nous a fait perdre, c'est notre *mal jouer*. En approfondissant ainsi toutes les circonstances de notre vie, nous trouverions de même que le malheur et le hasard ne sont que des mots dont se sert notre amour-propre pour nous déguiser nos propres fautes ; c'est une consolation qu'on se donne, lorsqu'on s'en prend au sort des sottises qu'on a faites, et qu'on le charge de ses propres torts.

M. le maréchal de Tallard et M. de Marcin étaient-ils équitables et sincères, lorsqu'ils disaient, que leur malheur leur avait fait perdre la bataille d'Hostecht? Non certes, ce n'est point par un effet du hasard qu'ils furent battus ; leur mauvaise disposition fut cause de leur défaite, et le hasard n'eut pas plus de part à cette action, qu'il en a à une partie d'échets, que celui qui sait le moins bien jouer, doit constamment perdre : à moins que le ciel ne s'en mêle, et que Dieu ne répande la terreur et l'esprit d'aveuglement dans une armée, il est impossible qu'elle ne triomphe pas, quand celle qui lui sera opposée se présentera, et combattra comme celle de France à Hostecht : on en peut dire

autant de Ramilly, de Malplaquet, et encore plus de Turin. N'est-il pas démontré qu'une armée étendue dans une circonvallation de quatre à cinq lieues, ne peut avoir le tems de se porter où l'ennemi se présente? ainsi le prince Eugène était sûr avec trente mille hommes, d'être dix fois plus fort que les Français, puisqu'ils étaient assez sots pour l'attendre dans leurs lignes. Quatre mille hommes tout au plus de notre côté, eurent part à cette action, et l'armée se trouva battue et mise en fuite, tandis que plus des trois-quarts de ce qui la composait n'avaient pas même vu l'ennemi.

Louis XIV, étonné de ses pertes réitérées, regrettant sa fortune passée, s'en prenait à son malheur présent: n'aurait-il pas dû, avec plus de justice, attribuer ses pertes au mauvais choix qu'il avait fait en tout genre? Tant qu'il avait eu M. de Louvois et de bons généraux, la victoire avait suivi constamment ses étendards. Devenu vieux, gouverné par une femme et par une cabale de cour, il croyait que son choix tenait lieu de mérite: MM. de Villeroy, de Tallard, de Marcin, de la Feuillade, et M. de Chamillard, ministre de la guerre, étaient ses créatures; il

les protégeait avec obstination. De-là vinrent tous ses malheurs ; mais il n'était pas plus en droit d'en accuser le sort que celui qui aurait gâté un tableau de Raphaël, en s'avisant de vouloir le réparer sans avoir les premiers principes de l'art de la peinture. Il ne reste qu'une fausse subtilité de sophiste pour soutenir qu'on est porté et nécessité à faire telle ou telle faute. Comme je suis persuadé que l'homme est libre dans ses actions, et que la plupart des sottises que nous faisons, naissent de notre entêtement, ou faute d'avoir mûrement réfléchi à ce que nous voulions entreprendre, je soutiens hardiment que c'est presque toujours à nous-mêmes que nous devons nous en prendre, quand il nous arrive d'échouer dans nos desseins. C'est un effet du hasard, sans doute, qui fait qu'un homme est tué du tonnere ; mais ce n'est point l'effet du hasard qui fait réussir ou se perdre à la cour et dans le monde : les vaisseaux, navigant sur le vaste Océan, peuvent presque se vanter de ne point dépendre de cette aveugle divinité : qu'on cherche pourquoi tels ou tels ont fait naufrage, on en trouvera le plus souvent la cause dans une mauvaise manœuvre, dans l'ignorance du

pilote, ou dans une confiance téméraire. Les vaisseaux du roi, armés avec soin, montés par de bons officiers, éprouvent rarement de pareils accidens; ceux des marchands, au contraire, se perdent assez fréquemment. Pourquoi? Parce qu'ils ne songent qu'au profit, et que, par avarice, ils font servir un vaisseau qui ne serait bon qu'à brûler, ou lui donnent un si petit équipage, qu'il ne peut suffire à la manœuvre qu'exige un gros tems : il périt ou échoue; et le marchand, en s'arrachant les cheveux, se dit l'homme du monde le plus malheureux, et accuse la fortune, tandis qu'il ne doit imputer sa perte qu'à son desir de trop gagner et à sa folle sécurité. Mais, dira-t-on, notre penchant nous porte à telle ou à telle chose, on ne peut se vaincre. Comment veut-on commander aux autres, si l'on n'est jamais le maître de soi-même? du moins, si l'on ne peut triompher de son caractère, on doit ne s'employer qu'aux choses qui sont compatibles avec ce caractère; c'est vouloir se creuser un précipice, et se mettre éternellement à la gêne, que de faire un métier auquel on n'est pas propre. Qu'un philosophe austère reste chez lui, le séjour des rois ne lui con-

vient nullement, et il y conviendrait moins. Après avoir prouvé que notre bon ou mauvais sort ( je ne prétends parler que de ce qui nous vient de la fortune ) dépend absolument de nous, il ne sera pas hors de propos de dire un mot du bonheur véritable. Il est suffisamment prouvé qu'il ne dépend que de notre façon de penser : mais il s'agit d'ajuster cette façon de penser aux choses qui peuvent le plus contribuer à notre bonheur. Le point le plus essentiel est d'être fort borné dans ses desirs. L'ambition est, de toutes les passions, la plus insensée et celle qui rend l'homme le plus misérable ; un ambitieux ne posséde jamais, il passe sa vie à desirer ; vil jouet de la fortune, il ne jouit d'aucun repos : je ne veux pas, philosophe cinique, étouffer en nous toutes les passions ; mais je veux que nous soyons assez forts pour ne pas dépendre totalement d'elles, et que la raison et la probité conduisent même un homme amoureux : c'est faire trop d'honneur aux femmes, que d'en devenir les esclaves ; on peut aimer sa maîtresse, et avoir la force de résister à ses caprices et à ses volontés déraisonnables. La soif des richesses est presqu'aussi funeste à l'homme que l'am-

bition; et, de plus, elle est contraire à la vraie probité. L'envie est dans le même cas: il ne faut pas réfléchir long-tems pour connaître que le vrai bonheur ne consiste pas dans une vaste opulence, qui ne sert qu'à nous environner d'un faste, qui ne peut tout au plus satisfaire qu'une vanité mal entendue. Quand nos desirs sont bornés, et que nous ne voulons pas nous faire un nécessaire des choses les plus superflues, une fortune médiocre nous suffit: et que m'importe un nombreux domestique inutile, une foule d'équipages et un palais pour me loger! je ne puis habiter six chambres à-la-fois: la commodité, la propreté, l'aisance suffisent à un homme sensé, pour se croire plus heureux que ce grand seigneur qui, avec 500,000 liv. de rentes, trouve le moyen de n'avoir jamais cent louis au service de ses amis, et d'être moins utile à la société qu'un particulier économe et généreux. Je le répète, ce sont la foule de nos desirs en tous genres qui font nos malheurs ordinaires: il est impossible que tous soient satisfaits; la privation de ce que l'on souhaite vivement afflige bien plus que la possession de ce que l'on a desiré ne peut contenter. Des vœux bornés, et n'aspi-

rer qu'à ce qui peut raisonnablement nous convenir, ce sont les moyens de s'assurer une vie douce et heureuse; il faut même savoir renoncer à ce que l'on croit qui nous est dû, et ne se pas faire un tourment de ne pouvoir l'obtenir. Que la cour me récompense ou m'accorde des graces, j'en profiterai sans bassesse, et j'en jouirai sans devenir esclave : qu'on ne me donne rien, on me rend à moi-même; je puis me consulter sérieusement, et suivre le parti qui me paraîtra le plus propre à me rendre heureux : l'on n'est riche, qu'autant qu'on a plus, ou du moins autant d'argent qu'on en dépense; si les fantaisies se multiplient, personne n'est en état de les satisfaire, et conséquemment avec cent mille écus de rente, on éprouve plus de privations que celui qui n'en n'a que la dixième partie, mais dont les desirs sont proportionnés à sa fortune. Pour achever le portrait du bonheur, il faut parler de l'amitié : sans ce charme de la vie, il ne peut exister de vraie félicité : un homme trop livré aux passions vives et tumultueuses, ne peut en connaître la douceur; il est incapable d'une amitié véritable, et encore plus de mériter des amis; les soins qu'exige ce lien char-

mant, lui paraissent des devoirs pénibles à remplir, il n'a jamais d'amis, que de nom; son intérêt, ou celui de son plaisir, sont les seuls motifs qui le mènent; mais celui qui est assez sage pour restreindre ses desirs, et n'en avoir que de légitimes ou de conformes à son état, trouve des amis. Comme il est capable d'amitié, il sait mériter qu'on en ait pour lui; et les devoirs de cet engagement, lui paraissent doux à remplir. En effet, quoi de plus délicieux, que de penser tout haut avec des gens qu'on chérit et qu'on estime, qui partagent également nos peines et nos plaisirs! il faut, je le répète, pour jouir d'un pareil bonheur, être exempt des grandes passions, sur-tout de l'ambition : elle nous fait regarder comme des rivaux redoutables, tous ceux qui nous environnent, et nous rend nécessairement incapables d'amitié; elle nous force à vivre avec des fades complaisans trop au-dessous de nous, pour courir la même carrière : contentons-nous d'une fortune médiocre; regardons sans cesse tout ce qui est moins bien que nous et au-dessous, et ne portons pas notre vue trop haut : si nous avons mérité d'avoir des amis véritables, et une femme raisonnable et ai-

mable, que nous puissions compter au rang de ces vrais amis, nous devons nous croire heureux, et nous le sommes sûrement autant qu'il est possible à l'homme de l'être dans ce monde ; il est indigne d'un homme d'esprit de faire dépendre son bonheur des caprices de la fortune, ou de ceux qui dispensent ses faveurs.

# LETTRE (1)

## AU COMTE DE CAYLUS,

### SUR LE LIVRE INTITULÉ :

## CONSIDÉRATIONS SUR LES MŒURS DE CE SIÈCLE;

Par DUCLOS.

J'AI lu, monsieur, le livre de M. Duclos, que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Je vous avouerai que j'ai réfléchi et écrit sur les mêmes sujets que cet illustre académicien vient de traiter ; mais je n'ai point assez d'amour-propre pour oser comparer mon stile et mes idées à celles de ce bel esprit : les pensées acquèrent par l'expression qui est propre à cet auteur la sublimité des anciens, et de ces sentences qu'on admire presque toujours sans les entendre.

(1) Cette lettre fut adressée au comte de Caylus, je le présume, parce qu'elle s'est trouvée dans ses papiers.

Quelques personnes trouvent le stile de M. Duclos trop concis, et souvent dur et obscur.

On lui reproche de négliger ces transitions qui font passer insensiblement d'une matière à une autre; elles sont nécessaires cependant, et l'auteur qui ne sait point les employer, est toujours difficile et obscur. L'imagination du lecteur se brouille, se fatigue, lorsqu'on le transporte, sans ordre et sans méthode, d'un pays dans un autre, et d'une idée à une autre idée, qui n'est point analogue à la première, ou qui n'en est pas la suite.

Entrons dans le détail du livre dont il s'agit. Voici les remarques critiques que je viens de faire sur les six premiers chapitres. Il n'y a point d'auteur qu'on ne puisse critiquer dans quelques endroits de ses ouvrages; ainsi M. Duclos ne peut trouver mauvais que je distingue ce que j'ai blâmé de son livre, de tout ce qui mérite nos éloges, et que j'ai admiré autant que ses plus zélés sectateurs et partisans.

*Remarques sur le deuxième chapitre.*

Page 34. « On devrait, dans tous les États, » inspirer les sentimens de citoyen, former

» des Français parmi nous, et pour en faire
» des Français, en faire des hommes.

Ce prétexte, donné en forme d'oracle, me paraît aussi inintelligible que déplacé à notre égard : l'auteur s'est cru républicain. Travailler à former des hommes dans un État, est un soin digne d'un souverain; mais cela veut-il dire que former des hommes parmi nous, c'est travailler à en faire des Français. Que l'auteur blâme le peu d'éducation que l'on donne à la jeunesse, il aura raison et sera approuvé de tous ceux qui pensent; qu'il en propose une meilleure, il fera encore mieux : mais ce n'est point l'exemple des Spartiates qu'il doit nous offrir; il est question d'élever des sujets d'un royaume, à peu de chose près despotique, et non ceux d'une république. Peut-on faire de vrais patriotes d'un peuple soumis au pouvoir d'un seul, n'ayant d'autre part au gouvernement, que celle d'en supporter les charges et les dépenses ? Quand l'intérêt particulier n'est pas mêlé et confondu avec l'intérêt général, on prend peu de part à la chose publique; c'est tout au plus par amour-propre qu'on préfère les gens de son pays, et qu'on se réjouit d'une bataille gagnée sur des ennemis, qui ne le sont que de nom.

Page 34. Que signifie cette fermentation de raison qui tend à se développer ? tous les hommes vont-ils devenir raisonnables ou philosophes ? ce n'est pas ce que l'État doit desirer. Il lui est plus utile que nous restions attachés à nos préjugés, et que la plupart des passions conservent l'empire qu'elles ont sur nous ; il serait dangereux que chaque citoyen sût parfaitement apprécier les choses à leur juste valeur, et séparer les loix du préjugé de celles de la raison ; nous serions peut-être moins bons patriotes que nous ne le sommes, si nous nous avisions de devenir si raisonnables, et de connaître nos vrais intérêts : que sommes-nous à l'État ? nous avons part à l'exécution, mais jamais à la délibération.

Il est naturel d'aimer une république dont on fait partie, et de préférer dans un pareil gouvernement l'intérêt général à tout autre objet, parce qu'il est démontré que l'intérêt de chaque particulier est mêlé et confondu avec celui de l'État et en dépend.

Dans une monarchie, ce n'est pas la même chose ; plus un maître est grand et absolu, plus les particuliers sont petits et faibles : il est à craindre alors que la raison ne leur conseille de préférer le repos à des travaux

qui ne feront qu'affermir le pouvoir qui les tient dans l'esclavage.

Cette raison universelle qui va peut-être se développer, pourra-t-elle obliger tous les particuliers d'un royaume à s'entendre pour élever des enfans dans des principes et des sentimens que le roi ne leur demande pas, et qu'il serait sans doute fâché qu'on leur inspirât? L'éducation qui nous rendrait d'excellens citoyens et de zélés patriotes, nous ferait perdre cette docilité qu'on exige de nous ; nous aimerions plus sincèrement l'État que nous ne l'aimons, mais nous obligerions peut-être le chef de l'État à compter un peu plus avec nous qu'il ne fait, et en faisant des hommes, on ferait précisément tout l'opposé de ce que sont les Français à présent, et de ce qu'on veut qu'ils soient ; ce n'est donc point l'éducation des Perses et des Spartiates qu'il faut nous proposer ; l'auteur en imaginera sans doute une qui puisse convenir à des hommes nés pour obéir à un maître, et destinés à être l'instrument de ses passions et de ses caprices.

Que le roi fasse élever uniformément et en commun tous ceux qui se destinent à la profession des armes, que des maîtres bien

choisis leur apprennent tout ce qu'un homme de guerre doit naturellement savoir, que ces maîtres exercent continuellement leurs corps et leur esprit pour les rendre capables de se distinguer dans le métier qu'ils ont embrassé et propres à en supporter les peines et les fatigues, le roi et l'État y gagneront; mais pour former et exécuter un pareil projet, il n'est pas nécessaire que la raison fermente au point de produire un développement général.

L'éducation qu'on donnait aux Spartiates, en faisait des héros aussi sobres que féroces: les vertus et les vices mêmes des citoyens de Lacédémone, tournaient à l'avantage de la patrie; mais des sujets tels que les Spartiates, ne conviendraient point à un roi de France: d'ailleurs était-ce bien la saine et droite raison qui faisait triompher les premiers Romains et les Lacédémoniens des sentimens naturels à l'humanité, et qui leur inspirait un amour pour la patrie qui allait jusqu'au fanatisme? les hommes ne peuvent se passer de préjugés, ils cherchent la vérité et ne font que changer d'erreurs. Ce n'est point la raison qui conseille de sacrifier le présent à l'avenir, et son existence réelle au desir de vivre dans

l'histoire : une pareille folie est avantageuse à l'État; mais la raison aura beau fermenter, elle n'inspirera pas aux Français cet amour ardent et durable pour la patrie, si commun parmi les premiers Romains et les Spartiates; ce sentiment était l'effet naturel de l'éducation qu'on leur donnait et de la forme de leur gouvernement. Ainsi, sans avoir recours à l'exemple des anciens pour élever la jeunesse, on devrait songer à lui former le cœur et l'esprit, à lui donner des principes relatifs à notre situation actuelle, ou plutôt aux différentes constitutions des gouvernemens sous lesquels on vit; il faudrait travailler à développer des talens que l'ignorance, l'oisiveté et notre goût vif pour les choses frivoles cachent aux yeux même de ceux qui les possèdent.

Page 34. « Loin de se proposer ces grands » principes, dit l'auteur, on ne s'occupe que » de quelques méthodes particulières, dont » l'application est encore bien peu éclairée. »

Quels sont ces grands principes? il me semble qu'il n'en a donné aucuns; l'exemple des Spartiates nous est inutile et ne peut nous servir. L'économie et la frugalité conviennent à une petite république, le luxe est

nécessaire aux grands états : il est la source de la circulation des espèces, il fait naître et entretient l'industrie. Si, comme les Spartiates, nous n'avions ni richesses ni desirs d'en acquérir, nous serions sans doute plus vertueux, mais nous cesserions, je crois, d'être aussi obéissans et aussi soumis que nous le sommes au pouvoir d'un seul homme. Nous changerions bientôt la forme de notre gouvernement, ou nous serions bien plus malheureux que nous ne le sommes, puisqu'avec les sentimens et les vertus d'un bon républicain, nous nous trouverions obligés de vivre dans une espèce de servitude. Nos préjugés d'éducation et l'habitude nous empêchent d'en sentir le poids, mais un esprit libre, élevé à penser en républicain, ne pourrait s'y soumettre.

« Les méthodes d'éducation des particuliers » sont toujours sans effet, dit l'auteur, parce » qu'elles sont données ou choisies par des gens » peu éclairés. » Ce n'est point la vraie raison de leur peu de succès : on doit l'attribuer au pouvoir de l'exemple, qui détruit en peu de tems tous les principes et les idées qu'une éducation particulière a tâché de donner à un jeune homme; les passions parlent, elles

invitent à imiter ceux avec lesquels on vit, et qu'on voit sans cesse traiter de rêveries gothiques et de pédanteries, les préceptes et les instructions les plus sages. Il faut donc nécessairement donner la même instruction à tous ceux qui sont destinés à la même profession, sans quoi l'on perdra presque toujours son tems et ses soins. Les passions et les vices autorisés par l'usage, triomphent sans peine de toute éducation particulière, quelque bien choisie qu'elle soit.

Un jeune homme que la pureté de son cœur et de ses mœurs rend timide, sage et posé, est accablé de ridicule par nos libertins effrontés qui font gloire de leurs excès et de leurs vices.

Page 41. « La discussion des préjugés » exige des lumières rares et des principes » sûrs; il faut prendre son goût ou sa répu- » gnance pour la règle la plus sûre de sa con- » duite. »

Il me paraît impossible de deviner ce que l'auteur a voulu dire. Il est certain que la plupart des hommes ont un penchant plus décidé au mal qu'au bien; comment peut-il être raisonnable de prendre son goût ou son penchant pour la règle de sa conduite? on peut con-

naître que telles loix établies par l'usage, ne sont fondées que sur des préjugés, et s'y soumettre cependant par raison. Ce n'est point notre goût ou notre répugnance qui doivent nous prescrire la mesure du respect que nous devons aux opinions généralement reçues, c'est la raison et la vertu. Je doute que Socrate eut un goût décidé pour les préjugés des Athéniens; il était cependant exact à remplir les obligations et les devoirs que ces préjugés imposaient à tous les citoyens; il n'avait garde d'écouter la répugnance que ses lumières lui donnaient pour des usages souvent ridicules, et presque toujours opposés à la saine et droite raison, mais respectés par la multitude et par là nécessaires à la république.

Page 41 à 42. « Quand on est content de soi » à l'égard des autres, il n'arrive guères qu'ils » soient mécontens. »

Cette maxime est assez vraie, mais elle n'est point une suite ni une conséquence de celle qui nous conseille de prendre notre goût ou notre répugnance pour la règle la plus sûre de notre conduite; maxime aussi absurde que dangereuse, elle ne paraissait pas devoir être amenée par celle où l'auteur reconnaît qu'il faut se défier de ses propres lumières en exa-

minant et discutant les préjugés, et respecter tous ceux dont la société retire quelque avantage.

Page 41. « Les gens les plus éclairés doi-
» vent, en morale, consulter le sentiment
» intérieur, et le préférer à leurs propres
» lumières. »

Cette sentence, qui amène celle que je viens d'examiner et de critiquer, n'est ni plus vraie ni plus sensée. Le sentiment intérieur qu'on appelle la conscience, n'est autre chose, chez la plupart des hommes, qu'une réminiscence des principes et des préjugés qu'on leur a inspirés dans l'enfance ; ainsi ce sentiment intérieur que l'auteur réclame, est un guide peu sûr pour l'examen dont il s'agit. J'imagine par exemple, que le sentiment intérieur de Duclos, est que tous les hommes, nés égaux, ne peuvent obtenir des distinctions et des préférences qu'en raison de leurs talens, et de la supériorité de leurs lumières, et que ce n'est que par une soumission aveugle au plus ridicule des préjugés qu'on se conduit différemment dans le monde, qu'on respecte plus un grand seigneur qu'un membre de l'académie française.

Page 43. « La licence, la satire et l'impiété » n'ont jamais seules prouvé l'esprit. »

Cette réflexion est d'une vérité si reconnue, qu'elle en est triviale. Qui doute que l'esprit ne soit indépendant des matières qu'il traite? Si l'auteur avait dit que le débit d'un livre ne prouve pas toujours sa bonté, il aurait encore eu raison, mais il n'aurait fait que répéter ce qui s'est dit mille fois avant lui.

Après un écart considérable, et des réflexions aussi inutiles et aussi étrangères à son sujet que celles que je viens de citer, l'auteur reprend l'examen des préjugés, et nous propose une méthode infaillible pour les distinguer de la vérité. Voici cette méthode :

Page 44. « Il faut observer les choses dont » on tire vanité; il est alors bien vraisem- » blable que c'est d'une fausse idée. »

Que veut-il dire, par tirer vanité? Si c'est se vanter insolemment, c'est sottise, c'est orgueil; mais tirer vanité de ses talens, de ses actions, n'est autre chose parmi les honnêtes gens, que d'être content de soi, de sentir avec plaisir qu'on mérite l'estime publique. Selon notre auteur, c'est donc une fausse idée que de s'applaudir intérieurement d'une belle

action, d'être satisfait de soi-même, lorsqu'on a rendu service à sa patrie.

La modestie ajoute un nouveau prix au mérite, mais n'éteint point en nous ce sentiment intérieur qu'on nomme amour-propre : tirer vanité de ce qui ne nous est pas absolument propre, comme des titres, des richesses, c'est orgueil et sottise ; mais tirer vanité, c'est-à-dire s'applaudir intérieurement de ses talens, de ses grandes actions, est un sentiment naturel, que la modestie nous empêche tout au plus de laisser paraître trop à découvert.

La satisfaction qu'on ressent, en faisant le bien, est la récompense de la vertu. Ce n'est point un préjugé que d'être flatté et content de l'approbation publique, ou des honneurs qu'on a su mériter.

Page 45. « Les préjugés les plus tenaces » sont toujours ceux dont les fondemens sont » les moins solides. »

Rien n'est plus faux et plus déraisonnable que cette sentence qui n'est amenée par rien. Le préjugé qui oblige la noblesse parmi nous à n'avoir d'autre métier que celui des armes ; celui qui prescrit la chasteté aux femmes et

le courage aux hommes; cet autre, qui fait regarder comme un crime, l'intimité trop étroite d'un frère et d'une sœur, et un grand nombre que je pourrais citer, sont-ils des préjugés, dont les fondemens n'ont ni principes ni solidité? Ce n'est point assez que de penser hardiment, il faut penser juste, et ne pas donner des sophismes dangereux ou ridicules pour des axiômes certains.

Page 47. « Il y a des préjugés reconnus » pour faux par ceux qui s'en prévalent davantage : par exemple, celui de la naissance est donné pour tel par ceux qui sont » les plus fatigans sur la leur. »

L'auteur regarde donc comme l'effet d'un préjugé faux èt absurde, les distinctions qu'on accorde à la naissance. Si c'est un préjugé, il est presqu'aussi ancien que le monde; il est la suite nécessaire du besoin que les hommes ont eu de vivre en société, il a fallu des chefs, et que chacun eut son rang assigné. Pour exciter l'émulation, on a promis et accordé des récompenses; l'Etat a témoigné sa reconnaissance à ceux qui l'ont bien servi, il a étendu cette reconnaissance jusques sur leur postérité, en lui accordant un rang au-dessus des autres citoyens que la médiocrité

des talens a laissés dans la classe où ils avaient été placés.

La noblesse ne donue pas un mérite réel ; mais elle impose l'obligation de travailler à se rendre digne des avantages qu'elle trouve, elle fait prendre des engagemens avec l'Etat, qui, en payant d'avance et signalant la reconnaissance qu'il doit à nos pères, acquiert des droits certains sur la nôtre.

Si les grands seigneurs, sans vertu et sans mérite, paraissent plus méprisables que de simples particuliers, c'est parce qu'ils se rendent indignes des avantages dont ils jouissent et qu'ils trompent l'Etat, qui, en les récompensant des services qu'il a reçus de leurs ancêtres, croit devoir en attendre de semblables d'eux, et même pouvoir les exiger.

« On ne doit de respect qu'au mérite. »

L'auteur a voulu dire d'estime, puisqu'il est certain qu'on doit de la déférence et du respect à ceux qui sont au-dessus de nous, quoiqu'on ne dépende pas d'eux immédiatement.

Chez les Romains, l'autorité était entre les mains du peuple ; cependant, on y connaissait la noblesse du sang, et les citoyens étaient séparés en différentes classes. M. Du-

clos est sans doute dans les mêmes principes que la sublime Porte, qui n'admet que des distincions personnelles et n'accorde rien à la naissance.

Une pareille maxime est digne d'un bel esprit orgueilleux, qui ne veut se soumettre ni aux bienséances, ni aux usages reçus, lorsqu'ils blessent sa vanité. Cette maxime ne peut convenir qu'à un peuple d'esclaves, et non à des hommes libres, à qui on doit sans cesse donner de l'émulation et des sentimens d'honneur.

Je n'imagine pas que d'autres gens que les financiers se contentent de recommander à leurs enfans d'être occupés uniquement du soin de faire fortune. Tous les moyens de s'enrichir sont interdits à la noblesse.

La plupart des nobles sont fort mal élevés, parce que le métier de précepteur est avili parmi nous, au point qu'il ne peut être exercé que par des pédans sans bien et sans naissance, et n'ayant eux-mêmes reçu aucune éducation.

Page 51. « On se contente de nous recom-
» mander la pratique de la politesse, ajoute
» notre auteur, et la politesse est la fausseté
» déguisée. »

Au portrait qu'il va nous en donner, on s'apercevra facilement qu'il ne la connaît que de nom; s'il avait lu et retenu le petit *Traité de M. Fercalquier sur la politesse*, il se serait sans doute mieux tiré d'une définition qui demande autant d'usage du monde que d'esprit; il aurait vu que ce n'est point à la fausseté qu'on donne le nom de cette qualité si essentielle dans la société et qui seule en fait tout l'agrément et la douceur.

C'est la politesse qui donne de la grâce à tous nos discours et à nos actions. Si nous voulons qu'on soit content de nous, il faut faire ensorte que ceux qui causent avec nous puissent être satisfaits d'eux-mêmes; il faut avoir un genre d'esprit communicatif, qui, loin d'éteindre, d'absorber celui des autres, sache le mettre en valeur et en action : voilà, je crois, un des grands secrets de la politesse, et le moyen de plaire et de séduire; savoir écouter avec attention, et l'air de prendre intérêt à ce qu'on vous dit est encore un moyen de réussir, il fait partie des principes de la politesse, et rien de tout cela ne ressemble, je crois, à la fausseté. L'opiniâtreté, la dureté et l'emportement dans la dispute, le ton brusque, et grossier sont

le caractère marqué de l'impolitesse. L'auteur les regarde comme l'effet naturel de la candeur et de la franchise; je crois, en effet, que s'il devenait attentif, complaisant et poli, on pourrait le soupçonner de fausseté. La politesse n'exige point qu'on fasse mille protestations d'amitié aux gens qu'on connaît à peine, ni qu'on ait pour eux ces effusions de cœur qui semblent annoncer une parfaite confiance. On peut être vrai, et en même tems poli et prévenant. La flatterie et la fausseté, sont à la politesse ce que l'hypocrisie est à la vraie dévotion. Les mœurs et les vertus rendent un homme estimable; mais elles ne lui donnent point cette politesse, qui seule peut le faire paraître aimable. La politesse donne au moins l'apparence de la douceur et de l'égalité dans l'humeur. Notre amour-propre veut ériger nos défauts en vertus; un homme d'humeur se donne pour un caractère franc, ennemi de la fausseté; il s'applaudit de sa grossièreté et de son impolitesse.

Page 59. « La politesse d'usage n'est qu'un » jargon fade, plein d'expressions exagérées, » aussi vide de sens que de sentiment. »

Il faut ne guères connaître la politesse, en avoir bien peu suivi les préceptes, pour le

confondre, ainsi que fait l'auteur, avec la civilité, et ce protocole de complimens que l'usage du monde exige, et que les gens de province prennent aussi pour la politesse.

Ce que l'auteur dit ensuite, prouve qu'il veut parler de ces complimens d'usage, inventés par l'orgueil, qui ne témoigne des égards que pour en recevoir; il a recours au cérémonial pour éviter la familiarité.

N'est-il pas absurde et ridicule d'avancer, que c'est renoncer à son caractère, se vouer à la fausseté, que d'être doux, prévenant et poli? Notre auteur suppose donc que tous les hommes sont faits comme lui, et pensent de la même façon.

La politesse est, à l'égard du caractère, ce qu'est un beau vernis sur le bois: tous les bois ne sont pas susceptibles de recevoir ce vernis; tous les caractères ne peuvent pas acquérir non plus la vraïe politesse; mais il ne faut pas non plus en conclure qu'elle n'est que le masque de la fausseté.

On peut affecter d'être singulier, extraordinaire, mais on ne joue guères la brusquerie; elle est l'effet d'un caractère dur et non de la réflexion.

Page 62. « Il devrait, ajoute l'auteur, être

» défendu d'être brusque, à quiconque ne » fait pas excuser cet inconvénient de carac- » tère par une conduite irréprochable. »

Les loix d'un Etat ne peuvent entrer dans un pareil détail; elles attaquent les vices, et laissent aux loix de la société le soin de corriger les défauts : faut-il un arrêt du parlement pour nous défendre d'être brusques et impolis? Avec une conduite irréprochable, on acquiert l'estime publique; mais on peut fort bien n'être ni aimable ni aimé.

Page 64. « La politesse des grands est l'hu- » manité; celle des inférieurs, de la recon- » naissance; celle des égaux, de l'estime et » des égards mutuels. »

Il est impossible de définir plus ridiculement la politesse : l'humanité n'a rien de commun avec cette vertu de société; on sera juste et raisonnable, lorsqu'on accordera son estime à ceux qui en sont dignes; mais on ne pourra se prévaloir de cette équité pour se croire plus poli qu'un autre, et se persuader en avoir donné des preuves.

Jamais la politesse n'a eu pour but de se passer des vertus qu'elle imite; elle ne donne point les vertus, mais elle les rend agréables et sociables.

L'humanité et la bienfaisance sont des qualités recommandables; elles ne sont pas d'un usage aussi fréquent que la politesse : on est souvent plus obligé à ceux qui flattent notre amour-propre, qu'à ceux qui nous rendent simplement service dans l'occasion.

La vertu est un trésor que peu de gens possèdent entièrement, et dont on leur sait peu de gré de faire usage; la politesse est une monnaie courante, dont on ne peut se passer en vivant dans le monde.

Page 65. « Si nous n'avons pas la poli-» tesse qui s'annonce par les grâces, nous » avons celle qui annonce l'honnête homme » et le citoyen : nous n'aurons pas besoin de » recourir à la fausseté. »

L'auteur finit la définition de la politesse, comme il l'avait commencée; il ne veut la regarder que comme un masque qui nous empêche de paraître tels que nous sommes, tandis qu'il faut la comparer à l'effet de l'ambre sur les parfums; il les fait ressortir, augmente leur pouvoir : il est de même de la politesse; elle rend aimable un homme que sa vertu ne pourrait que faire estimer; elle ajoute un nouveau prix à la complaisance et aux bienfaits.

L'homme d'humeur, né avec un caractère dur, veut confondre la politesse avec la flatterie, pour trouver une excuse à sa grossièreté; mais on n'est point la dupe de ses sophismes; on sait que la flatterie, outre les expressions de la vraie politesse, emploie pour réussir l'exagération et le mensonge: mais c'est trop s'étendre sur un chapitre que l'auteur aurait dû faire traiter par quelqu'un qui connût mieux que lui cette vertu de société qu'on nomme politesse et en fît plus d'usage.

*Sur le troisième chapitre.*

Il aisé de s'apercevoir que M. Duclos se connaît mieux en probité qu'en politesse; cependant, je vais donner quelques remarques critiques sur le III.e chapitre.

Ce n'est point l'effet d'un préjugé cruel qui fait rejaillir l'opprobre d'un crime sur ceux que le sang unit à un criminel; cette loi conventionnelle est sage et raisonnable, elle rend les parens garants les uns pour les autres et comme solidaires envers l'État et la société. En Angleterre, lorsqu'un voyageur a été volé, on oblige les habitans du lieu où s'est commis le vol, à rembourser au voyageur

la somme qui lui a été prise. Cette coutume rend les particuliers attentifs à la sûreté des chemins du pays qu'ils habitent.

Page 73. « On est moins affligé du crime » de son parent, dit l'auteur, que du sup- » plice que la justice lui fait éprouver. »

Cela n'est point surprenant ; c'est le supplice qui constate le crime et le rend ineffaçable ; on en perd la mémoire, s'il n'a pas été puni et rendu public par la honte de l'échafaud.

Page 74. « On reproche aux pères les vices » de leurs enfans. »

C'est à tort, si ces vices ne sont pas les fruits d'une mauvaise éducation, et que les pères n'ayent rien négligé pour donner des principes et des mœurs à leurs enfans. Ce n'est pas absolument sans raison qu'on rappelle aux enfans les défauts de leurs pères, puisqu'il est apparent qu'ils en auront de pareils, s'ils ne songent de bonne heure à s'en préserver, en se munissant de raison et de sagesse contre les penchans qu'ils tiennent de la nature.

La femme d'un méchant homme ne devrait pas paraître coupable, lorsqu'elle choisit un autre père que lui aux enfans qu'elle met au

monde : il est rare que d'un arbre détestable il en sorte de bons fruits.

Avec un cœur dur et féroce et des sentimens bas, il est impossible d'être exactement honnête homme : je ne conçois point de probité sans vertu, et de vertu sans probité.

Ce précepte, qui nous ordonne de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qui nous fût fait, nous prescrit également d'éviter de lui faire le moindre tort, et de chercher à lui rendre service, puisqu'il est constant qu'en obligeant quelqu'un, nous le traitons comme nous voudrions qu'il nous traitât en pareille occasion.

Il n'est pas vrai que la conscience se borne à nous reprocher nos fautes essentielles, elle nous fait sentir que nous avons fait le mal toutes les fois que nous avons négligé de faire le bien ; la charité est un sentiment naturel à tous les cœurs sensibles et équitables, si les hommes étaient tous capables de réflexions ; ils seraient honnêtes gens par intérêt, s'ils ne l'étaient pas par sentiment et par goût pour la vertu.

Les distinctions que l'auteur fait de la vertu et de la probité, me paraissent assez obscures; je crois que la probité et la vertu qui ne tient

point à la dévotion, sont à-peu-près la même chose et conduisent au même but.

» Le secours qu'on accorde à un parent » malheureux, dit l'auteur, est tout au plus » décence, peut-être orgueil. »

Il me semble qu'il est impossible de raisonner plus mal. Le motif qui fait accorder ce secours, est quelquefois la vanité et l'orgueil; mais il est absurde d'établir comme un principe constant, qu'on ne rend service à ses parens que par décence ou par orgueil.

Pourquoi ne serait-ce pas par sentiment et générosité si on les aime, et qu'on soit né avec le desir d'obliger?

La définition de l'honneur me paraît peu satisfaisante. L'auteur met l'honneur au-dessus de la vertu, et je crois qu'il n'a été imaginé que pour y suppléer. L'honneur n'est, ce me semble, qu'un amour-propre délicat raisonné qui nous rend sensibles à l'opinion des autres, et nous fait desirer de mériter leur estime. L'honneur nous oblige souvent à prendre le masque de la vertu, il nous force à tâcher de paraître ce que nous serions naturellement, si nous étions vraiment vertueux; l'honneur est sujet aux caprices de la mode, il est, à bien des égards, de pure conven-

tion : il est nécessaire qu'il existe chez des peuples soumis à un seul homme ; il tient lieu d'amour de la patrie et de véritable vertu. L'auteur a raison de dire que l'honneur perd chaque jour quelque chose du pouvoir qu'il avait sur nous : il était jadis sévère, intraitable, il devient souple, accommodant, et ne rougit point de se familiariser avec le vice ; et c'est ce qui nous prouve combien il est inférieur à la vertu ; on ne doit pas le regarder comme un préjugé ridicule, il faut bien se garder de le détruire ; on doit, au contraire, étendre et soutenir ses droits, puisqu'il peut seul nous dédommager des vertus qui nous manquent. La peur de l'enfer fait toute la dévotion des femmes, et les trois quarts de celle des hommes, de même la crainte d'être déshonoré, arrête et retient ceux que la probité ne conduirait point, et qui ne sont pas capables d'aimer la vertu pour elle-même.

Il ne faut pas cependant prendre la hauteur, l'inflexibilité, l'indépendance et la franchise pour des qualités essentielles à l'honneur, elles sont les effets de notre tempérament : et c'est à tort que notre amour-propre veut les ériger en vertus. L'honneur agit par vanité, la réputation est le but qu'il se pro-

pose : sa satisfaction intérieure est toujours en proportion avec l'opinion qu'il imagine avoir donné de lui ; il est en cela bien différent de la vertu, qui se plaît à elle-même et n'est jamais dépendante de l'opinion d'autrui.

*Sur le quatrième chapitre.*

J'ignorais que la renommée et la réputation eussent des loix aussi distinctes que le prétend notre auteur ; j'imaginais bien que la renommée ne se chargeait d'étendre la réputation que de ceux qui jouaient un rôle considérable dans le monde, mais je ne me doutais pas qu'on pût acquérir un grand nom, une illustre renommée, et avoir cependant une mauvaise réputation. La renommée est pour le moins aussi soigneuse de relever les défauts et les sottises des hommes fameux, que de célébrer leurs grandes actions et leurs vertus ; ainsi tous ceux qui occupent de grandes places doivent s'attendre à n'être pas plus épargnés par la renommée, que par les gens qui les approchent de plus près, et qui sont à portée de les voir tous les jours. M. Duclos entend-il par une brillante renommée, le plaisir de faire parler de soi, n'importe comment ? en ce cas, il a raison de préférer

la réputation à la renommée. Celui qui brûla le temple d'Ephèse pour rendre son nom à jamais célèbre, aurait mieux fait de travailler à se faire une bonne réputation dans sa ville, que de prétendre s'immortaliser par un acte de folie. Cartouche aurait aussi parfaitement bien fait de renoncer à la brillante renommée d'un des plus fameux voleurs, pour jouir dans son quartier de la réputation d'un honnête bourgeois.

Je ne crois pas qu'il puisse être jamais question de sacrifier sa réputation à sa renommée, puisque la renommée n'est que l'écho du public et ne dit rien d'elle-même; je comprends qu'il serait fâcheux de faire une mauvaise action, que les gens qui nous approchent blâmeraient avec raison pour jouir de la satisfaction d'occuper les cent bouches de la renommée et jouer le rôle du fameux Cromwel.

Le mérite le plus certain n'est pas à l'abri des traits de l'envie, j'en conviens. M. de Turenne a éprouvé la satyre, la calomnie et l'injustice; mais sa vertu a triomphé et en a acquis un nouvel éclat. La renommée incertaine attend que le public ait jugé : elle se charge ensuite de promulguer ses arrêts et de les porter en cent lieux à-la-fois.

« La renommée et la réputation se prêtent » réciproquement beaucoup d'éclat. »

J'avoue que cette énigme me paraît impossible à deviner. L'auteur veut-il nous dire qu'avec une brillante réputation dans sa patrie, on obtient une grande renommée par-tout ailleurs ? cela n'est pas douteux ; puisque, comme je l'ai déjà remarqué, on appelle réputation le jugement que le public porte d'un particulier, et renommée la réputation d'un homme en place. Est-ce avoir une réputation étendue et brillante que d'être déshonoré dans l'Europe entière par un crime heureux ou une action vicieuse ? L'auteur finit cette obscure dissertation par nous assurer qu'il vaut mieux passer pour honnête homme, que pour un fameux et habile fripon ; tout le monde sera, je crois, de son avis.

*Sur le cinquième chapitre.*

DES GRANDS SEIGNEURS.

L'auteur n'admet de grands seigneurs que dans un Etat où le roi est sans pouvoir ; il fait donc consister le titre de grand seigneur dans l'indépendance. L'histoire, en nous parlant des monarques de l'Asie, les plus absolus, fait aussi mention des seigneurs qui composaient leur cour. On appelle et on

traite de grands seigneurs, ceux que les biens, les dignités et la naissance mettent au-dessus des particuliers qui composent l'Etat, et il ne peut y avoir qu'un orgueil insensé qui imagine de renverser nos idées à cet égard. L'auteur regarde comme des pensées neuves et hardies, toutes les opinions singulières que sa vanité lui suggère.

« Si l'on s'avisait, dit-il, de faire aujourd'hui la liste de tous ceux à qui on donne ou qui s'attribuent le titre de grand seigneur, on ne serait pas embarrassé par qui la commencer; mais il serait impossible de marquer précisément où elle doit finir; on arriverait jusqu'à la bourgeoisie, sans avoir distingué une nuance de séparation. »

Il est impossible, je crois, de donner une plus impertinente définition de la naissance; c'est vouloir confondre tous les Etats, et renverser un ordre établi depuis un grand nombre de siècles. Il serait aussi sensé de dire qu'aucune nuance ne distingue MM. de l'académie, des poissardes des halles, et qu'il n'y a aucune différence sensible de l'esprit à la sottise. L'auteur voudrait que la mesure de l'esprit fût celle des rangs et des prérogatives, et qu'on n'accordât rien à la naissance.

Un homme de bon sens peut-il avancer que la haute noblesse et la bourgeoisie n'ont entr'elles aucune nuance de séparation? Les familles de robe les plus illustres sentent journellement, et sur-tout à la cour, que des nuances très-sensibles les séparent de la grande noblesse et de ce qu'on appelle les gens de qualité.

Tout ce qui habite ou va à Versailles ne forme point la cour : on appelle courtisans, ceux que leur naissance destine à être la compagnie, et, si j'ose le dire, la société du roi. L'illusion que veulent se faire quelques particuliers à cet égard, ou le soin qu'ils se donnent pour en imposer à ceux qui ne les voyent point à la cour, ne change rien à l'ordre établi et aux distinctions d'usage.

« On ne doit de respect qu'à ceux dont » on dépend directement, ou dont on re- » doute le pouvoir. »

Cette maxime n'est que trop mise en pratique aujourd'hui. L'abaissement général de tous les ordres de l'Etat, produit le peu d'autorité des grands et l'indépendance des petits à leur égard. Telle est l'indépendance du pouvoir despotique, il éteint l'honneur et détruit les distinctions d'un ordre à un autre; il rend

tous les sujets esclaves, par conséquent à-peu-près égaux.

En détruisant les distinctions établies parmi ceux qui composent un Etat, on ôte aux particuliers tout objet d'ambition et d'émulation, et le roi se prive de ses ressources les plus assurées, puisqu'il est certain que nos préjugés font sa force, et notre vanité sa plus grande richesse.

On doit du respect aux grands seigneurs, lors même qu'on n'a rien à espérer ni à craindre d'eux. La société a assigné des rangs à ceux qu'elle rassemblait et réunissait en un seul corps. C'est renoncer à toute raison et à toute bienséance, que de vouloir, en cinique effronté, détruire des usages reçus depuis si long-tems, et dont l'utilité et la nécessité ont toujours été reconnues par les législateurs.

Je pourrais pousser plus loin l'examen des considérations sur les mœurs du siècle, et faire un livre assez considérable des critiques sensées que mérite cet ouvrage; mais j'apprends que le public l'apprécie à sa juste valeur, et n'est point la dupe du ton affirmatif et dogmatique de M. Duclos; ainsi, je finis mes remarques, et ne veux point faire un procès d'une chose jugée.

# VOYAGE
## EN HOLLANDE.

Monsieur de Surgeres ne s'arrête point aux détails minutieux des premières journées de son voyage. En sortant du territoire français, il marche à grands pas, et débute, pour ainsi dire, *ex abrupto*, par le récit de ses premières observations.

Je me faisais, dit-il, une fête de voir des troupes du roi de Prusse; je brûlais d'impatience de me trouver sur ses terres, et je fus satisfait à quatre lieues de Dusseldorf, qui est la moitié du chemin de cette ville à Wesel. Il me fallut passer par Duisbourg, petit bourg à l'entrée du pays appartenant à ce roi, où je vis une garnison de dragons : j'assistai à leur parade, je me promenai dans quelques écuries, et ce fut pour moi un commencement de surprise, causée par la beauté des chevaux; je ne fus pas moins étonné de celle des hommes, de

leur propreté poussée à l'excès, et enfin de la manière dont ils marchent et font les mouvemens. Je regardais comme impossible de rassembler des troupes composées de cette façon, quand arrivé à Wesel, vers le soir, je jugeai par la garde, que la cavalerie n'était qu'un échantillon imparfait en comparaison de l'infanterie.

Comme il commençait à être tard, presque tous les soldats, à l'exception de la garde, étaient dans les rues avec une douzaine de papillottes. La sentinelle me conduisit d'abord à mon auberge, où j'eus peu après, pour me faire honneur, à ce que l'on me dit, deux sentinelles à ma porte : elles ne me furent pas inutiles; car dès qu'il fut répandu dans la ville que des Français étaient arrivés, plusieurs déserteurs se rassemblèrent à l'auberge, et le nombre s'en serait augmenté, si je n'avais défendu à mes gens de lier conversation avec eux.

La garnison de Wesel est de trois régimens d'infanterie, de deux bataillons chacun; et les bataillons sont de six compagnies de cent vingt hommes. Les grenadiers sont compris sur le total, et ne forment pas, comme chez nous, une troupe séparée; toutes

les compagnies ont un drapeau porté par un gentilhomme, qui, de soldat d'abord, monte de grade en grade (1), et devient ensuite officier. Rien n'est semblable à la taille des hommes, au choix dans les figures, et à l'art que l'on emploie à cacher les défectuosités d'un soldat qui n'aurait pas les jambes régulièrement bien faites, ou qui aurait quelque chose de difforme dans la structure; ces soins égalent les attentions d'une mère pour une fille, chez laquelle l'on voudrait réparer quelques digraces de la nature. Ils sont frisés tous les jours, poudrés à blanc, et habillés tous les ans (2). Ils conservent les habits des deux années précédentes et sont entretenus généralement de tout ce qui leur est nécessaire, par les capitaines, qui ont défense de leur faire rien servir qui ait été raccommodé. La paie des capitaines, quelque forte qu'elle

(1) Chacun passe par tous les grades, et est censé ne devoir être avancé qu'à proportion des soins, des peines qu'il se donne, et de sa capacité.

(2) Il n'y a point de petits-maîtres à Paris, plus propres et mieux frisés. Il y a un habit destiné pour monter la parade; le plus vieux sert de robe-de-chambre, et le troisième sert dans le courant de la journée.

pût être, ne suffirait pas pour cet entretien, ni pour les frais des engagemens, s'ils n'avaient la commodité de pouvoir donner des congés tous les hivers à cinquante hommes du pays, dont ils retirent la paie : à peine peuvent-ils trouver ce nombre dans leur compagnie; car ils ont également des soldats de toutes les nations (1); entretiennent dans toute l'Europe des embaucheurs, obligés même souvent d'employer la ruse et la force pour réussir.

Cette façon de faire des recrues, outre qu'elle a quelque chose d'odieux, met les officiers dans la nécessité de tenir leurs soldats comme dans l'esclavage; aussi les étrangers ne sortent-ils jamais de la garnison où est leur régiment, et ils sont tous consignés. Malgré cette précaution, ils sont sujets ainsi que chez nous, aux désertions; et, comme les hommes de ce genre coûtent beaucoup, et sont diffi-

(1) Ils ont aussi des soldats de toutes les religions. Il est vrai que le roi est fort exact à faire remplir les devoirs de chacun dans sa religion : les dimanches et les fêtes, les sergens mènent à l'église les catholiques, d'autres aux prêches. Il est souvent arrivé au roi, d'envoyer ses médecins pour soigner un homme de distinction malade dans quelque garnison éloignée.

ciles à trouver, les coupables ne sont point punis de mort ; d'ailleurs, plusieurs se croient fondés à déserter au bout de leurs six ans, engagement que l'on contracte avec eux, mais que l'on ne tient guères communément.

Chaque personne qui a le malheur de naître dans les états du roi de Prusse, est engagé dès sa naissance (1); on lui donne dès-lors des congés limités en forme ; s'il devient grand, on l'enlève à sa famille ; s'il demeure petit, il s'en tire souvent pour de l'argent. Tous les états de ce prince sont ainsi partagés entre les capitaines de ses troupes, qui sont toujours tenus de faire des recrues, quand leurs compagnies seraient complettes ; pour mériter la faveur du prince, il faut lui présenter des hommes tous les ans ; il choisit pour ses grands grenadiers ceux qui lui plaisent ; il les paie ce qu'ils ont coûté ; il a attaché un ordre particulier qu'il appelle de la *Générosité*, destiné principalement pour ceux qui réussiraient dans cette partie. Il proportionne ainsi ses bontés au plus ou moins d'hommes élevés qne l'on engage ; mais il ne fait pas consister en cela tout le mérite d'un officier ;

(1) Les capitaines envoient aux parens un bracelet de drap rouge, ce qui est la marque de l'engagement.

il veut de l'exactitude dans le service, exige que l'on s'applique au métier, et se fait rendre compte, toutes les fois qu'il visite ses places, de ceux qui sont les meilleurs sujets ; il prend soin de les avancer à proportion du bien qu'on lui en rapporte.

Ce roi ne s'occupe pas cependant tellement de ses troupes, qu'il ne songe à l'économie des finances et au gouvernement de son royaume ; en trois années il a visité tous les états qui lui appartiennent ; il règle tout par lui-même, rend la justice (1), mais il tire tout l'argent qu'il peut des pays qui sont les plus éloignés, afin de ménager davantage le centre de son royaume ; il renferme ensuite dans des caveaux souterrains ses trésors, est peu délicat sur les moyens de les acquérir, et moins curieux encore de les dépenser. Ses soins pour l'économie s'étendent aussi sur les autres, et il règle ce que doit dépenser un officier supérieur à sa table (2), il les oblige

(1) Il est assez juste ; mais comme il méprise la robe, et qu'il leur fait acheter à un haut prix les charges dont il les dépossède à sa fantaisie, il les oblige à vendre, pour subsister, leurs jugemens.

(2) La sienne est très-frugale ; et quand il est en voyage, le pays où il passe lui fournit : il va aussi

à avoir le portrait des officiers du régiment qu'il commande, et il a de son côté, à Berlin, tous les leurs jusqu'au grade de colonel; ce qui lui fait connaître chacun par son nom. Il nomme aux emplois, est instruit de la capacité, des talens et des biens que peut avoir le moindre subalterne, et a une mémoire si prodigieuse que dans quatre-vingt-quatre mille hommes de troupes réglées qu'il a sur pied, il ne prend jamais non-seulement le moindre soldat, mais même les bas-officiers l'un pour l'autre, et ne confond aucun nom.

Il n'y a presque pas de commerce dans ses états. Les fortifications de Wesel surpassent ce qu'on en peut dire; le Rhin baigne une partie des murs de la ville, et reçoit, vis-à-vis la citadelle, la rivière de Lippe (1), avec laquelle il mêle ses eaux, dont l'on peut former une inondation dans cette partie. Le reste de la place n'est qu'un amas prodigieux de fortifications qui se défendent merveil-

manger chez l'un, chez l'autre; il n'est pas fâché de savoir quelquefois ce que l'on pense et ce que l'on dit de lui.

(1) Cette rivière prend sa source dans le comté à qui elle a donné le nom que portent de grands seigneurs d'Allemagne.

leusement les unes les autres, et font comme trois enceintes différentes. La ville a huit grands bastions à orillons, tous très-spacieux, avec de grands fossés, de beaux remparts et une infinité de batteries, indépendamment de feux bas qui sont pratiqués dans les fossés, et ceux que l'on peut tirer de tous les ouvrages extérieurs. Les courtines sont petites, à cause de la grandeur des bastions, mais sont toutes couvertes par des demi-lunes retranchées et des lunettes entre les demi-lunes et les contre-gardes; elles prennent leur défense des faces des bastions qui ont chacune leur contre-garde. Une place défendue par des ouvrages si réguliers et qui n'est point dominée, passerait pour être assez forte; mais le roi ne s'en est point encore contenté: vis-à-vis les bastions, il y en a fait construire d'autres détachés et retranchés en dedans, suivis d'un chemin couvert et d'un avant-fossé qui a encore une troisième enceinte (1) dans le même goût. Ces ouvrages sont revêtus, tous avec des coupures, et si bien enterrés pour le dehors, quoique dominans les uns sur les

(1) Elle a un défaut, à ce qu'il m'a paru. Presque tous les ouvrages sont de sable, lequel s'écroulerait aisément, le revelissement une fois abattu.

autres, qu'en arrivant, à peine se douterait-on que Wesel fut fortifié.

Je visitai presque tous ces ouvrages, et M. Desson, le gouverneur, se piqua de ne m'en laisser oublier aucuns. Je ne regrettai point ma peine, et la vue de cette place m'a laissé une grande idée de sa force. Elle est outre cela pourvue généralement de tout ce dont on peut avoir besoin pendant un siége, a des magasins de vivres en abondance, et un arsenal qui est magnifiquement garni et très-bien tenu. M. Dosson, général-major, me combla d'honneurs et de politesses, aussi bien que M. de Forus, lieutenant-colonel, ingénieur très-habile; il eut la bonté de venir avec nous dans tous les endroits susceptibles de remarques, et parut ne nous vouloir rien cacher. Les ouvrages de cette place étant presque semblables, et elle-même étant dans un terrain uni, l'on trouverait partout les endroits par où l'on voudrait l'attaquer, la même force et les mêmes avantages de la situation.

Après la promenade sur les remparts et dans quelques-uns des ouvrages extérieurs, il nous mena voir la garde dont le coup-d'œil restera toujours dans mon souvenir; elle dura

six heures en marchant assez vîte ; la propreté des habits, les bonnets, les cartouches dont l'éclat éblouit, me firent encore moins d'impression que la taille des hommes qui, en défilant, ont un regard fier et fixe sur ceux devant qui ils passent, et ont une attention continuelle sur celui qui soutient la droite. Ils marchent fort bien, et quoiqu'ils marquent leur temps plus que nous, il s'en faut infiniment qu'ils pèsent dessus et qu'ils aient cette pesanteur qu'ont plusieurs régimens allemands. Leurs armes sont bien tenues, bonnes ; elles sont plus lourdes que les nôtres. Les officiers conservent un grand sérieux à la tête de leurs troupes et sont attentifs à leur besogne ; ils sont obligés de faire l'inspection de leurs gardes ; les jeunes gens se tiennent dans un grand silence, et observent envers les anciens une subordination qui fait l'ame du service.

Ce sont les soldats eux-mêmes qui viennent rendre compte des étrangers qui arrivent au gouverneur devant qui ils présentent les armes, les remettent ensuite, sitôt les ordres donnés, sur leurs épaules, et s'en vont, après avoir frappé du pied, comme ils font à la fin de tous leurs mouvemens.

Le dîner que me donna M. Dosson, fut long et rude à essuyer pour la boisson. La viande était à l'allemande ; à ce repas assistaient plusieurs officiers de distinction ; le général Boréa, le major Finck, le colonel de Vobeses, le colonel de Groben, le major de Grevenick et les majors de Cursel et Kulsen, tous anciens officiers et gens de mérite. La conversation roula sur la dernière guerre ; ils voulurent aussi nous faire parler du parti que la France pourrait prendre en cas de la mort de l'électeur palatin ; mais voyant que nous ne répondions pas selon qu'ils auraient pu le désirer, ils changèrent de discours, et nous firent boire à la santé, je crois, de tous les princes de l'Europe et de leurs ministres, après celle du roi de Prusse et du prince royal marié à une princesse de Brunswick, dont il n'a point d'enfans. Ce prince s'adonne à l'étude, est moins curieux des beaux hommes que le roi son père, et donne, par les goûts auxquels il se livre, à soupçonner que la forme de ce gouvernement changerait totalement, si, par la mort du roi, il parvenait à la couronne. Il fut aussi question de la guerre de 1701 et de celles antérieures, la plupart de ces messieurs étant

anciens dans le service, et quelques-uns avaient vu mon grand-père.

Après avoir été fort long-tems à table, nous partîmes de Wesel le 26 au soir, et allâmes coucher à Xanten, petite ville assez jolie de l'autre côté du Rhin, d'où nous repartîmes le 27 pour aller coucher à Nimègue. Je passai par Clèves, capitale du pays qui appartient au roi de Prusse, ville remarquable par ses environs garnis de bois, d'allées, et de jolies maisons de campagne. C'est-là qu'est établi le siége de la justice pour tous les sujets du prince, ce qui la rend assez peuplée, et y jette beaucoup d'argent.

Les états du roi de Prusse vont fort près de Nimègue, et même à trois quarts de lieues de cette place, le roi tient toujours un sergent et quatre soldats, tant pour favoriser la désertion des beaux hommes qui pourraient être dans les troupes hollandaises en garnison à Nimègue, que pour tirer, par leurs intrigues, de tous les environs, les gens d'une taille convenable. Le séjour que j'ai fait à Nimègue, a été proportionné au peu de curiosités qu'il y a à visiter dans cette capitale de la province de Gueldre : elle est sur le Wahal, est assez joliment bâtie, a des dé-

hors bien plantés, et fait un commerce assez considérable à cause de la facilité que lui donne la rivière qui est un bras du Rhin. L'on y conduit par terre les marchandises qui étaient conduites sur la Meuse, et l'on les envoye par eau dans toute cette dernière. C'est comme un entrepôt pour la Hollande. La difficulté et la dépense à cause des péages sur cette rivière, font que les marchands sont obligés de charger les marchandises, et de les faire venir par charrois.

L'on tient dans Nimègue, comme capitale de la province, l'assemblée des députés des villes, afin d'en choisir pour composer les états-généraux; et elle entretient pour sa quotte part de troupes, un escadron de trois compagnies et quatre régimens d'infanterie. La garnison qu'elle a n'est pas forte : elle n'a qu'un seul bataillon, dont le détail est confié au commandant; il n'a d'ailleurs aucune autorité dans la ville; les bourguemaîtres y commandent, ont les clefs, donnent le mot, et envoient même aux portes, la nuit, une garde de bourgeois. La justice s'y rend aussi; mais l'on a droit d'en appeler au tribunal d'Aix-la-Chapelle, privilège ancien qui ne sert qu'à allonger les procédures, les pre-

mières sentences étant ordinairement confirmées. Cette ville est la capitale de la basse Gueldre, et forme un des quatre quartiers. Son antiquité est remarquable, et quelques-uns prétendent que le roi des Gaules, Magnus, en est le fondateur; elle était ville impériale, a été une des dernières à entrer dans la confédération d'Utrecht; elle a eu divers siéges à soutenir pour se conserver dans le parti d'Espagne. En 1591, Maurice de Navarre s'en rendit le maître, et en fut chassé peu à près par le duc de Parme; mais elle repassa bientôt à cette république naissante, qui l'a conservée paisiblement jusqu'en 1672, que Louis XIV l'assiégea, et la rendit au bout de deux ans. Elle est célèbre par le traité qui porte son nom, et par son voisinage du village de Mooek, où Sancho d'Avila battit Louis, comte de Nassau, frère du prince d'Orange: événemens qui l'ont plus fait connaître que les raretés qu'elle renferme.

Le rempart est assez beau, et a, de distance en distance, des tours très-anciennes; le fossé n'est pas bien profond, et sert, tant au rempart, qu'à une espèce de contregarde qui, régnant, sans être revêtue en forme de retranchement, tout au tour de la place, peut être

regardée comme une seconde enveloppe extérieure (1) : cet ouvrage ne parait pas trop bon. Vient tout de suite le chemin couvert, qui n'enveloppe que quelques demi-lunes, après quoi il y a, de distance en distance, des gros bastions détachés, des demi-lunes, et quelques grands ouvrages encore dominés par des hauteurs, compris et renfermés par un chemin couvert, dont le glacis s'étend dans la campagne, qui plonge dans plusieurs des ouvrages. Cette place n'est point regardée comme bonne, tant à cause des hauteurs qui prennent de revers sur elle, qu'à cause de sa mauvaise construction; aussi est-elle de toutes celles qu'occupent les états-généraux, celle qui est la plus négligée.

Nimègue ne fut choisi pour être le lieu de l'assemblée des ambassadeurs occupés à finir la guerre de 1672, qu'après bien des contestations que faisaient naître des passeports que l'on demandait pour le duc de Lorraine, la liberté que les Français voulaient du prince Guillaume de Furstemberg, et plus encore les avantages que pouvaient retirer quelques-

(1) Je croirais que ce ne serait que des bastions détachés vis-à-vis les tours; mais ceux avec qui j'étais soutiennent les avoir vus joints par des courtines.

uns des alliés dans la continuation de la guerre.

Partis de Nimègue le 28, il a fallu, aux portes de cette ville, passer le Wahal, afin de gagner la Digue le long de ce fleuve ; nous y avons marché environ l'espace de quatre lieues, et sommes descendus ensuite dans un pays plein d'excellens pâturages, qui nous a conduit à Rhennem, petite ville de l'autre côté du lac, que nous avons traversée dans un bac ; peu éloignés de cet endroit, nous sommes entrés dans un avenue d'arbres, coupée par plusieurs belles allées, avec des maisons de loin en loin ; au milieu de ces avenues, il y a des grands champs de bled noir et quelques-uns de seigle : le pays paraît très-riche.

A mesure que nous nous sommes approchés d'Utrecht, nous avons découvert le plus beau pays de la nature, où règnent un air champêtre et une propreté dans les maisons qui charment autant qu'elles préviennent en faveur des habitans qui paraissent préférer la simplicité à la magnificence. Utrecht est coupé et environné d'une infinité de canaux, sur lesquels il y a des ponts de distance en distance ; elle est capitale d'une seigneurie assez grande qui fait une des sept Provinces-Unies, et fournit à l'entretien d'autant de troupes que

celle de Gueldre. Les environs de cette ville sont enchanteurs; et les maisons, la plupart très-petites, ont des jardins très-grands, où l'argent pour les statues, les coquillages, les grottes, les jets-d'eau, les différens oiseaux, et les ménageries de bêtes de tout genre et de toutes les parties du globe, est répandu avec profusion.

Ce pays est assez fertile, et produit du bled. Ses habitans sont riches, quoique le commerce n'y soit pas aussi florissant que dans les autres villes; mais elle est comme la retraite de gens qui, après avoir gagné beaucoup de bien, veulent vivre tranquillement et en bon air, avantage qu'on ne trouve pas dans beaucoup de villes de Hollande. Anciennement, Utrecht faisait partie du cercle de Westphalie; et Charlemagne, devenu empereur, en investit les évêques, à qui le pape peu-à-près donna le titre d'archevêques. Les privilèges que les empereurs leur accordèrent furent très-grands; et non-seulement les ducs de Brabant, mais encore d'autres princes, prirent des charges dans leurs maisons.

Le parti de la réformation, que cette seigneurie a prise, en secouant le joug de l'Es-

pagne, ne l'a pas empêchée de conserver du crédit à l'église dans son gouvernement, et son clergé a voix délibérative dans l'assemblée de la province. La religion catholique romaine y est tolérée (1), et tous les villages des environs, outre une grande partie de la ville, l'ont conservée. L'on y fait une distinction cependant de catholiques jansénistes et de catholiques jésuitiques : les premiers ont même des communautés de dévotes, que conduisent des prêtres réfugiés de France. Il est difficile de comprendre tout le tort que cette désunion cause à la religion, dans un pays où l'on n'est que trop porté à profiter de semblables avantages.

La ville est assez grande, bien bâtie; à sa porte est un mail qui a plus de mille pas; il est entouré d'une allée d'arbres, la plus belle

(1) Ceux qui professent la religion catholique romaine, ont des chapelles particulières, mais sans cloches. La religion de l'État étant l'unique qui soit permise, les catholiques se choisissent un archevêque qui n'est point reconnu du pape, et ce n'est que lorsqu'il est admis par les États; quelques disputes ont fait que le siége a été quelque tems vacant : ils promettent aux états-généraux de ne reconnaître d'autres loix que celles de l'État.

que

que l'on puisse voir ; une autre conduit encore à un moulin à soie très-curieux, ce qui, avec la maison-de-ville et quelques temples, furent les seules curiosités que je visitai à Utrecht. Des bourguemestres la gouvernent, et rendent la justice, d'où l'on peut appeler aux tribunaux qui sont à la Haie. Cette ville a donné naissance au pape Adrien, précepteur de Charles-Quint, et a été remise en 1671 dans la généralité des Etats-Généraux, qui l'en avaient ôtée, à cause de la joie qu'elle avait marquée en 1672 d'être sous la puissance d'un roi catholique-romain.

Le peu de connaissance que j'avais à Utrecht ne me fit pas desirer d'y faire un long séjour, et j'en partis le 30 dans un bateau que je louai pour moi tout seul, afin d'être le maître de m'arrêter dans les maisons de campagne qui bordent le canal, et forment le plus beau coup-d'œil que j'aie vu de ma vie. Il semble que ce soit un pays tout différent des autres, lorsqu'on considère pendant l'espace de six lieues la simplicité des maisons qui ont quatre, cinq ou six croisées de face, et toutes avec un belveder sur le canal, des jardins aussi grands que des parcs, que l'art a faits, que la nature jalouse semble, pour

ainsi dire, s'attacher à détruire presque toutes les années par les inondations, d'ailleurs chargés de richesses et de ce tout que produisent, en fait de plantes et d'animaux, les Indes et les pays les plus reculés. La plus grande partie du chemin jusqu'à Amsterdam est ainsi orné; mais son approche frappe encore davantage par son air de grandeur et par l'étendue immense de ponts, d'eau, de maisons qu'elle offre dans le lointain; ce coup-d'œil est d'un effet admirable, et il est difficile de le représenter.

J'avais besoin d'un guide, et dans M. Pelos je trouvai un homme capable de me conduire et de me faire connaître les beautés de la ville : il l'aurait fait volontiers; mais la maladie de sa femme, qui était à la campagne, l'y ayant appelé, il se reposa sur M. Renard du soin de me mettre au fait et du négoce et des choses curieuses. Je pense n'y avoir pas perdu; car la franchise de ce résident d'Angleterre le fit entrer avec moi dans les moindres détails, dont il est parfaitement instruit, ayant resté long-tems dans cette ville, où son père s'était retiré pour cause de religion. C'est un homme de beaucoup d'esprit qui connaît les défauts du gouvernement, et

qui est parfaitement au fait des intrigues qui se pratiquent.

Cette ville est peuplée de négocians très-riches. Le Petit-Bernard d'Amsterdam a plus de vingt millions de bien, et plusieurs vaisseaux en mer qui lui appartiennent. Le père était infiniment plus estimé que ne sont les enfans. Les voies par lesquelles leur père a gagné tant de bien, sont, dit-on, très-légitimes, et il passe pour honnête homme.

Amsterdam fait partie de la province de Hollande, et tient le cinquième rang dans ses Etats provinciaux : elle est dans la Sud-Hollande, sur l'Amstel, et est environnée de marais. Chaque grande rue a presque son canal avec des ponts de communication. Cette dépense très-considérable a été faite, tant pour faciliter le commerce, qu'afin de se donner de la terre desséchée, et de bâtir dessus des maisons, qui, malgré cette précaution, sont encore toutes sur pilotis. Autrefois ce n'était qu'un marais; et il n'y a que cent cinquante ans qu'elle était peu considérable; elle doit l'état brillant où elle est, à la chûte de Bruges et d'Anvers, villes dont tout le commerce s'est porté à Amsterdam. L'industrie de ses habitans est poussée au plus

haut degré; leur commerce embrasse le monde entier : le port cependant a une entrée difficile, et les vaisseaux ne peuvent point y arriver avec leurs charges entières, qu'ils embarquent sur de petits bâtimens. Il est comme un golfe, et met à l'abri une infinité de vaisseaux. Ceux des marchands ont leur place marquée, et sont séparés de ceux de l'amirauté, dont l'on se sert en tems de guerre : il y a une garde destinée la nuit à veiller à leur conservation, et on ne les voit qu'avec la permission des magistrats, et conduit par un valet-de-ville. L'ayant obtenue, je m'y rendis avec M. Renard; et après avoir visité beaucoup de fournitures et d'agrets, que contient un beau bâtiment sur le pont, nous montâmes sur un des vaisseaux de soixante et tant de pièces de canons, nombre auquel l'on prétend s'être réduit, à cause de la difficulté de manœuvrer pour ceux qui en porteraient davantage, et le peu d'utilité que l'on en retirerait.

Nous nous promenâmes dans tout le vaisseau, et une petite chaloupe nous reconduisit dans un lieu où l'on construit les boussoles, et où nous vîmes une pierre d'aimant d'une grosseur extraordinaire. De-là nous passâmes dans les chantiers, et vîmes tra-

vailler à quelques vaisseaux (1); les directeurs en font quelques-uns, quoique depuis long-tems ils ne s'en soient servis que contre les Saltins, et qu'ils en aient en réserve dans les différentes amirautés. Nous passâmes de-là à la compagnie des Indes qui a son bassin, ses chantiers séparés et des directeurs qui lui sont affectés; ils ont une corderie très-belle, et font continuellement fabriquer quelques vaisseaux. Les magasins destinés à renfermer les marchandises qu'apportent les vaisseaux qui reviennent des Indes, sont immenses (2); il y en a dans la ville et au bord du bassin pour les différentes espèces de choses, que vont chercher cent vaisseaux, qui sont suivis de même nombre, toujours prêts à partir :

(1) Depuis que les vers ont endommagé les digues, et qu'ils faisaient tort aux vaisseaux, on a pris le parti de garnir ceux qui faisaient des voyages de long cours, de cloux si proches les uns des autres, qu'ils forment comme une calotte de fer, qui garantit toute la partie du vaisseau qui entre dans la mer.

(2) Ceux qui sont au bord du bassin, ont quatre étages, et renferment le poivre, les cloux de girofle, la canelle, les muscades, les épiceries, les sucres, les gaudrons, les cuivres; et ceux qui sont dans l'intérieur de la ville sont destinés pour contenir les effets les plus précieux, des toiles, broderies, etc.

ils sont moitié de guerre et moitié marchands. La vente des marchandises s'en fait régulièrement deux fois par an. Chaque particulier peut placer sur cette compagnie (1) son argent, en retire le dividende, suivant le profit qu'elle fait : elle doit sa naissance à une société de marchands, qui y gagnèrent d'abord des millions ; l'État s'en est emparé depuis, et a également fait faire d'abord des fortunes à ses intéressés, insensiblement cependant elle a fait de moindres profits. Les compagnies établies en France, en Angleterre, en Suède et en Dannemarck, à l'imitation de celle-ci, font craindre que les dividendes étant réduits à une somme médiocre, les intéressés ne se dégoûtent, et, en retirant leur fond, ne contribuent plus aux premières dépenses qu'il faut d'abord faire pour l'entretien des vaisseaux, et la paie des matelots et des troupes qui sont dans les Indes, au nombre de plus de douze mille hommes.

Cette compagnie n'est pas la seule qu'il y ait à Amsterdam : celle pour les Indes occidentales était bien au-dessus autrefois ; mais la perte du Brésil la réduite à peu de chose,

(1) C'est la compagnie des Indes orientales.

et l'a mise dans le rang de celles de Surinam ; et autres du Levant, qui rapportent si peu, que l'État est forcé de payer les troupes nécessaires pour la conservation des pays où ils font leur négoce. Indépendamment de ces compagnies qui ne laissent pas d'apporter de l'argent, chaque particulier peut armer à son gré, et obtient la protection de l'État, qui a le plaisir de voir sortir, par an, de son port, aux environs de deux mille vaisseaux, dont les uns vont chercher dans les pays les choses qui sont à bon marché, et les autres les revendre cher dans les endroits où ces mêmes denrées et marchandises ne se trouvent pas. Les connaissances des Hollandais sur cet article, sont poussées à un si haut degré, que chaque particulier est au fait du prix de toutes les marchandises, des endroits où sont les meilleures manufactures, de ce qui peut manquer dans un lieu, de ce que l'on a à bon marché dans un autre ; il connaît enfin, tant en général qu'en particulier, le fond de presque tous les négoces, et la manière de les faire : indépendamment des avantages que les Hollandais tirent du commerce dans les Indes, avantages qu'ils partagent avec d'autres nations, ils ont plusieurs sortes de commerces, qui leur sont

comme propres, ou du moins dans lesquels ils réussissent mieux que les autres peuples, tels que sont les pêches de baleines et de harengs.

Dans un tems où l'on cherchait avec avidité un chemin plus court que celui pratiqué communément pour aller aux Indes, les uns ont tiré vers le Groënland, les autres vers le détroit de Dawitz; ils n'ont pu tous parvenir à trouver ce qu'ils desiraient, mais voyant sur ces mers quantité de baleines, ils ont cherché à se dédommager de leurs frais par la capture de ces animaux; et les profits étant devenus plus considérables qu'on ne pouvait s'en flatter, ils ont été tentés de faire des voyages exprès, en sorte que le Groënland, en peu d'années, s'est vu couvert de navires. Les baleines s'y plaisaient mieux que dans le détroit de Dawits; mais la chasse qu'on leur faisait, les ayant épouvantées, elles se sont jetées dans le détroit, dont la mer auparavant, presque déserte, s'est trouvée tout-à-coup fourmiller de vaisseaux. L'on part pour cette pêche, au mois de juin, et elle dure trois mois, c'est le tems ordinairement où il y a le moins de glace; les vaisseaux destinés à cet usage, sont construits

différemment que les autres; ils ont avec eux un grand nombre de chaloupes. Étant ainsi une fois arrivés dans le Groënland ou dans le détroit, ils ne tardent pas à voir ces animaux qui, effrayés à l'aspect des vaisseaux, bondissent hors de l'eau, en jetant par leurs narrines une grande quantité d'eau, et font beaucoup de bruit; alors les barques se détachent, et, se tenant à une distance où elles soient en sûreté, les environnent et envoyent une petite barque, avec un homme adroit qui lance contre l'animal un dard qu'ils appellent *harpon*; la bête se sentant blessée, s'élance de tous les côtés, et à mesure que ses forces diminuent, elle s'enfonce plus avant sous l'eau, avec le harpon attaché à une corde avec laquelle on la suit toujours, et elle ne reparaît que pour expirer sur la surface de la mer: alors c'est une grande joie; et les barques se rassemblant autour de l'animal, chacun monte dessus, en tire les graisses, les huiles, et la chair qu'ils mettent dans des tonneaux, et qu'ils conduisent à Amsterdam, où les intéressés ont leur magasin; quelquefois le même vaisseau en peut prendre une seconde et une troisième. Cette pêche est de toutes les nations, et les Hollandais n'en tirent que

cinq ou six millions; celle des harengs leur vaut plus du double, et occupe des millions d'hommes. Ces petits animaux multiplient au-delà de ce que l'on peut calculer, et le Zuiderzée, où il en reste toujours, en fournit en grand nombre, qui, après être éclos, vont s'engraisser dans la mer, et vont se faire prendre sur les côtes d'Écosse, en si grande quantité que la mer en est noire; sur-le-champ on les vide, on les sale, et on les encaque, chose à laquelle les Hollandais s'entendent mieux qu'aucune autre nation.

Tout le peuple vit de ces poissons qu'ils prétendent très-bons à la santé. Ils appellent cette dernière pêche la grande, et celle des baleines la petite; l'une et l'autre, outre qu'elles rapportent un argent immense, sont d'une extrême utilité pour toute la populace qu'elles occupent; car, à le bien prendre, l'argent que les négocians tirent du commerce, est un bien moindre avantage que celui que l'État retire, en ce que le peuple trouve des moyens d'existence, et que les habitans augmentent par l'appas du profit qui attire les voisins, dont il diminue la puissance, en même tems qu'il double la sienne.

Après avoir vu le port, la maison de la

compagnie des Indes, l'amirauté, l'on nous conduisit dans l'endroit où l'amirauté rassemble son artillerie; quatre ou cinq cents canons la composent, et chaque compagnie, ou les particuliers ont leur armement: ils font quelquefois un commerce de canons; et un particulier qui a de l'argent dont il ne trouve pas à faire un bon emploi, achette de cette espèce de marchandise qu'il vend, dans le tems de guerre, aux puissances indistinctement amies ou ennemies. Notre première journée finit en satisfaisant la curiosité qui me prit de voir les juifs portuguais assemblés dans leur synagogue, dont le bâtiment est beau et spacieux; ils sont plus de quarante mille dans Amsterdam, tant Portuguais, qu'Allemands et d'autres pays; on ne les y souffre en si grand nombre qu'à cause des biens qu'ils apportent dans le pays. J'entrai aussi dans un jardin de simples, dont quatre bourguemestres ont la direction, où il y a plus de neuf mille sortes de plantes, dont plusieurs sont très-curieuses.

Si la ville d'Amsterdam étend son commerce infiniment loin, et si elle gagne des trésors immenses, elle paye aussi à proportion du profit qu'elle fait, et l'on suppute que

l'État en tire par an plus de trente-six millions. L'amirauté a droit sur l'entrée et la sortie des marchandises; la Hollande tire le sien sur tout ce qui peut généralement servir à la subsistance de la vie, à la consommation, et enfin la ville, elle-même, pour les dépenses qu'elle est obligée de faire, a le dixième de tout ce que reçoit la province d'Hollande, indépendamment des impositions qu'elle a établie sur le passage des bateaux par les écluses, et sur toutes les marchandises que l'on pèse à un poids qui lui est affecté; et enfin elle s'est arrogée une infinité d'autres droits qui font monter ses richesses particulières à un point excessif: elle paye, dans les dépenses de l'amirauté, les deux cinquièmes; Roterdam un autre, Flessingue et Midelbourg un entre elles deux, et la Nort-Hollande, c'est-à-dire Horn, Enkhuisen, et Harlingue le dernier.

Les directeurs de la Compagnie des Indes sont choisis par plusieurs villes et provinces; mais comme Amsterdam avance elle seule la plus grande partie des fonds, elle s'est rendue la maîtresse despotique de toutes les affaires, et sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, elle fait peu d'état de ce qui vient de la part des états-généraux qu'elle ne con-

sulte guère, et dont elle n'admet que rarement les décisions.

L'administration de la banque et la banque elle-même est du ressort particulier de la ville ; les marchands, pour éviter les frais des caissiers, ou pour faciliter le commerce, difficile s'il le fallait toujours faire en argent comptant, ont fait un fond dont la ville répond, qui n'est autre que la confiance avec le réel de l'argent que chaque particulier y apporte (1); il le peut ensuite transporter, et en recevoir des autres ; un billet seul suffit, et ainsi une circulation de plusieurs millions se fait sans débourser souvent un sou d'argent, que l'on regarde en ce pays-la comme une vraie marchandise qui se négocie. Chacun a sa feuille dans des registres tenus avec une exactitude merveilleuse, et peut voir quand

(1) La réalité de la banque d'Amsterdam, est une question très-souvent agitée. Pour moi, je ne doute pas que l'argent soit en nature, et je me fonde sur la constitution de l'État, sur les différentes personnes intéressées, et qui ne souffriraient pas de voir éclipser un argent, objet de leur fortune, sur quantité de monde qu'il faudrait avoir gagné, sur l'existence des dettes des provinces qui ne sont point acquittées, et enfin sur la vivacité pour ses intérêts, de tout un peuple aisé à enflammer.

il lui plaît les diminutions ou augmentations de sa fortune, dont au bout d'un certain tems, il est instruit par un compte général que l'on lui rend. Il y a une certaine somme fixe pour obtenir compte en banque, et quelques droits que l'on paye joints aux amendes(1) imposées sur ceux qui viendraient, après onze heures du matin, présenter les transports faits sur eux ou qu'ils font, qui fournissent aux appointemens de tous ceux qui sont employés, pour tenir les registres et les comptes en état. Tout homme est reçu à avoir compte en banque, et l'argent qu'il apporte et dont il ne retire aucun intérêt, est mis dans de grands souterrains dont les bourguemestres ont les clefs, et où personne n'est jamais entré. Les progrès de Louis XIV en 1632, inquiétèrent ceux qui y avaient une partie de leurs biens, et il y aurait eu à craindre que la confiance ne vînt à s'éteindre, si ceux qui étaient à la tête de l'état et de la banque, n'eussent trouvé de telles ressources dans les bourses de leurs amis, qu'ils firent face à tous ceux qui voulaient leur argent, et rétablirent ainsi la confiance ; ils exigèrent en-

(1) Il y a aussi une amende pour ceux qui donnent à prendre plus qu'ils n'ont.

suite un droit plus fort de ceux qui s'étaient trop pressés de retirer leurs trésors.

La banque n'est censée pouvoir prêter de l'argent qu'à la compagnie des Indes et aux Lombards, de qui elle prend de gros intérêts, et se rembourse elle-même sur les premiers fonds qui arrivent. La maison-de-ville où se tient la banque, est un bâtiment quarré avec des dehors ornés de belles figures, et ayant dans les dedans des tableaux anciens et d'une beauté achevée. Elle contient les salles où la justice se rend, et les bourguemestres y tiennent leurs assemblées. Quatre d'entre eux représentent comme la souveraineté de la ville, s'y rendent tous les jours à l'exception du samedi, et disposent des emplois qui viennent à vaquer pendant leur administration qui ne dure qu'une année, tems où ils gouvernent avec un despotisme absolu. La fin de l'année les réduit à la qualité de simples particuliers; un d'eux demeure en charge, pour mettre les autres dans le train des affaires desquelles ils pourraient n'être pas au fait : ils choisissent les députés aux états-généraux, et partagent, pour la souveraine magistrature, l'année entre eux quatre. Leur crédit influe dans tous les autres con-

seils, et leurs desirs font grande impression sur ceux qui composent les chambres, pour l'administration des revenus de la banque, des finances, de la police, de la recette des deniers de la ville, des hôpitaux, et de plusieurs autres espèces de tribunaux, dont un des principaux rend la justice civile, et est composé d'un bailli (1) choisi par la ville, d'un vice-président et de neuf conseillers; la criminelle est rendue par des échevins, d'où l'on a la voix d'appel aux états-généraux qui sont dans l'habitude de confirmer toujours les sentences.

Il y a des chambres pour les affaires concernant les assurances et les cas qui arrivent aux Lombards.

Les moindres divisions entre les particuliers, sont portées devant un certain nombre d'échevins, dont la justice lente cause souvent bien du tort aux particuliers. Leur juridiction s'étend sur des matières de différens genres, et, à l'exception des affaires étrangères et de l'établissement des impôts,

(1) Ce bailli n'a de voix, et ne peut parler qu'autant que le président le lui ordonne, en ouvrant une petite porte qui est entre eux deux : il est comme l'homme de la province de Hollande.

articles réservés aux bourguemestres en charge, ils peuvent aisément prendre connaissance de toutes les autres.

L'on compte dans Amsterdam plus de quatre cent mille ames; tous les bourgeois sont enregimentés, et font comme une petite armée, étant plus de cent quarante mille hommes; ils s'assemblent rarement, et ne sont pas aussi curieux de s'entretenir dans le goût des exercices militaires, comme le sont les jeunes gens qui se destinent à la marine. Ces derniers forment de petites escadres, choisissent des amiraux, tirent beaucoup de coups de canon, et passent ainsi sur de larges canaux des journées entières : je vis une de ces fêtes où l'affluence du monde, quoique par un vilain tems, fut extraordinaire.

La ville est remplie de gens riches, et l'argent y est très-abondant; mais le peu de terres qu'ils ont dans ce pays, les met dans la nécessité de ne pouvoir se passer de leur industrie pour le faire valoir. Il faut que tout le monde travaille, et cette nécessité est adoucie par la protection que le gouvernement accorde aux négocians et la liberté qu'il leur laisse. Toute personne qui ne parlera pas contre l'État, est maîtresse chez elle, n'a aucun

compte à rendre, est comme souveraine dans sa maison, en payant les droits de l'État et les taxes qui ne sont point imposées suivant la fantaisie des bourguemestres; il n'en est pas de même de ceux qui veulent entrer dans le gouvernement ou la magisture; autant ceux qui ne prétendent à aucune place sont délivrés de toute sujétion, autant ceux-ci sont-ils réduits à faire leur cour assidûment, et souvent à essuyer des airs de hauteur de la part des bourguemestres, dont l'autorité est très-grande, quoiqu'ils paraissent extérieurement ne la vouloir tenir que du peuple qui les choisit.

Les assemblées particulières étant souffertes, plusieurs bourgeois se sont réunis et ont formé un ordre appelé : *Ordre de la Volupté*; les initiés portent une petite médaille, et le grand-maître est obligé de les traiter, à ses frais, certains jours de l'année.

Toutes les religions sont tolérées à Amsterdam, et chacun peut y penser et s'y comporter à son gré sur cette matière; personne n'a le droit d'exiger d'un particulier aucun culte. La religion de l'État étant la calviniste, il faut seulement que ceux qui entrent dans les charges, la professent; les temples calvinistes

sont simples, mais propres, et peuvent seuls avoir des cloches. Les catholiques romains y ont douze chapelles, et sont extrêmement divisés entre eux, par rapport aux disputes du jansénisme et du molinisme; les prêtres leur donnent le sacrement de mariage, mais après cette cérémonie, il faut qu'ils se rendent devant le magistrat pour faire reconnaître leur union, et jurer leur fidélité au gouvernement, entre les mains des bourguemestres qui font ordinairement, dans cette circonstance, un éloquent discours aux deux époux.

L'on prétend qu'Amsterdam a plus de trois lieues de circonférence : cette ville est entourée par vingt-cinq bastions très-grands; elle a aussi un bon fossé plein d'eau, et peut, par des écluses, former une inondation qui réguerait dans ses environs pendant plus de trois lieues de circuit. On tire encore de ces écluses une utilité d'autant plus à estimer, qu'elle se trouve tous les jours; car les canaux contracteraient de la malpropreté, et mettraient l'infection dans la ville, si l'on avait soin d'en renouveller les eaux : or, par le moyen de ces écluses, on les rafraîchit à mesure que l'on s'aperçoit du besoin qu'ils en ont. Les digues qui environnent la ville, afin

d'empêcher ces pays d'être emportés par l'effort de la mer, étaient jadis de bois, et avaient des pilotis qui avançaient beaucoup dans la mer; mais depuis que les vers (1) ont attaqué le bois, il a fallu prendre un parti différent; et la chose a été regardée de si grande conséquence, que l'État n'a point craint la dépense, en les faisant de grosses pierres qu'on va chercher en Écosse, en Norwège, ou du côté de Liége, sur les bords de la Meuse. Les herbes et la mousse, que la mer rejette contre les pierres, les consolident, et forment une espèce de mastic qui les unit ensemble. Afin que la mer ait moins de force contre ces digues qui sont de terre, et dont

(1) Les vers qui ont, avec tant de raison, alarmé les Hollandais, sont longs, avec une tête pointue, font des traverses dans le bois, et rendent les plus grosses pièces comme percées à jour. On conserve dans le Jardin des Plantes, de ces vers et du bois qu'ils avaient mangé. Beaucoup de savans se sont attachés à savoir ce qui avait produit ces animaux, et le grand nombre se réunit à dire que leur premier principe vient de la trop grande salure du Zuiderzée, qui, n'étant point dans le tems de la sécheresse, et se trouvant rafraîchi par les eaux douces des canaux, a produit une écume d'où sont sortis ces animaux contre lesquels il n'y avait pas moyen de se défendre.

la hauteur est de plus de cent vingt pieds, on leur a donné un grand talus ; mais pour prévenir encore le cas où la mer passerait pardessus, on a creusé, de l'autre côté de ces talus, un canal capable de recevoir les eaux, que l'on ferait ensuite écouler dans la mer, ou golfe de Zuiderzée, par des écluses que l'on entretient avec soin pour augmenter et diminuer, suivant le besoin, le volume d'eau des canaux.

Le Zuiderzée est une grande étendue d'eau qui aboutit à la mer; l'endroit par où entrent les gros vaisseaux, est le Texel, éloigné d'Amsterdam de douze lieues. Les petites barques, qui s'embarrassent moins des bancs de sables et des boues (1) qui se rassemblent au pampus, viennent par cet endroit, et épargnent ainsi du chemin. La difficulté d'amener au port un gros vaisseau, est extrême ; et l'on est obligé, après avoir déchargé les marchandises, de l'emboîter entre deux autres, que l'on appelle les chameaux, et qui sont creux. Des gens, au fait de cette manœuvre, les remplissent ensuite d'eau; et,

(1) On se sert de ces boues, afin de combler les terres qui ont été inondées; et, plus l'on en tire plus elles augmentent.

après que l'on a mis toutes les voiles, que l'on a levé toutes les ancres, et dans le tems de la plus haute marée, l'on pompe l'eau des deux barques, qui contractent, rendues ainsi légères, assez de force pour entraîner le vaisseau auquel elles sont attachées : ces embarras pour les vaisseaux contribuent encore à fournir à la subsistance de beaucoup de gens employés à charger et décharger les marchandises, à conduire les barques et à amener le vaisseau dans le port.

Cette attention à pourvoir à la nourriture de la populace, jalouse de sa liberté et très-susceptible de révolte, en lui fournissant les moyens de travailler, est poussée à un tel excès, que les magistrats ne veulent point ou même n'osent peut-être pas admettre l'invention d'une machine qui conduirait de l'eau douce dans la ville (1) : ils sont obligés de la faire venir de trois lieues dans des bâteaux en forme de citerne, afin de ne point rendre inutiles et vacans les gens qui travaillent à la tirer ou à la conduire. La populace d'Amsterdam exige une attention toute particu-

(1) Les brasseurs de bière ont un droit exclusif, à condition de fournir la ville d'eau douce, à un prix modique qui est fixé.

lière; et l'on peut compter que, dans cette ville, il faut que sept à huit mille personnes riches en fassent vivre quatre cents, par les différentes façons de gagner de l'argent, auxquelles il faut qu'ils les emploient.

Il est impossible que, dans une telle affluence de monde, ils ne se trouvent beaucoup de pauvres, inconvénient auquel l'on remédie le plus qu'il est possible. Il est défendu de demander dans les rues; et ceux qui sont chargés des aumones pourvoient aux besoins de ceux qui manquent, en donnant des fonds à des hommes destinés, dans chaque quartier, à distribuer les secours nécessaires. Les charités y sont si grandes, que le pape Innocent XI, ayant voulu savoir à quoi l'on avait employé les biens qui appartenaient anciennement à l'église, en reçut un détail circonstancié, que lui envoyèrent les bourguemestres, dans lequel ces revenus faisaient un si petit objet, en comparaison de ceux qu'on ajoutait tous les ans pour secourir les malheureux, qu'il s'écria, saisi d'admiration, qu'une telle ville ne pouvait jamais périr, et qu'elle méritait bien les richesses qu'elle avait; témoignage que les bourguemestres conservent par écrit dans une longue lettre

que le pape écrivit à ce sujet, à celui qu'il avait chargé de cette recherche.

Outre ces secours en argent, il y a des maisons très-riches pour mettre les pauvres femmes qui ne sont point en état de gagner leur vie; d'autres pour renfermer les filles publiques, les orphelins, les veuves des matelots, leurs enfans, et une infinité d'autres beaux établissemens. C'est la ville qui paie la dépense des orphelins, qu'elle marie ensuite, après leur avoir fait apprendre des métiers. La ville, lorsqu'ils n'ont pas d'enfans, en hérite.

Si Amsterdam renferme des raretés sans nombre, ses dehors ont aussi leurs beautés particulières. J'allai jusqu'à Muyden, le long du Zuiderzée; et après avoir admiré les maisons qui bordent le rivage, les digues de pierre, la vue de la mer, M. Renard nous mena dîner dans cette petite ville sur le Wech dans l'endroit où ce bras du Rhin se jette dans le Zuiderzée (1). Le poisson que l'on y mange, est excellent, et les perches sont

(1) L'on dit mal-à-propos, à ce que je crois, que le Rhin se perd dans les sables, car il est comme démontré que la plupart de ses branches viennent se réunir pour former la mer d'Haarlem.

plus estimées en cet endroit que le poisson de mer. Nous prîmes, pour nous en revenir, notre route par Wesop, le long de l'Amotel, le canal d'Utrecht, et passâmes dans des avenues qui conduisent à la ville; elles sont dans le voisinage du mail, et ornées de maisons charmantes. Tous ces endroits sont coupés par les plus belles allées. Dans cette petite promenade, je vis une infinité de canaux que l'on a fait dans ce pays à un double usage; l'on a songé à dessécher les terres et à faciliter le commerce. En effet, ce terrein est si bas, que, même actuellement, les chemins sont presque impraticables l'hiver par terre, et le pays est très-sujet aux innondations. Il en arrive quelquefois; mais l'on y remédie par des moulins qui pompent l'eau et la rejettent dans les canaux, que l'on décharge quand l'on veut. Plusieurs de ces canaux aboutissent, et ont communication avec la Meuse, qui forme les îles de Zélande, et fait part, moyennant ces commodités, du commerce que l'on fait sur cette rivière.

Je ne m'en tins pas à ce seul voyage, et celui de Scardam me tenait bien plus au cœur. Il faut traverser un bras de mer, et, après avoir passé le port, prendre un peu sur la

gauche pour arriver à celui de ce village, qui s'étend le long de la Saone, rivière qui, après avoir coulé dans la Nord-Hollande, se jette en ce lieu dans le Zuiderzée. Il n'y a pas plus de cent ans que les paysans de ce village n'étaient que des charpentiers qui travaillaient pour le compte des négocians d'Amsterdam; ils se contentaient de gagner de quoi subsister, paraissaient indifférens sur l'acquisition des richesses; mais depuis une cinquantaine d'années, se voulant procurer les fortunes qu'ils voyaient faire aux autres, moyennant le travail de leurs mains et les vaisseaux qu'ils fournissaient, ils en ont équipés pour eux, les ont envoyés pour leur compte, ont été animés d'abord par quelque profit, et ont enfin travaillé avec tant de bonheur, et si habilement, qu'ils sont montés à un degré de puissance qui fait craindre que ces paysans, devenus commerçans, n'enlèvent quelques jours et les richesses et le commerce d'Amsterdam, et ne les transportent chez eux. Cela peut arriver d'autant plus aisément, que le luxe gagne les gens les plus sensés de la ville, et que ces habitans, contens d'une petite maison, se conservent dans cette simpli-

cité qui leur est naturelle (1), et s'attachent déjà à profiter, par leur industrie, des folies de leurs voisins. On compte qu'en les avertissant six mois à l'avance, ils sont en état au bout de ce tems de fournir tous les jours, pendant une année, un vaisseau tout équipé. Chaque matin, ils vont à la bourse, portent un morceau de fromage dans leur poche, et reviennent ensuite, souvent après avoir contribué aux plus grandes affaires qui s'y traitent, et entrent de même dans les plus petites; car, devenus estimateurs de l'argent, ils sont curieux du moindre profit. Ils passent dans le commerce pour gens de probité, francs, et n'ayant qu'un mot. Chez eux, ils se croient des rois, et font peu d'état de toutes les puissances. Le village de Scardam et ceux qui lui sont contigus ont ensemble

(1) Un seigneur français étant venu voir à Scardam un homme qu'il avait vu ambassadeur à Paris, ne pouvait le reconnaître dans sa petite maison, avec peu de meubles, un habit simple, de grandes culottes, et un grand chapeau rond; il fallut lui faire voir les habits dont il s'était servi, étant ambassadeur, et qu'il avait mis, en arrivant, dans un coffre. Les femmes y ont de grands chapeaux, et sont assez jolies; mais il faut être avec elles très-réservés, car la moindre agacerie serait peut-être capable de faire donner la mort.

plus de trois lieues le long de la Saan ; chaque maison, petite et basse, est entourée de son canal particulier, et derrière le village, ils ont acheté de l'Etat le droit du *vent*, c'est-à-dire la protection du gouvernement pour empêcher qu'on n'y bâtisse, et qu'on n'ôte ainsi le vent qui leur est nécessaire pour faire aller des moulins à tabac, à papier, à huile, et pour scier des planches. Ces moulins sont en très-grand nombre ; le seul Scardam, en fait aller pour lui plus de douze cent cinquante ; leur mécanique, particulière et très-simple, m'amusa pendant quelque tems, aussi bien que la construction des vaisseaux, dont dix-neuf étaient sur leur chantier. Leur connaissance et leur habileté en toutes sortes de choses est, dit-on, singulière ; leur façon de penser ne l'est pas moins : ils forment comme une république séparée ; ils sont tous riches ; il y en a qui ont des deux et trois millions : ils se marient entre eux, et conservent la pureté de leur origine et de leurs mœurs, sans avoir encore pris aucun des défauts essentiels qui règnent à Amsterdam, comme le goût des vins rares et de la magnificence dans les jardins. Ils font partie de la Nord-Hollande, ont des bourguemestres ; la reli-

gion est celle de l'Etat; ils tolèrent toutes les autres.

J'avais visité à-peu-près ce qu'il y avait de plus remarquable. Je serais parti le 4, si M. Renard ne m'avait retenu. Il loge près d'une imprimerie d'indienne sur toiles de coton, dont je vis faire plusieurs. La toile arrive induite d'une espèce de gomme, qui, dès qu'elle est ôtée, la rend fort lâche; elle ne devient serrée, qu'à force d'être lavée et battue; c'est alors qu'elle est susceptible de recevoir l'impression des couleurs et des figures qu'on lui donne par le moyen de moules faits exprès.

S'il faut en juger par ce que j'ai vu et entendu dire, Amsterdam n'est point le séjour de la galanterie ni des plaisirs; mais si les femmes d'une certaine façon passent pour avoir des mœurs très-régulières, il n'en est pas de même de celles de la lie du peuple: accoutumées à se rendre aux desirs des matelots, qui, à leur retour, sont très-empressés auprès d'elles.

Il s'en faut beaucoup que le même esprit, dont autrefois les zélés républicains tiraient leur gloire principale, y règne encore: chacun était alors occupé de l'intérêt général, à qui il

savait sacrifier le sien ; mais actuellement on ne songe qu'à soi, et on n'est occupé que de l'augmentation de sa fortune, au détriment même du bien de l'Etat. Ceux qui entrent dans les places ont des vues intéressées, et il n'en est aucun qui ne sorte comblé de biens, et qui n'ait mis dans des emplois, des créatures qui lui soient dévouées. Cette mauvaise administration des finances indispose le grand nombre, qui ne voit point les impôts diminués depuis la dernière guerre, et qui est contraint d'autoriser des emprunts, après un intervalle de paix, dont on aurait dû profiter, afin de payer les dettes que l'État avait contractées. Le peuple ne s'aperçoit que trop de ce mauvais gouvernement; et la moindre proposition d'établissement de nouveaux impôts, serait, je crois, capable de le faire soulever; unique occasion que le prince d'Orange ait de rétablir le crédit que naturellement son rang, sa naissance, ses alliances, et le service de ses pères auraient dû lui procurer. Le moindre bourguemestre a plus d'autorité que lui, et on ne craint pas de le lui faire sentir. De crainte de l'avancer dans les charges militaires, ils arrêtent une promotion, et enfin de peur de lui donner dans la

province de Zélande, une voix comme marquis de Terreverre et de Flessingue, et unique noble de Zélande, sous prétexte du besoin qu'en a la province, ils lui enlèvent ses biens, en lui fixant une somme de cent mille écus qu'il n'a garde d'accepter. Ce ne sont pas là les uniques griefs que pourrait avoir ce prince, l'acharnement contre lui est extrême; et il suffit de se déclarer son ennemi pour avoir des emplois militaires. Il a, de son côté, un parti qui ne laisse pas que d'être nombreux; il est gouverneur et capitaine-général des provinces de Frise, Gueldre et Groningue; et, s'étant assuré de la voix de celle d'Overissel, il se flattait de se faire élire stathouder-général, quand ses ennemis lui ont suscité dans la personne du comte de Rechteren, un ennemi implacable, qui lui a enlevé la voix de la province d'Overissel, et la fait échouer dans tous les projets qu'il aurait pu former. L'ambition extrême dont on le dit dévoré, et ses airs de hauteur indisposent le zélé républicain et les nobles contre lui. Ces divisions lui font passer une vie remplie d'agitation et d'intrigues; car, attentif à cacher mieux les défauts qu'on lui a reprochés, il cherche à se faire des créatures, et desire

ardemment de se relever de l'état de gêne où il est dans le moment présent, se voyant avec peu de considération et accablé de tant de dettes qu'il ne subsiste, pour ainsi dire, que par les revenus de la dot de la princesse d'Angleterre, qu'il a épousée, et à qui le roi à constitué un million par an.

Amsterdam, quoiqu'éloigné des frontières de la république dont elle est comme au centre, n'a pas laissé que de craindre en 1672 la fureur des Français; Louis XIV, avec une armée formidable, en était à trois lieues, et sans un des bourguemestres, l'on en aurait ouvert les portes au roi (1); mais celui-ci ayant ramené les autres à l'avis qu'il avait ouvert, de s'exposer plutôt, en coupant les écluses, à être ensevelis, sauva la ville par sa fermeté. Elle avait auparavant essuyé des violentes attaques par intervalles; en 1512, les Gueldres cherchèrent à s'en emparer, et en 1526 et 1536, les Anabaptistes y commirent toutes sortes d'excès. Elle n'a embrassé la re-

(1) Presque personne n'ignore que cette république dût sa conservation à l'obstination de Louis XIV, à garder les places dont il s'était rendu maître, et aux autres vues que ce monarque avait sur l'Alsace et l'empire.

ligion de l'État qu'en 1577, ayant persisté constamment jusqu'à ce tems dans un attachement particulier à l'empire et à la religion catholique romaine. J'aurais volontiers été en Nord-Hollande, mais la difficulté du voyage m'en empêcha; il y a des digues d'une élévation prodigieuse, par rapport à la terre qui lui est inférieure. L'on a beaucoup desséché de pays dans cette partie de la province d'Hollande, et l'on en a fait de beaux plantages: les habitans, à ce qu'on dit, y sont méchans; ils passent pour avoir les plus beaux chevaux du pays.

Je partis d'Amsterdam le 5 d'août, et j'arrivai le même jour à la Haye, après avoir passé par Haarlem et Leyden. La première de ces villes située sur la mer qui porte son nom, a la propreté de toutes les autres d'Hollande, et renferme des blancheries, des manufactures de draps et des jardins remplis de belles fleurs. La seconde, plus grande, joint aux avantages d'Haarlem, celui d'avoir une université célèbre, des cabinets d'anatomie très-curieux, et de magnifiques promenades dans ses environs.

M. de Fénélon, mon hôte, voulut bien me donner connaissance des affaires les plus cachées, et du système de tout le gouverne-

ment de la république. Il me conduisit dès le lendemain chez MM. de St.-Gilles, ambassadeur d'Espagne, Horace Valpole, envoyé d'Angleterre, et Preïs (1), résident du roi de Suède; il donnait, ce jour-là, à dîner à tous ces ambassadeurs, et me pria d'assister au repas; ce que je fis avec d'autant plus de plaisir, que mon opinion sur la sagesse du gouvernement de Hollande, m'avait fait imaginer que tous les ambassadeurs des princes devaient être des gens choisis, et consommés dans l'art de négocier. Je serais en mon particulier bien ingrat d'en mal parler, car ils ont eu pour moi toutes les attentions et les égards possibles.

Je ne puis cependant ( comme ceci n'est que pour moi ), accorder au premier ( 2 ) une certaine capacité qu'il n'a pu acquérir dans la poussière du barreau; Valpole n'en manque pas absolument, et peut être au fait des affaires, mais il n'a ni douceur, ni po-

(1) C'était un homme employé depuis plus de cinquante ans, très-instruit des intérêts des princes, et fort estimé.

(2) Saint-Gilles était président d'un conseil, et à peine, dit-on, savait-il la géographie; il trouve des ressources dans M. de Fénélon, et l'abbé de Vil, son secrétaire.

litesse, est souvent trop hardi, trop vif et quelquefois insolent. Il n'a pas trop bien réussi dans cette ambassade. M. Trevoz, qui l'a remplacé, fait revenir messieurs des états dans le système ancien, qui était une indivisibilité de sentimens entre les états-généraux et le gouvernement d'Angleterre; il rapproche, dit-on, les esprits qui étaient éloignés, et s'acquiert un crédit que, dans les circonstances actuelles, MM. de St.-Gilles et Fénélon doivent voir avec quelque chagrin. Notre dîner chez M. Driez fut très-long, et à peine eûmes-nous le tems d'aller chez M. de Galofrin, ambassadeur de Russie, avant l'assemblée qui se tenait chez l'ambassadrice d'Espagne.

Dans ces sortes d'assemblées on joue à l'heure, et celle qui en fait les honneurs, fait présenter nombre de rafraîchissemens qui n'empêchent cependant pas de souper assez tard chez soi; le dîner n'est que vers les quatre heures. Cette manière de vivre, rend les matinées longues, que l'on passe à chercher des nouvelles qu'on débite publiquement, à les rassembler et à établir là-dessus les raisonnemens et à former des conjectures. Tous les ministres ont la maison d'un envoyé où la plu-

part se rassemblent tous les matins; l'on y joue en même tems que l'on y apprend ce qu'il y a de nouveau. Dans une cour comme celle-ci, où il faut du manège auprès de diverses personnes, l'on n'y peut avoir des gens trop au fait des affaires et en état de manier les esprits, de les prendre par leur faible, en même-tems qu'ils doivent se tenir sur leur garde et éviter de donner de l'ombrage.

J'avais grande impatience de voir les ministres d'état, M. de Fénélon eut la bonté de me conduire chez eux le sept au matin. Je trouvai M. de Vanderen, pensionnaire, le greffier Fagel, les secrétaires d'état et quelques autres des principaux. Ils affectent un grand air de simplicité dans leurs façons et dans leurs propos. Ils ont une attention particulière à cacher un fond de vanité et de hauteur, d'où ils tirent le premier principe de la modération avec laquelle ils usent de leurs richesses : ce pensionnaire ne fait point de visite sous prétexte de ses grandes occupations. Mais tous les autres ne manquèrent pas de venir me voir le lendemain matin.

M. Fagel me paraît un homme d'un mérite rare, il n'est même pas possible qu'il

n'ait des connaissances supérieures. Il est greffier depuis cinquante ans, et se trouve avoir vu le commencement de toutes les affaires qui ont agité l'Europe pendant tout ce tems; avantage qu'un particulier ne peut guère avoir, car il faut ordinairement qu'il s'en rapporte à des auteurs ou peu instruits, ou dominés la plupart du tems par l'esprit de partialité. Il est fâcheux qu'un homme vieillisse. Quoique très-âgé, M. Fagel ne se ménage pas, et continue, suivant l'habitude qu'il a prise, à se trouver à l'assemblée des états-généraux dont il écrit encore les délibérations sans s'asseoir. Car par sa charge, il est obligé de se tenir debout derrière le fauteuil du président.

MM. Haloins et Qentz sont aussi des gens distingués dans la république; le premier, parent de Withs, en a hérité l'esprit républicain et la haine pour le prince d'Orange. Il est très-occupé des affaires de l'État, et songe si peu aux siennes, qu'il ignore le bien qu'il a. Le second, qui est secrétaire d'état, sans un grand génie, tire sa considération des emplois qu'il a occupé, des différentes ambassades où il a été employé, et de la confiance qu'avait en lui le grand pensionnaire

Heinriuz, homme de la mémoire duquel on parle bien diversement. Cependant l'on convient assez généralement qu'avec des qualités au-dessus de celles que l'on trouve communément, il a mal fait les affaires de la république.

La France a, depuis quelque tems, pris dans cette cour un si grand crédit, que M. de Fénélon, quoiqu'il ait le pensionnaire contre lui, a empêché, dans la dernière guerre, une levée extraordinaire de troupes que demandaient plusieurs principaux de l'État attachés au ministre anglais qui la sollicitait; il est vrai que la France en accordant la neutralité des Pays-Bas, leur a fait sentir que ce n'était qu'à leur considération, et a reçu de leur part un plan de pacification dont cette puissance a admis beaucoup d'articles.

Le refus que font quelques provinces de faire une promotion, et des traités de tarif et de commerce que l'on travaille à régler à Anvers, servant d'aliment aux conversations journalières, M. de Fénélon jugea à propos de m'entretenir d'abord de ces deux articles. Les provinces de Frise, et les deux autres favorables au prince d'Orange (1) desiraient de

(1) On ne devrait l'appeler que prince de Nassau,

voir leur prince général de l'infanterie, grade qu'elles prétendaient lui être acquis de droit, par sa qualité de stathouder de leurs provinces; la plus grande opposition a été de la part de la Hollande, et il ne paraît pas même que cette discussion soit prête à finir, car elle a pris le parti de remplacer par les plus anciens officiers ceux qui viendraient à manquer. Ce retard fait beaucoup crier les officiers qui pouvaient avoir part aux graces militaires; la plupart très-vieux, croient n'avoir pas le tems d'attendre, et se voyent ainsi exclus de certaines places affectées au grade; ils se réunissent entre eux dans l'intention de concilier les esprits, et forment comme un tiers parti qui propose des voies de réunion : le prince, pour se les attacher, a même fait des avances, mais la haine qu'on lui porte est si grande, que l'on n'a voulu entendre à aucun accommodement, et qu'il n'y a aucune espérance de voir terminer une affaire à laquelle tant de gens s'intéressent.

car son droit de porter celui d'Orange ne vient que d'une cession de la part du roi de Prusse, qui, lui-même, en a reçu la permission de la France; et celle-ci n'a point encore confirmé celle du roi en faveur de son cousin : c'est une grace que cette puissance peut faire valoir quelque jour, plus qu'elle ne mérite.

Une chose singulière, qui marque combien peu la république était satisfaite du mariage du prince d'Orange, est le parti que prit la province de Hollande, lorsque la princesse fit son entrée à la Haie. L'on ne pouvait se dispenser de lui rendre des honneurs; on lui devait une garde, et l'on craignait en même-tems que cela ne tirât à conséquence; les avis se trouvaient partagés sur cet article, et il fallait trouver un tempérament qui consista à ce que l'on prendrait des assurances de sa part et parole qu'elle la refuserait, lorsqu'on lui offrirait: cela fut fait effectivement et enregistré au bas de la résolution qui avait été prise ce jour-là. Il serait bien à desirer que cette princesse pût oublier son rang de fille du roi d'Angleterre, et se réduire à la qualité de première bourgeoise de la Haye, ce qui serait le vrai moyen d'en être bientôt souveraine. L'article de la promotion intéresse directement le prince d'Orange et les officiers. Les soins que l'on se donne pour régler un tarif et de commerce dans le Pays-Bas, ont uniquement pour but le bien de l'État et l'augmentation des richesses, ainsi il n'est pas étonnant que l'on y donne une grande attention.

Avant la paix d'Utrecht, les Hollandais occupaient le pays, dont une partie leur sert de barrière ; ils se doutaient bien de la restitution à laquelle on les obligea par ce traité ; mais voulant retirer quelques avantages de leur possession, ils s'avisèrent de régler un tarif (1), et de faire des ordonnances pour le commerce que les circonstances de tenir ne permirent pas à l'empereur de changer d'abord. Il supporta ainsi l'inégalité des avantages que les puissances s'étaient attribués jusqu'en 1732 ; alors sur des plaintes qu'il forma il fut stipulé qu'il faudrait travailler à un redressement, qui fut exécuté avant l'espace de deux ans, et que l'on enverrait de part et

(1) Le tarif se fait pour établir entre des puissances la liberté de négocier, convenir des avantages réciproques, et favoriser certaines espèces de marchandises ou de manufactures ; les traités de commerce, sont, avec les puissances, un accord immuable, qui ne peut changer que du consentement de ces mêmes puissances, et c'est cela qui constitue la différence du tarif et des traités de commerce, car le premier ne peut subsister sans changement de place ; lorsque le commerce prend la route, diminue ou augmente, il change de même, et c'est seulement pour son exécution que l'on doit juger des inconvéniens qui peuvent en résulter.

d'autre des députés à Anvers. Ils sont venus ; mais les puissances jouissant des mêmes droits ont toujours reculé, et se sont défendues par des subterfuges; l'empereur a été obligé de s'en contenter plus ou moins, suivant les tems où il s'est trouvé, et les différens besoins qu'il en a eu. Les conférences continuent à Anvers, et les états-généraux sont très-attentifs à ce qui s'y passe; ils voudraient bien aussi finir de régler leurs limites en Flandre, rendre le commerce de la Meuse libre, à quoi ils trouvent beaucoup d'oppositions, et enfin mettre dans la perfection un traité de commerce avec la France, d'où ils attendent chaque jour la nouvelle de la réussite.

Après avoir considéré quelques affaires extérieures de la république de Hollande, il faut se former un idéee de son gouvernement. Chacune des sept provinces est souveraine dans son district, et envoie ses députés aux états-généraux; le nombre n'en est pas fixé, et quand il y en a plus qu'il n'y a de siéges autour de la salle où se tient cette auguste assemblée, le surplus reste debout; la pluralité des députés et de leurs sentimens n'y fait rien, leurs voies réunies n'étant comptées que pour une; les provinces président à leur tour chaque

semaine, et le plus ancien de cette province a une place distinguée : il est dans un fauteuil, ayant le greffier derrière lui.

Pendant cette huitaine, ils ne sortent guère de chez eux que pour aller aux assemblées. Ils sont députés pendant trois ans, et reviennent au bout de ce tems dans leurs provinces, réduits à la qualité de bourgeois de leur ville. Il faudroit, en suivant l'intention de l'arrangement primitif du gouvernement pour qu'une affaire passât, que les voix fussent unanimes et avoir le consentement des provinces; il arrive néanmoins fréquemment que la pluralité l'emporte, et que dans les affaires que les députés regardent comme utiles et avantageuses, ils prennent sur eux d'ordonner leur consentement; au contraire, dans les affaires épineuses, le tems qu'ils demandent pour consulter leurs provinces, leur donne le moyen de prendre certaines précautions de former leur parti, et de ne rien faire que conformément aux ordres qu'ils reçoivent.

Les états-généraux sont toujours assemblés. Ils reçoivent les pouvoirs des ambassadeurs, assistent à d'autres cérémonies; mais pour écarter la longueur dans les affaires

étrangères, ils se font représenter par une députation à laquelle les ambassadeurs peuvent s'adresser; ils peuvent même la faire venir chez eux, privilége que n'ont pas les résidens, pas même l'envoyé de l'Empereur.

Quand un ambassadeur doit faire son entrée publique, deux députés des états-généraux le vont prendre à Rotterdam, le conduisent à Delft, où il trouve le carrosse de l'état et les siens. Chaque membre envoie le sien aussi bien que les ambassadeurs; avec ce cortége, on le fait promener pendant trois jours de suite dans la Haye. Pendant tout ce tems, l'État le nourrit, et à la fin du troisième, il va présenter ses lettres aux états-généraux et leur fait sa harangue.

Ces états-généraux représentent comme la personne du souverain, et toutes les affaires passent dans leurs mains. La province de Hollande a aussi des états particuliers, lesquels, quoiqu'ils n'embrassent pas la totalité des affaires de la république, ne laissent pas d'avoir une grande autorité et d'influer (1)

(1) Elle seule y a plus de crédit que les autres provinces; il est vrai qu'elle paye plus que les autres, donnant elle seule cinquante-huit, quand toutes les autres ensemble ne donnent que cent.

dans toutes les délibérations des états-généraux. Ils ne s'assemblent que quatre fois par an et dans les besoins pressans. Dix-huit villes y ont entrée avec le corps de la noblesse et le pensionnaire, qui est ministre des états de la province, comme le greffier l'est des états-généraux. Ce pensionnaire doit être instruit de tout ce qui a rapport à la province de Hollande, ensorte que comme elle tient le premier rang, il a le plus de crédit. Les ministres ont grand soin de le ménager, et lui communiquent ordinairement les demandes qu'ils doivent faire. Ils tâchent de le disposer en leur faveur, et, par son moyen, de gagner la voix de la province de Hollande. Ils ne négligent pas non plus celle des autres provinces, et la pluralité des gens qu'il faut mettre dans ses intérêts, est, pour un ambassadeur auprès des états-généraux, l'objet principal qu'il ne doit jamais perdre de vue.

Dans ces états, soit généraux, soit de la province de Hollande, tous les députés pour la province ou pour les villes, ont un soin extrême à ménager les intérêts de leurs commettans, et ils s'y attachent d'autant plus, que la façon dont ils sont regardés dans leurs villes, dépend du plus ou moins de ressorts

qu'ils savent faire jouer à propos, et de la politique dont ils se servent pour faire réussir des choses utiles à leurs villes. Chaque ville consulte ainsi ses intérêts particuliers plutôt que ceux de la totalité, élève dans ce sentiment les citoyens, et leur donne, dès leur enfance, un caractère de politique étudiée et des desirs d'en venir à leurs fins et qu'ils emploient ensuite dans les négociations avec les ministres étrangers, quoiqu'ils affectent cet air de simplicité et de candeur qui n'est qu'artificiel.

Rien ne ressemble mieux à la guerre que la politique. Elle a ses combats, ses ruses, ses finesses, et la seule différence entre les deux consiste dans la fortune dont sait se rendre maître un négociateur. Ce qui n'est pas toujours au pouvoir de l'homme de génie.

La cour est un grand bâtiment où chaque tribunal ou assemblée a sa salle particulière; les états-généraux ont la leur : elle est assez grande, et a pour tout meuble une table longue, autour de laquelle sont des chaises pour les députés des provinces. La porte par où l'on entre est très-petite; mais pour les réceptions d'ambassadeurs et les cérémonies, il y en a une grande que l'on ouvre seule-

ment dans ces occasions. La salle des états de Hollande est beaucoup plus belle ; les tapisseries, les peintures et la grandeur du vaisseau y sont remarquables. Les députés des villes sont, suivant leur rang, sur des gradins; le corps des nobles au milieu de la salle, avec le pensionnaire, et les deux secrétaires d'état dans deux espèces de chaises ; les commissaires de rade n'y ont point de voix délibérative, mais ont une place marquée pour rendre compte des raisons qu'ils ont eues de convoquer les états de Hollande, ou bien lorsqu'on veut prendre leurs avis.

Ce tribunal est composé des députés de neuf villes, et d'un président ; il est chargé de toutes les affaires lorsque les états de Hollande ne sont pas assemblés ; ils les mande quand il le juge à propos ; il a le détail des troupes, des finances, de la police, rapporte les affaires de conséquence aux états provinciaux, décide des autres, et enfin donne à ceux qui le composent un grand poids dans l'État, pour la multiplicité des affaires qui s'y rapportent. Indépendamment de ces assemblées, il y a les conseils d'état formé par la généralité, dont les charges sont à vie ; il a le district des

troupes, des fortifications, des places sujettes et de la guerre. Il y a encore des chambres de finances, des comptes, d'emmerades, pour l'entretien des digues; et enfin tant d'administrations particulières que pendant l'hiver on compte dans la cour autant de feux qu'il y a de jours dans l'an : cette remarque vient sûrement des habitans de la province de Hollande, car il payent cette dépense, et c'est indubitablement leur grande économie qui leur a fait faire cette attention.

L'on ne peut guère donner un détail plus préeis du gouvernement de la république de Hollande : chaque province ayant ses coutumes partieulières, ses usages, sa méthode pour gouverner les finances et pour la distribution des grades militaires: car, comme chacune paie une certaine quantité de troupes, chaeune aussi nomme aux emplois; enfin, ce qui embarrasserait davantage celui qui entreprendrait d'approfondir ce gouvernement, ce serait d'aller rechercher dans chaque ville, qui est comme souveraine chez elle, un système d'administration qu'elle a jugé le meilleur et qu'elle a préféré. Pour en donner une preuve bien claire, je n'ai qu'à exposer les traités

différentes façons dont les nobles (1) sont traités dans les sept provinces. Commençons par la Hollande, non qu'elle soit la première, mais parce qu'elle est la plus riche et qu'elle donne le ton aux autres. Cette province admet sept des principaux nobles pour représenter le corps entier : ils se choisissent entr'eux ; ils ont besoin, pour être admis, d'un titre : comme les terres sont rares en Hollande, l'on reçoit également les possesseurs des terres submergées ; cela fait même qu'elles se vendent quoiqu'ensevelies sous les eaux. Il faut néanmoins être noble ; et comme ceux qui le sont remplacent ceux qui viennent à manquer, ils prennent communément dans les familles nobles des hommes qui ne soient pas parens.

Pour éloigner la plus légère idée de succession, quoique les fils ne succèdent point aux pères, c'est un titre pour eux d'entrer dans ce corps (2), où il est très-difficile d'être

(1) Il y dans le pays de la très-bonne, très-ancienne et très-nombreuse noblesse.

(2) Le corps des nobles a ses députés aux états-généraux et à toutes les chambres de Hollande : cette province a son pensionnaire commun avec la noblesse, et prend sa place sur le même banc. Les nobles de

admis, les mêmes familles tâchant, le plus qu'il est possible, de s'y maintenir.

La Gueldre, toute différente de la Hollande pour ses arrangemens intérieurs, est partagée en trois quartiers : la Veluve, dont Arnheim est la première ville ; celui de Zuhtphen ; et celui de Gueldre, dont Nimègue est la capitale. Comme les nobles y sont très-communs, ils n'ont point cru déroger en entrant dans les députations des villes. Cela les accrédite au point, que les députés étant réunis avec la noblesse qui fait le premier corps, décident généralement de tout. Il faut, pour faire partie de la noblesse, avoir, comme en Hollande, une certaine quantité de terres, être d'ancienne extraction et originaire de la province.

La province d'Utrecht a conservé l'état ecclésiastique ; et comme elle avait un archevêque et trois chapitres dans la ville, elle s'est attribuée les prébandes qui valent environ dix mille francs, et a formé de ceux à qui elle les donne, ou qui les achètent, un corps de clergé, d'où l'on tire huit per-

toutes les provinces, ne dédaignent point de s'allier avec les premiers des villes, avec lesquels ils partagent l'autorité.

sonnes, moitié nobles et moitié des villes; qui représentent d'abord l'état ecclésiastique; celui des nobles est comme en Hollande, excepté qu'il est moins puissant, et n'a pas autant de crédit que la ville d'Utrecht et quelques autres de cette province.

Quant à la noblesse des provinces de Frise, Groningue et Overissel, il faut dans la première une portion de terre, qui donne voix dans les villages et dans les villes. Ainsi, le plus riche est le plus puissant. Aussi les nobles ont-ils grand soin de ne point laisser passer en d'autres mains ces espèces de biens: la noblesse d'Overissel, très-nombreuse, choisit dans son sein ses députés, qui représentent le premier corps.

Dans le gouvernement de Groningue, il est très-compliqué : peu de personnes sont instruites; les nobles y ont des priviléges très-étendus. La Zélande a chassé ses nobles, excepté le marquis de Tersevère et de Flessingue; mais le prince d'Orange, à qui ses biens sont échus, a fait monter si haut ses prétentions, et les voix que ce marquisat lui donnait, que cette province, par une délibération, s'est appropriée, moyennant une

somme de cent mille écus (1) la possession de ces deux villes, sous prétexte qu'elles donnaient des droits contraires aux constitutions fondamentales de la république.

Chacune de ces provinces tire ses revenus et établit ses impositions de la façon qu'elle le juge plus convenable. Celle de Hollande fait payer le centième et les deux centièmes deniers (2) sur toutes les maisons, les terres et les contrats : elle tire de grosses sommes de tous les impôts qu'elle a établis sur les choses qui servent à la vie. La perception de ses droits se fait d'autant plus aisément, que chacun sait d'avance ce qu'il doit à l'Etat, qui le diminue quand on l'apporte d'avance. Ce petit profit ne laisse pas que de leur faire impression. Il n'en est pas de même de la

(1) Le prince d'Orange n'a pas voulu recevoir l'argent, et l'affaire est restée indécise, l'argent ayant été consigné plusieurs années.

(2) L'on compte qu'en Hollande, un morceau de pain, et ainsi de tout le reste, paye en droit ce qu'il peut valoir; aussi la vie y est-elle très-chère, et l'économie très-grande. Ceux qui ont des terres n'en retirent pas plus de deux pour cent; ces désagrémens sont bien compensés par la beauté des lieux, la commodité des canaux, et l'air de liberté qu'on y respire.

taxe sur les denrées : sa perception est plus difficile, et occasionne une espèce de contrebande; mais, quoiqu'elle fasse tort aux revenus de la province, elle ne les diminue pas autant qu'on pourrait le croire; car, comme elle se fait par les paysans, elle les rend plus riches et les met en état de faire une plus grande consommation; de certaines provisions de grains et d'autres choses nécessaires à la vie, lesqu'elles, en empêchant la disette, rendent les sujets à leur aise. C'est une grande partie de la politique des Hollandais, de songer à maintenir la richesse parmi les citoyens, et d'être peu curieux à voir augmenter l'argent comptant de l'Etat. Effectivement, ils le retrouvent dans le besoin, et un particulier que l'on ménage donnerait dans l'occasion, pour la conservation de l'État et pour la grandeur de son pays, jusqu'à son dernier écu.

Les tribunaux de justice servent pour la Hollande et la Zélande; et l'union de ces deux provinces en cette partie, existe depuis les premiers tems de la république : car, pour tenir lieu du conseil de Malines, ils érigèrent des chambres : rejetées par les autres provinces, elles n'ont été admises que par

ces deux : elles sont composées, l'une de dix juges, et l'autre de douze; de cette dernière, l'on appelle à la première. Les autres provinces ont leurs chambres particulières. Les tribunaux sont fort estimés à cause de leur intégrité; la justice y est administrée avec une grande impartialité. Toutes sollicitations sont regardées comme mauvaise voie à employer, et seraient une grande présomption contre ceux qui s'en serviraient. L'on ne sait jamais qui sera son rapporteur; et un des grands avantages de ces chambres, est le petit nombre de juges, très-différens en cela, comme ils le disent, de ce qui se passe en France. Les bourguemestres en cette province, comme en toutes les autres, ont la nomination à une infinité de petits emplois, et le moyen par-là de se faire des créatures, attention qu'ils ne manquent pas d'avoir; car, du plus ou moins de gens dont ils peuvent disposer, dépend souvent leur crédit.

Les troupes que la province paie sont très-belles; les soldats ont des épaules larges et épaisses; les cavaliers ne cèdent en rien à l'infanterie, et sont très-bien montés, quoique les chevaux soient quelquefois d'une trop

grande taille ; les capitaines n'ont point, comme en France, les revenus des quartiers d'hiver, ni l'administration des fourrages qui appartenaient aux cavaliers. Comme ceux-ci paient leurs chevaux, ils sont plus attentifs à les ménager et à les tenir en bon état : également payés en tems de paix et de guerre, en hiver et en été, ils en composent une masse qui leur sert à remplacer les chevaux qui viennent à leur manquer ; le capitaine et l'État y ajoutent, de leur côté, une somme fixée. Ils s'embarrassent peu du complet, et s'attachent plutôt à la beauté et à la façon dont une troupe est tenue, qu'au nombre.

En parlant de troupes, j'ai ouï dire à M. de Doniatowski, homme d'un grand mérite, palatin de Pologne, qui a toujours suivi Charles XII dans ses campagnes, je lui ai ouï dire, que les Turcs, dans leurs armées, avaient un cuisinier par compagnie, et deux hommes, l'un employé à distribuer pendant les marches l'eau dont il avait le soin de se pourvoir, afin d'empêcher le soldat de s'écarter ; et l'autre chargé de faire trouver, en arrivant au camp, le bois, la viande, le riz, prêts à être mangés chauds aussitôt que le campement est fait. Ces précautions sont

moins utiles que celles qu'ont les Suédois, d'avoir toujours dans la poche, quand ils sont en campagne, un bon bandage et de la charpie prête à tout événement.

La Haye, que plusieurs prétendent n'être qu'un bourg, égale les villes les plus renommées en magnificence : les maisons y sont très-belles et très-propres ; les dépenses que les ambassadeurs y font, ou celles qu'une infinité de particuliers, attachés aux états-généraux sont obligés d'y faire, la mettent dans un état d'opulence qu'elle ne doit nullement à son commerce ; les rues y sont grandes et ornées d'arbres, qui en font de belles promenades le long des canaux. La vie d'ailleurs y est assez triste ; l'agrément d'être instruit de tout ce qui se passe dans le monde tient lieu de beaucoup de plaisirs que l'on goûte ailleurs. Il y a de jolies dames : elles vivent dans leur particulier et assez agréablement, vont aux assemblées, ont des tems marqués pour rendre ou recevoir des visites. Il n'y a point de villes où l'esprit soit plus commun ; et les dames mêmes qui en ont beaucoup, l'ont au fait des affaires de l'Etat, dont elles parlent très-bien. Il y en a, comme dans d'autres pays, qui poussent la dévotion très-

loin. Toutes les religions y étant tolérées : chacun forme la sienne, suivant celle néanmoins qu'il a embrassée. Plusieurs désapprouvent la comédie qui s'y représente. Les premiers de l'État croiraient déroger à leur gravité, s'ils y allaient.

Les dehors de la Haye sont remplis d'une infinité de maisons, où la dépense n'est point épargnée ; car un particulier qui vit chez lui très-frugalement, ne craint point de donner une grosse somme à ses fantaisies, qui consistent ordinairement à avoir des fruits étrangers, qu'ils font venir avec de la chaleur artificielle dans des terres, en fruits prématurés, et en des oiseaux de tout genre et de tous les pays. Il y a des gens qui ont leur maison garnie, jusqu'à la cave, de belles porcelaines, et dans leurs jardins des grottes de coquillages, qui coûtent des millions. Si le luxe extérieur est borné, les dépenses intérieures n'en sont que plus considérables, et tel particulier a des services de porcelaine, de quarante, cinquante et plus de mille florins, qui ne mange pas par an les intérêts de mille francs. Les plus belles maisons que j'ai vues à mon goût, sont celles de M. Hogendorf, du prince d'Orange, la maison du

bois qui appartient à Taxers, juif. Il y a à la Haye une infinité de gens de cette nation. Ces Portugais sont reçus par-tout, et, dans le nombre, il y en a de très-estimés.

Le bourg de la Haye a été témoin de projets d'une trêve qui a été conclue à Anvers en 1609. Les Wigths, en 1672, y ont éprouvé la haine de leurs compatriotes, qui venaient encore de se porter à des excès horribles contre leur fameux pensionnaire Barneweldt, dans un tems où ils lui avaient de grandes obligations; car ce grand personnage, par son adresse, venait de leur faire rendre les places qu'ils avaient mis entre les mains des Anglais dans un tems où ils avaient besoin d'argent. Ce service ne l'empêcha pas de subir une mort injuste. Le village de Riswick, où est un beau palais du prince d'Orange, n'est qu'à une demi-lieue de la Haye; la paix qui s'y conclut en 1694, le rend fameux. Une grande avenue qui y conduit mène à une infinité de jolies maisons : celle par où l'on va au bord de la mer, n'est pas moins agréable, ni moins bien ornée. On va faire souvent des parties de plaisir à un village qui est sur le même bord. Dans les treize jours que j'ai resté à la Haye, je me serais très-bien amusé,

sans tous les grands repas qu'il m'a fallu essuyer. Tous MM. les ministres étrangers ont voulu m'avoir chez eux, et m'ont comblé d'honneur. Je ne puis que me louer extrêmement de la façon dont j'ai été traité. Je les ai quittés le 18 août; j'ai été coucher à Rotterdam, après avoir visité à Delft la manufacture de porcelaine. On tire la terre de Tournay; c'est le grand commerce de cette ville. Je vis aussi les tombeaux des princes d'Orange, qui sont de marbre d'une beauté achevée, et celui de l'amiral Tromp; le tombeau de Guillaume, prince d'Orange, est au milieu du cœur; il est magnifique. L'on montre encore dans la ville la maison de Jaurec, qui assassina ce prince, qu'on peut regarder comme le fondateur de la république.

Rotterdam, n'est qu'à cinq lieues de la Haye; il y a un canal qui joint les deux villes. N'ayant point voulu prendre la voiture d'eau, j'ai passé sur des digues, en côtoyant de gras pâturages, auxquels les pluies de cette année ont fait grand tort. Les moulins établis pour retirer l'eau de ces pays bas, et qui la rejettent dans les canaux, y font un très-bon effet; mais les pluies ont été si fréquentes, que, quelques multipliés que soient

ces moulins, ils ne peuvent empêcher le pays d'en souffrir considérablement. Dans Rotterdam, il n'y a que négocians, ou gens enrichis par les charges de bourguemestre, d'échevin, ou conseiller, qu'eux ou leurs pères ont occupées. La mauvaise administration ne tarde pas à les enrichir, et il est comme d'usage de faire fortune aux dépens du public. Il n'en est pas de même du commerce: si les traitans gagnent, ceux qui s'attachent à un gain licite perdent, et l'on s'aperçoit journellement que le commerce baisse. Peut-être les compagnies, nouvellement établies dans d'autres États, font-elles tort à une ville qui a la plus grande commodité d'attirer vers elle toutes les richesses. On compte que Rotterdam fait la sixième partie du commerce d'Amsterdam, soit en vins de France, dont elle fait emplette à Bordeaux, soit en fromage, qu'elle envoie dans différens pays.

L'amirauté n'est pas le diminutif de celle d'Amsterdam, et ne fournit qu'un cinquième dans les dépenses. Elle a peu de vaisseaux, et faute de fonds, l'on en construit très-rarement. La mauvaise gestion des revenus, fondés sur les entrées des marchandises, empêchent qu'on n'emploie à la construction

un argent déjà très-diminué par la contrebande qui s'y fait : car tout vaisseau peut débarquer des marchandises à la porte des négocians ; et la ville elle-même autorise ou plutôt ferme les yeux sur une fraude qui enrichit les citoyens. Ceux cependant qui sont chargés de la perception des droits font mine de vouloir empêcher la fraude ; mais, le plus souvent, on les gagne par argent ; ou s'ils n'ont pas l'esprit d'être malhonnêtes gens, l'on emploie la force, et l'on intimide cette espèce de gens qui, de leur naturel, sont trop faibles et très-souvent fripons.

Les mœurs et les façons de vivre des habitans de Rotterdam, sont les mêmes que celles que l'on trouve à Amsterdam : les femmes toutes occupées du soin de leur ménage, et les hommes de celui de leur négoce. Le temple est assez grand, et la bourse plus vaste que celle d'Amsterdam. Les bourgeois s'y gardent eux-mêmes, et les bourguemestres, comme dans la plupart des villes de Hollande, sont à la tête des gouvernemens. Ils sont élus par les bourgeois. Les catholiques et les juifs y sont en grand nombre. Le roi de France, dont beaucoup de sujets y trafiquent, a un commissaire de marine

établi dans cette ville, appelé M. Pokin; M. de Fénélon m'avait adressé à lui, et c'est une nouvelle obligation que je reconnais lui avoir, car il m'a procuré la connaissance d'un homme d'un grand sang-froid, et qui semble allier de la sagesse avec de l'esprit et avec beaucoup de connaissances. Il ne m'a pas quitté de la journée; il m'a fait remarquer les dehors de la ville qui sont assez beaux, un chantier de la compagnie des Indes, qui est moins que rien. Il me fit sentir que ma curiosité devait être satisfaite, d'avoir vu une ville célèbre par son commerce, sa grandeur, et par la naissance qu'elle a donné au fameux Grasme. Elle lui a marqué sa reconnaissance, en lui faisant élever une statue dans une de ses places. Ce grand homme y est en grande vénération: l'on y montre encore sa maison. Il est mort en Suisse. Le hâvre de Rotterdam est le plus commode de tous ceux de Hollande. Les plus gros vaisseaux y abordent, et le commerce anciennement y était très-florissant. Beaucoup d'embarquemens s'y font encore tous les jours. Cette ville, la première des petites villes de Hollande, a de belles maisons, des canaux qui bordent toutes les rues, et la Meuse qui forme un bassin devant

elle, comme pour sa commodité. Toutes les religions permises par l'État, y sont tolérées. Elle est devenue partie des états-généraux en 1572, par la retraite du comte de Bossu; outre les avantages dont je viens de parler, elle a celui d'avoir un grand et large bassin, d'où l'on lance à la mer les vaisseaux nouvellement faits ou réparés.

En moins d'un jour, l'on peut voir et je vis ce qu'il y a de plus curieux dans Rotterdam; n'y étant pas d'ailleurs retenu par les agrémens de la société, j'en partis dès le lendemain, 19 août, pour nous rendre à Bois-le-Duc, qui en est à quinze lieues, il nous a fallu traverser Gorecum, Workum et Heusden, villes qui ont quelques fortifications sur le Rhin-Meuse et du Wahal ou du Léen que nous passâmes dans des bacs. Ces chemins sont assez mauvais, et le pays ne paraît pas riche.

Bois-le-Duc est environné de marécages; on en tire de la terre dont on fait des tourbes. C'est une place du Brabant hollandais, dépendante des états-généraux. La ville est assez grande, mais les maisons en sont moins belles et moins propres que celles des villes de Hollande. Les catholiques y sont très-nom-

breux. Le prince Holsteinback, le premier officier en grade des états-généraux, en est gouverneur, ne s'y étant pas trouvé, il m'a fallu demander la permission de visiter les fortifications, à un lieutenant-colonel, qui nous a laissé la liberté et tout le tems nécessaire pour faire nos observations. La situation, plus que le nombre des ouvrages, contribue à rendre cette place presque imprenable; de tous côtés elle est entourée de marais impraticables, qui s'étendent dans les environs à plus d'une lieue. Ils peuvent causer des inondations, et pendant l'hiver ils en forment réellement une si considérable, qu'on ne peut passer que par deux portes de la ville, tout le reste étant couvert. Le rempart très-spacieux est ombragé d'arbres superbes et muni de huit bastions avec des courtines tantôt longues, tantôt courtes. Elles ne sont défendues que par quelques ouvrages, et il n'y a que les quatre portes qui soient couvertes de demi-lunes; à celle de Wiecthenpoord, commence une chaussée qui conduit à deux grosses redoutes ou fossés quarrés qui ont à leurs angles chacun un petit bastion : ils se nomment St.-Antoine et Isabelle. Ils ont été construits pour assurer l'inondation de ce côté;

côté; ils ne sont éloignés de la ville que d'une portée de canon. Le St.-Antoine, qui en est le plus proche, est revêtu de maçonnerie.

Vis à-vis la porte d'Hortenpoort, l'on a trouvé le marais plus praticable que dans les autres endroits, puisqu'on vient d'y construire quelques demi-lunes auxquelles on travaille encore. Le port de Bois-le-Duc reçoit les plus grandes barques. L'entrée en est défendue par un gros château muni de quatre bons bastions qui, en assurant le port, prennent des revers sur la ville qu'ils dominent absolument.

Les habitans de la mairie de Bois-le-Duc, sont belliqueux, peu occupés du commerce extérieur, et s'attachant au débit des épingles, des couteaux et des tourbes qu'ils tirent en quantité des terres qui sont dans le voisinage. En 1559, le pape y érigea un évêché, qui a subsisté jusqu'à la prise de la ville par les Hollandais, qui en ont chassé l'évêque; depuis ce tems, les catholiques qui s'y trouvent, sont dirigés par un vicaire apostolique. En 1585, les Espagnols s'en rendirent les maîtres par surprise; et en 1629, les Hollandais la reprirent après un siége mémorable. On dit qu'il y

avait dans l'église de Saint-Jean un tableau qui représentait un combat de vingt contre vingt, donné à l'occasion d'un propos avantageux de Breanté, gentilhomme français; je ne l'ai pas vu; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est parlé de ce combat dans beaucoup d'histoires. Dans cette église de Saint-Jean s'était tenu un chapitre de la Toison d'Or, en 1471. La liberté de conscience est aussi établie dans cette ville, et toutes les religions y sont tolérées; mais la religion seule de l'État peut y avoir un exercice public. Bois-le-Duc a ses magistrats, et dépend du conseil d'État, qui a, dans sa jurisdiction, le ressort des villes de cette espèce.

Le 20, nous partîmes de Bois-le-Duc, et nous arrivâmes le même soir à Bréda, qui n'en est qu'à sept lieues; le pays est aride, sablonneux, jusqu'aux environs de cette ville qui sont parfaitement bien plantés. Elle est dans le Brabant conquis, dépendante des états-généraux: c'est à Bréda que la France, après la rupture du congrès de Cologne, proposa de renouer les conférences interrompues. Cette ville est échue par mariage à la maison de Nassau-Orange, et a fait partie de la succession de Guillaume, roi d'Angleterre. Les différens survenus entre le prince de Nassau et le roi de

Prusse, ont fait que ces terres, mises en séquestre, ont été très-négligées ; mais depuis 1732, époque où cette baronnie fut cédée au prince Frison de Nassau, l'on a travaillé à réparer le dommage qu'a pu causer un séquestre de trente années, avec la clause qu'on ne rendrait aucun compte. Cette ville est assez jolie, quoique petite ; le temple est vaste, et renferme un mausolée d'un baron de Bréda. Ce mausolée est un morceau unique dans son genre. Il est de marbre transparent ; le corps du baron, étendu sur une table qui est aussi de marbre, a au-dessus de lui une table pareille où sont ses armoiries ; cette dernière table est soutenue par quatre statues admirables.

Le château du prince (1), orné à la moderne, est superbement meublé ; il y vit magnifiquement, avec la princesse d'Angleterre, son épouse, qui joint aux ornemens naturels de l'esprit beaucoup de politesse ; elle lui est d'autant plus nécessaire qu'elle fait oublier l'étiquette des cérémonies, qui est la même qu'en Angleterre ; ce qui n'est guère du goût de gens si partisans de la liberté républicaine. Elle ne mange jamais en public, pas

(1) Bâti par Guillaume, en 1680.

même avec le prince son mari. Les dames et les officiers se montrent très-empressés à lui faire leur cour ; elle les admet à ses promenades, et à son concert qui est excellent ; elle joue parfaitement du clavecin, et a une assez jolie voix ; ses musiciens sont des virtuoses : ce goût pour la musique lui coûte 40 ou 50 mille f. par an. L'un et l'autre me reçurent avec grande distinction ; je puis bien assurer de n'avoir, dans tout mon voyage, essuyé autant de questions que ce jour-là de la part du prince. Il a un esprit vif, qui saisit d'abord les objets, a de la précision, de la justesse, en exige des autres dans les réponses qu'ils lui font ; ami de la guerre, il en parle bien, est au fait de l'histoire, connaît les généraux, et par le cas qu'il fait des officiers, semble vouloir s'attacher un corps, qui, dans le besoin, c'est-à-dire en tems de guerre, l'aiderait peut-être à conserver le rang que ses ancêtres ont occupé dans la république. On sait que l'union des sept provinces, et leur existence, est en partie due aux soins infatigables que les princes d'Orange ont pris de leur conservation depuis la révolte contre l'Espagne.

Dans le grand nombre d'officiers retirés en cette ville, MM. de Saromin et de Salis sont

ceux que j'ai vus le plus. Le premier est un officier-général, très-vieux ; il a beaucoup fait la guerre, et a, toute sa vie, profondément réfléchi sur tous les événemens qu'il a vu arriver : il paraît bien, à sa conversation, que c'est un homme instruit, et qu'il a encore toute la vivacité de la première jeunesse ; il a tracé sur le papier une infinité de remarques qu'il ne montre à personne. M. de Salis, son intime ami, est un homme modeste, sage, qui jouit de la plus grande considération à la cour du prince d'Orange.

Les gentilshommes attachés au prince, font fort bien les honneurs de sa maison ; celui qui a le plus sa confiance, et qui, ayant beaucoup de souplesse d'esprit, et l'art de parvenir à ses fins, travaille le mieux à faire réussir les projets de son maître, est M. de Burmaine, colonel au service de l'État. Je fus fort fâché de son départ pour la Haye, étant curieux de voir l'homme principal de cette cour. La garde rend les honneurs au prince, qui en a une particulière pour lui : c'est l'unique droit qu'il ait sur les troupes qui ont leur commandant particulier.

La religion dominante est celle de l'Etat ; le prince laisse cependant exister un couvent

de béguines dans la ville, et dans un village voisin, un de religieuses qui rapportent l'époque de leur fondation à un tems très-reculé. Les catholiques romains y sont en très-grand nombre, et l'attachement que cette ville montra pour sa religion dans le quinzième siècle, lui causa bien des pertes. Elle était du diocèse d'Anvers, et n'a plus qu'un vicaire apostolique.

Des Drossars sont à la tête des bourgeois, étant ce que sont ailleurs les baillifs; ils sont chargés de faire publier les édits des états-généraux, et de faire exécuter les sentences des échevins contre les criminels. L'Espagne s'empara de Bréda, et la garda jusqu'en 1595. A cette époque, les états-généraux s'en saisirent; Barlemont la reprit en 1581, et Maurice en 1590. Spinola, en 1625, la remit entre les mains des Espagnols, qui l'ont perdue en 1635, après un long siége dont le prince d'Orange eut la conduite. Depuis ce tems, elle est demeurée sous la puissance des Hollandais, et a été choisie en 1607, pour y tenir un célèbre congrès pour la paix conclue entre les états-généraux, l'Angleterre, etc. La place est bien fortifiée, les ouvrages, tenus avec soin et propreté, sont enterrés;

Les treize bastions qui entourent la place, sont spacieux et susceptibles, supposé qu'on en fût venu là, d'opposer une grande résistance. Dans la visite que j'en ai faite, j'ai écrit les noms des ouvrages tels que les voici :

1°. En sortant par la porte d'eau sur la ganche, on voit un grand bastion avec la courtine et la demi-lune. 2°. En suivant, un second bastion avec les mêmes ouvrages que ci-dessus. 3°. Sur la porte d'Anvers, un bastion avec la courtine couverte d'une demi-lune. 4°. Le bastion de Hollande qui est le plus grand avec sa courtine et sa demi-lune, et au milieu un moulin à eau, avec une écluse dont l'on se sert pour inonder cette partie. On regarde cette inondation comme ne pouvant être arrêtée ni détournée. 5°. A la porte de Keniech, un bastion moindre avec sa courtine et sa demi-lune. 6°. A la pointe, une espèce de contre-garde, la courtine et la demi-lune. 7°. Un bastion avec un cavalier dedans, et la courtine avec un semblable ouvrage. 8°. Un bastion de même que le précédent. 9°. Un bastion sans cavalier, la courtine fort longue et deux lunettes qui couvrent la demi-lune. 10°. Un bastion case-

maté avec une demi-lune vers la pointe du côté de la face droite, et dans la courtine la porte de Bois-le-Duc. 11°. Un bastion, son cavalier, la courtine fort longue, et au milieu un petit bastion camus couvert d'une demi-lune. 12°. Un bastion, son cavalier, et la demi-lune vis-à-vis la courtine. 13°. Un bastion, la courtine prolongée jusqu'à la porte d'eau.

Suivant ce détail des fortifications, l'on peut juger que la place est assez régulière, mais qu'il faut beaucoup de monde pour la garder. Elle est dans un terrein bas, aquatique, n'est dominée d'aucun côté; elle est environnée de prairies coupées de canaux, dont les eaux servent à en mettre plus ou moins dans les fossés et à former les inondations. Cette facilité a empêché le grand nombre d'ouvrages; mais ceux qui y sont paraissent très-bons, et prendre des défenses les uns des autres parfaitement bien entendues. Ils sont soutenus avec grande attention.

Le prince de Nassau fit tous les efforts possibles pour nous retenir à Bréda; mais la crainte de tomber dans les mauvais tems, nous empêcha de nous rendre aux invitations les plus attrayantes. Le tems s'avançait, et

je voulais voir encore tout à mon aise la Zélande et les Pays-Bas autrichiens. Je partis donc de Bréda le 22, et, le même jour, après avoir traversé le village de Rosendaal, j'arrivai à Berg-op-Zoom. Cette ville, au pouvoir des états-généraux, fait partie du Brabant conquis, a le titre de marquisat que lui donna Charles-Quint en 1583, est sur la Saône, et appartenait anciennement à la maison de Berg, qui lui a donné son nom. Depuis ce tems, par succession de la maison d'Auvergne, elle a passé dans la branche palatine de Sulbach. Ce jeune prince jouit des revenus qui en dépendent, sous la tutelle de la duchesse d'Aremberg, sa grand-mère, pendant que la république a les fortifications. Elle tire aussi des impôts, qu'elle ne peut lever sans la permission expresse du marquis. La princesse d'Aremberg me fit toutes sortes d'offres de service ; les magistrats vinrent me rendre visite, et M. de Gardilières, commandant de la place, qui était venu exprès de Bréda, me fit rendre des honneurs qui sont dûs à un ordre venu du conseil d'État. Par des lettres qu'un de ses membres me donna pour le commandant, ce conseil prescrivait apparemment la façon dont il voulait que je

fusse traité dans cette dernière place de la république. Cette ville est remplie de catholiques qui y ont une chapelle. La justice s'y rend au nom du marquis, avec appellation aux cours de la Haye. L'église des réformés est assez grande, et renferme une infinité de tombeaux d'espagnols.

La situation de la place est très-propre aux fortifications. Celles qui se trouvent dans la partie achevée, sont très-bonnes : on les regarde comme le chef-d'œuvre du fameux Cohorn. Elle est sur un terrein élevé, et au bord de la petite rivière de Zoom, qui, après l'avoir traversée, se jette dans l'Escaut, dont une des embouchures est à l'ouest.. La ville n'a jamais été prise, et conserve, à cet égard, le titre de pucelle. Elle a été attaquée en 1688 par le prince de Parme, et 1622 par Spinola, mais toujours inutilement : depuis ces tems reculés, l'on y a ajouté beaucoup d'ouvrages; une grande partie de la place n'en a cependant encore que de terre, et, pour ainsi dire, qu'un simple tracé de ce qu'on y doit faire.

L'entrée du Hâvre est défendue par un fort appelé de l'*Eau*, qui a quatre bastions ; il est situé sur la gauche, et a communication avec deux autres qui sont sur la même ligne ;

de l'autre côté, à droite, vis-à-vis de Steemberg, il y a les forts de Moërmont, Dinsen et Rouer, qui se joignent et se communiquent, moyennant une ligne faite avec soin; mais d'autant plus inutile, à ce qu'on m'a assuré, que, dans cette partie, l'on peut former une inondation avec les écluses qui y sont pratiquées. La mer baigne encore les murs d'une autre partie de la ville, et ses eaux y montent même quelquefois considérablement dans les hautes marées.

La partie de la ville, qui ne peut tirer sa force des eaux, est fortifiée régulièrement: dix bastions à oreillons, casmatés avec des flancs bas, l'environnent, et toutes les courtines sont défendues par des demi-lunes et des lunettes, toutes très-bien minées, avec de beaux souterrains, des galeries, des mines, dans lesquelles j'entrai, qui vont au-delà du glacis du chemin couvert. Au lieu de place d'armes dans le chemin couvert, il y a des lunetttes avec des coupures, et une espèce de petite tour à la pointe. Berg-op-Zoom a quatre portes: celle de Bois-le-Duc ou d'Anvers, la porte d'Eau, celle de Steemberg, et celle de Van. De cette dernière, part un chemin couvert qui conduit aux forts qui sont

à portée de Steemberg : c'est cette partie où les ouvrages sont encore informes. Cette place, dans le total, est très-forte; et la Zélande, qui, à cause de sa proximité, a intérêt de la voir achevée, peut se donner une bonne barrière, en fournissant l'argent nécessaire pour la mettre en sa perfection. Non loin de cette ville, dom Louis Roquensez essuya une grande défaite en 1544, dans le commencement des guerres qui ont établi la république de Hollande.

Les troupes qui se trouvent dans la place sont belles, et bien composées en officiers. Tous ces messieurs voulurent venir avec moi, et m'accompagner aux mines et par-tout ailleurs. Leur présence m'empêcha, dans un sens, de voir la place tout à mon aise. Ils me furent cependant de quelque ressource; car je puis assurer à leur avantage de n'avoir pas eu besoin d'ingénieurs. Les plus jeunes même ont répondu à toutes nos questions avec tout l'entendement et la sagacité possible. M. de la Gardilière me retint à souper le soir de mon arrivée; c'est un ancien militaire, qui en a les façons, le cœur, et semble occupé uniquement de son métier, dont il parle en bons termes. Le lendemain à dîner,

il me fit voir les dames; elles étaient toutes très-bien mises, et quelques-unes assez jolies; en sorte que mon tems s'y passa très-agréablement. Il ne se contenta pas de me faire saluer par la garde, qui, chaque fois que je passais sur la place, prenait les armes; à mon départ, il fit tirer le canon, et m'avoua qu'il m'avait rendu des honneurs qu'il n'aurait garde de rendre au prince d'Orange, vu la conséquence. Je me serais passé bien volontiers de toutes ces cérémonies : comme la populace de toute la ville me suivait, j'avais un air aussi embarrassé qu'on puisse l'avoir. Je repris mes sens dans mon yach, d'où, après avoir passé la nuit et avoir côtoyé différentes villes de Zélande, je descendis à Middelbourg le 24 d'août; je logeai dans mon yach.

La Zélande, qui est une des sept provinces, contient quantité d'îles, dont la principale est celle où sont Middelbourg, Flessingue et Terrever : la première est comme au centre de l'île, et les deux autres, chacune à une extrémité. Middelbourg est une grande ville très-commerçante, et ornée de magnifiques bâtimens : elle a aussi une amirauté et une compagnie des Indes. La corderie a une étendue surprenante, les différens magasins

de commerce, remplie de gens qui ne perdent point de vue leurs affaires, et qui ne mettent de douceurs dans la société, qu'autant qu'elles peuvent les aider à l'avancement de leur fortune.

M. Vangters est à la tête des magistrats : il est bourguemestre, et a, par son crédit, que lui a acquis un mérite soutenu d'un fond de sagesse, une autorité presque despotique parmi les citoyens. Middelbourg a été long-tems attaché à la religion catholique romaine; en 1561, le pape y érigea un évêché, qui a subsisté jusqu'en 1574. Alors les Hollandais se rendirent maîtres de la ville, malgré la résistance des bourgeois ; elle doit à son commerce, son embellissement et la multitude des habitans qu'elle contient.

Une grande allée d'arbres conduit de Middelbourg à Terrever. Cette ville, quoique petite, ne laisse pas que d'être fréquentée par les habitans de Middelbourg : elle est au bord de la mer; elle a un petit port qui ne reçoit que les barques de pêcheurs : ils y débitent leurs marchandises; mais ce petit commerce n'y a attiré jusqu'ici que peu de monde, et la ville n'est point peuplée.

Flessingue est à-peu-près dans le même

cas, quoiqu'elle ait l'avantage d'avoir le meilleur port, et le plus assuré qu'il y ait dans les Provinces-Unies : les vaisseaux y entrent chargés. La ville, coupée par une infinité de canaux, est extrêmement jolie; au haut d'une tour adossée à la maison-de-ville, est une platte-forme, d'où l'on découvre un pays fort étendu, et le plus beau de la nature; c'est ce qu'il y a de plus curieux à voir dans Flessingue, qui, par sa position, ses bassins, et quelques maisons de particuliers, mérite qu'on ne l'oublie pas dans le voyage de Zélande.

M. de Lambretsen est bourguemestre et pensionnaire de la ville, union de charges contraire aux constitutions de la république, et qui lui donne une grande autorité. Je l'avais vu à Maëstricht. Je renouvellai sa connaissance avec d'autant plus de plaisir, que c'est un homme fort aimable, dont j'espérais tirer bien des lumières. Il a un frère qui est conseiller; il en avait un autre qui avait été ambassadeur en France.

Il me conduisit aux bassins où sont les vaisseaux de guerre : cinq sont dans un canal particulier, couverts d'un toît de tuile, précaution pour les garantir de la pluie; ce que

bien

bien des gens de marine ont désaprouvé. Dans ce nombre, il y en a deux faits nouvellement : l'un est de cent pièces de canons. Je le visitai tout entier, et je puis me vanter d'avoir été dans le plus beau vaisseau qu'on puisse voir, et où les dépenses nécessaires n'ont pas été épargnées. A côté de ce canal, est un endroit qu'on réduit à sec tant qu'on veut, afin d'y radouber les vaisseaux, et où l'on peut faire entrer assez d'eau pour les lancer à la mer, au moyen de très-belles écluses de pierre de taille. Cet ouvrage, digne des Romains, a été fait sous la direction d'un Français.

Les vaisseaux marchands abordent au port, qui est très-commode, communiquent à la mer et a son entrée défendue par une batterie de canons, que l'on a placée sur une platte-forme assez élevée.

L'hôtel-de-ville, où nous allâmes ensuite, n'a rien qui mérite attention : neuf échevins, deux bourguemestres, le secrétaire et le pensionnaire, décident, souverainement et sans appel, des affaires criminelles. Pour les civiles, l'on a la voie d'appel à la chambre de la Haye; celles de moindre conséquence sont portées devant un tribunal inférieur; ce qui a rapport à la police de la ville, à ses in-

térêts, à sa politique, se traite devant une assemblée de vingt-quatre conseillers, de bourguemestres, du pensionnaire, du secrétaire. Ce tribunal est très-remarquable, en ce que les plus puissans de cette ville ont tellement partagé le crédit entr'eux, et s'entendent ensemble si parfaitement, que plusieurs de ceux qui le composent, ne savent point le secret des affaires réservé à un plus petit nombre.

L'île est assez grande, bien peuplée et bien cultivée; on regarde le bled qu'on y récolte, comme le meilleur qui croisse dans les Provinces-Unies; il y a aussi plusieurs manufactures des choses que l'on envoie aux Indes. Les digues y sont bien entretenues, et l'effort de la mer exige que l'on y ait une attention continuelle : la plus grande partie est de pierre; on les entretient avec les droits qu'on tire sur les choses nécessaires à la vie, sur les eaux-de-vie, les eaux de genièvre (1), et sur une infinité de petits monopoles que l'on fait passer aux étrangers.

La société est plus aimable à Flessingue

(1) Le mar de genièvre sert à engraisser les bœufs dont la chair est très-délicate, mais pas assez forte pour pouvoir être salée.

que dans les autres villes. Je m'y amusai très-bien chez M. Brehem.

Je revins à Middelbourg, où je ne pus éviter un grand dîner chez M. Borselom, homme de bonne et ancienne famille dans la magistrature. Là se trouvaient M. de Saint-Martin, neveu de l'ancien gouverneur de Tournay, réfugié français, lieutenant-colonel du régiment de Holstein, grand chef d'escadre, Verels, bourguemestre de Terrever, et plusieurs personnes toutes très-aimables : ce second voyage à Middelbourg, me procura le plaisir de voir la maison de M. Auteux, qui ressemble à un palais, et dont les dedans sont très-éloignés de la simplicité républicaine ; son fils en a une également belle à Flessingue. Il n'y a point de nobles dans cette province ; et le prince d'Orange, qui avait ce titre unique ne tardera pas à en être dépouillé, car tous les principaux des villes, montrent un grand acharnement à ce que la province fasse l'acquisition du marquisat de Flessingue, et de Terrever qui le lui donnait.

Dans le peu de tems que je fus avec les bourguemestres, il ne me fut pas difficile de m'appercevoir du crédit qu'ils ont : chacun s'empresse à leur faire la cour ; et je pus dé-

couvrir aisément que les intrigues et l'argent contribuent, comme dans les autres pays, à la réussite des affaires que l'on desire. Ce n'est plus comme dans les premiers tems de cette république, où les particuliers, peu attentifs à leurs intérêts, ne consultaient que ceux de l'État; actuellement chacun s'occupe de son bien, n'est content qu'à mesure qu'il amasse des richesses, n'importe à quel prix.

Cette ville fut donnée en ôtage à la reine Élisabeth, et fut ôtée d'entre les mains des Anglais, par la belle négociation de Barnevelt. Elle regarde comme un de ses titres les plus honorables d'avoir donné naissance à l'amiral Duiter, qui, de matelot, parvint, par ses grandes qualités, à la charge d'amiral; il fut tué en 1676, dans un combat naval, donné contre l'amiral Duquesne, armateur français.

Après avoir côtoyé plusieurs îles de Zélande, nous débarquâmes à Anvers, par l'Escaut; ce fleuve est bordé de plusieurs forts, dont les principaux sont Lillo, appartenant aux états-généraux, et Saint-Philippe, aux Impériaux.

Anvers est une grande et belle ville, autrefois très-peuplée et très-commerçante, mais

actuellement comme déserte et inanimée. La navigation de l'Escaut lui est interdite par des traités passés entre la France et la Hollande ; elle ne peut envoyer les marchandises provenant de ses manufactures, que par le fort Barreau, et les droits à payer dans les différens endroits d'une aussi longue route, sont immenses ; elle est réduite à consommer dans le pays, ou à vendre quelques laines aux habitans de Lille, et des autres villes de Flandre, qui fabriquent les étoffes, et viennent ensuite les revendre : c'est ce qui a causé la ruine totale de cette ville ; elle emploie le peu d'habitans qui lui reste, à la fabrication des dentelles, et au blanchissement des toiles. Le commerce ainsi interrompu, a éloigné les fabricans et les marchands qui venaient l'habiter de toutes parts. La population de cette ville, montait à plus de deux cent cinquante mille ames, et se trouve actuellement réduite à soixante mille tout au plus.

Il y reste encore un monument singulier de l'empressement qu'on avait à favoriser le commerce, et à y participer ; c'est une grande maison que cinq villes anséatiques avaient fait bâtir à leurs dépens, pour y loger deux cents de leurs familles, et leur y procurer des

établissemens et des magasins. Ils avaient leur justice séparée, formaient une espèce de république particulière, et allaient tous à la bourse au son des instrumens : ce dernier lieu si fréquenté autrefois par les marchands, ne l'est plus que par une bande de petits polissons qui y jouent toute la journée, et cette ville principale du Brabant, n'est plus fameuse que par sa décadence.

La peinture qui y fleurissait aussi, y est tombée à proportion ; l'académie qui subsiste ne voit plus de maîtres comme Rubens et plusieurs autres. Il y a encore à Anvers une infinité de tableaux qui attestent à quel point le goût de la peinture y était porté : une descente de croix, dans la cathédrale, est le morceau de peinture le plus beau que l'on puisse voir : il y a, dans cette église, bien d'autres tableaux, qui, quoique beaux, n'approchent point de celui-là.

Cette église est antique et belle. Le clocher est d'une élévation prodigieuse ; je découvris la plus grande partie du Brabant et de la Flandre hollandaise ; la vue n'étant bornée par aucune montagne, se trouve parfaitement satisfaite.

La ville est gouvernée par deux bourgue-

mestres et dix-huit échevins. Ils jugent souverainement pour le criminel; quant au civil, les particuliers ont droit d'appel à la cour de Malines. L'empereur tire toute la quinte essence de ce beau pays. Delà l'envie extrême des habitans de changer de maître. Les troupes qui contribuaient à la consommation, n'y sont plus : ils ne se tirent d'affaire qu'avec peine, et ne jouissent d'un peu d'aisance que par l'extrême bonté de leurs terres.

Les fortifications de la ville sont en très-mauvais ordre, et tombent pour la plupart faute de réparation, ou par vétusté. L'on y voit encore quelques bastions assez petits, des grandes courtines, quelques demi-lunes, et un ouvrage à corne long et droit. Le reste n'est qu'un débris, qu'on a de la peine à distinguer. Cette place serait cependant susceptible d'être rendue très-forte. La citadelle est un peu moins délabrée. C'est un pentagone régulier; chaque courtine qui joint le bastion, a vis-à-vis une demi-lune : elle est faite moins pour défendre la ville contre les ennemis, que pour la tenir elle-même dans la soumission. Elle domine sur elle, et la joint du côté de l'esplanade par une ligne de communication. Le fossé de cette citadelle est re-

vêtu, en bon état, profond, fait en cuvette dans le fond et rempli d'eau. Deux des bastions se portent sur l'Escaut, et en protègent ou défendent la navigation. Toutes ces fortifications ne seraient pas mauvaises, si elles étaient mieux entretenues. Les magasins sont encore en plus mauvais état, et dans la place il n'y a ni farine, ni poudre, ni même des troupes; car ce qu'il y en a dans tous les Pays-Bas autrichiens, suffit à peine à la garde de quelques citadelles.

Un des avantages de cette place serait une inondation que l'on pourrait former, et qu'on regarde comme assuré du côté du village Deckeren; cet endroit est fameux par l'action qui s'y passa en 1703, où le maréchal de Bouflers manqua surprendre le général Opdam. Celui-ci fut le premier à annoncer sa déroute à Bréda, pendant que Stagenbourg répara le désordre, par sa bonne conduite, rétablit l'affaire, et fit que les avantages furent partagés.

Les remparts forment une bonne promenade dont les dames ne profitent point. Au lieu de s'y rassembler, elles se contentent d'aller dans la ville en carosse d'une place à l'autre : elles appellent cela faire le cours. La

société y est assez animée ; la compagnie y est, dit-on, très-bonne. Le gouverneur n'y était pas. M. Duiter, sur qui j'avais des lettres-de-change, me conduisit dans la ville, dont les rues sont assez larges. La position du port est admirable.

J'allai aussi chez l'évêque, qui me reçut très-poliment. Cette ville a été, dans tous les tems, très-attachée à la religion catholique romaine. Paul IV y érigea un évêché. La haine du peuple contre les erreurs nouvellement établies dans le quinzième siècle, lui fit éprouver les fureurs des hérétiques à diverses reprises : c'est même l'époque de la chûte de cette ville ; car la quantité des gens qui en sortirent pour cause de religion, transportèrent à Amsterdam et dans d'autres villes de Hollande, leur industrie et les richesses qui font l'envie de toute la terre. Dans ce tems fameux par les troubles, époque de l'établissement de la république des sept Provinces-Unies, le duc d'Alençon, y fut reconnu duc de Brabant ; mais il ne put y réussir à s'en rendre maître, quoiqu'il y eût un grand parti en sa faveur.

Les habitans d'Anvers sont divisés en treize quartiers, dont chacun a ses capitaines et ses

officiers. Ils font partie des différentes compagnies d'arquebusiers, d'arbalêtriers, auxquelles anciennement l'on attacha de grands priviléges. La ville en obtint aussi de très-considérables qu'elle conserve encore.

A peine fûmes-nous sortis d'Anvers, que nous trouvâmes un pays bien différent de celui que nous venions de passer. Des terres cultivées avec soin, moins abreuvées que celles de Hollande et plus diversifiées, offrirent à nos regards un spectacle charmant. Le moindre terrein qui est bien ménagé, nous annonça la fertilité du sol, et toute cette route jusqu'à Malines, nous fit concevoir une grande idée des ressources immenses que des armées trouvent dans un tel pays.

Malines est à moitié chemin d'Anvers à Bruxelles, a une enceinte très-grande, mais elle est assez mal bâtie. Ses marchés en grains y sont considérables : ses dentelles sont en grande réputation. Ce négoce y fait vivre et entretient la quantité énorme de religieuses qu'il y a. En 1599, elle a été érigée en évêché. Elle ne renferme en curiosités que des choses communes que l'on voit par-tout.

Le conseil souverain qui y réside, a été fameux dans tous les tems. Il attire un grand

nombre de plaideurs qui répandent beaucoup d'argent. Son autorité ne s'étend pas sur la ville, qui est gouvernée par deux bourguemestres, sept échevins nobles et sept autres familles plébéïennes. Cinq compagnies de bourgeois sont destinés pour la garde, et chaque compagnie a son maître pour s'y rassembler en certains jours. La Dyle la traverse et lui amène les eaux de la mer par le flux et reflux, ce qui aurait rendu sa position très-favorable pour la forteresse. L'empereur n'en a pas été tenté, elle n'a qu'un rempart assez mauvais. Deux incendies lui ont fait beaucoup de tort; le premier, en 1546, ruina toute la ville : il fut causé par le feu du ciel qui tomba sur le magasin à poudre. Le second, en 1580, causé par la brutalité des soldats du prince d'Orange, qui, après avoir pillé la ville, la brûlèrent.

Le village de Rimenentein est à quelque distance de cette ville; il est connu par le danger que courut le prince d'Orange, d'y être pris dans le tems des guerres des Pays-Bas.

On n'est guère tenté de rester long-tems dans un endroit où l'on ne connaît personne, et où rien de très-beau ne vous retient. Ainsi,

nous ne fîmes que dîner à Malines, et nous arrivâmes à Bruxelles de très-bonne heure, après avoir traversé Wilworden, petite ville entourée d'un simple retranchement, et avoir côtoyé long-tems un canal très-large, planté de deux côtés, et qui conduit d'Anvers à Bruxelles.

Cette dernière ville, située sur un côteau, est très-bien bâtie, a de grands hôtels, et renferme toute la noblesse du pays. Il y en a pourtant moins qu'autrefois. Plusieurs gentilshommes se sont retirés à Vienne pendant les troubles qui ont agité ce pays; d'autres à Madrid; quelques-uns en France; quelques familles aussi se sont éteintes.

Le commerce de Bruxelles consiste en camelot, en dentelles et tapisseries : il diminue tous les jours, et il semble que la mauvaise administration qui appauvrit le pays bas autrichien se fasse sentir jusques dans la capitale.

La maison-de-ville conserve un grand air d'antiquité, et n'a qu'un magnifique appartement tendu de tapisseries superbes. Les Etats du Brabant s'y tiennent deux fois l'année. Le clergé et la noblesse sont assis des deux côtés d'une grande table, et le tiers-

états est debout derrière leurs siéges. La justice civile s'y rend par un conseil, dont on peut appeler à la cour souveraine de Malines. Toute voie d'appel est interdite pour les affaires criminelles.

Bruxelles a été pendant quelque tems, à ce que l'on m'a assuré, une ville de plaisirs; mais il semble que la cour de l'archiduchesse ait communiqué son ennui, aux maisons même particulières de la ville; car, à l'exception de deux ou trois, toutes sont fermées, et chacun y vit chez soi. On va, tout au plus pendant le beau tems, se promener au Cours pour y voir le monde, et se faire force révérences entre gens mêmes qui ne se connaissent pas.

L'archiduchesse, sans être fort civile, est singulièrement laide. Quoiqu'elle ne manque pas d'esprit; elle fait consister sa grandeur et ses plaisirs dans une étiquette gênante et très-désagréable; sa cour y est fort triste. Il faut y avoir affaire pour l'habiter: six ou huit dames qui la servent en préfèrent une plus gaie; elles sont toutes filles assez jolies, et bien mises.

La dame d'atours, qu'on appelle grande maîtresse, est M.me de Nassau-Dietz, que le

peu de fortune a réduite à prendre cette place, qui la contraint toute la journée : elle ne peut sortir de sa maison que pour accompagner l'archiduchesse, qui passe sa vie à la visite des couvens. Cette princesse a beaucoup de diamans ; les jours de gala, elle met sur sa tête une infinité de poinçons qui ajoutent à sa figure un degré de l'aideur qui ne peut se représenter : elle mange beaucoup, et est servie par les dames deux plats à deux plats ; ils sont multipliés au point que, comme ils restent tous sur la table, à la fin il y en a plus de cinquante, tous d'assez mauvaise façon. Le pays entretient sa maison et ses équipages. Les carrosses de suite, dont elle se sert dans les jours de cérémonie, sont d'un bois noir, horrible ; le sien seul est doré.

Elle a un conseil où elle préside : on dit qu'elle a l'esprit des affaires, qu'elle saisit même avec grande vivacité ; elle a donné toute sa confiance au comte d'Arrach, dont le père est aussi dans le ministère de Vienne : ce sont des gens d'une naissance médiocre ; mais qui ont des vues très-étendues, et au fait du métier qu'ils font. Celui-ci est, à ce qu'on assure, plus propre pour un tribunal de justice, que pour le ministère ; peut-être

ce défaut de capacité qu'on lui trouve, lui est-il attribué par la noblesse, qu'il traite avec dureté et avec hauteur. Il n'a des attentions que pour les gens de robe. Il est incompréhensible quelle industrie il est obligé d'employer pour tirer de ce misérable pays tout ce que la cour de Vienne lui demande. Jusqu'ici il y a réussi; mais, à la fin, on se crut obligé de modérer les demandes. Il n'est pas possible que des hommes, qui n'ont aucune ressource du côté du commerce, ni par la vente de leurs denrées, puissent fournir des sommes aussi considérables que celles qu'on exige d'eux.

Le duc d'Aremberg a le district de la guerre, et le comte d'Arrach est chargé de toutes les autres affaires. L'autorité de l'un et de l'autre aurait eu plus de force, s'ils avaient su se réunir; au contraire, ils ont écrit l'un contre l'autre à Vienne, à différentes reprises. Gardant tous les dehors de la bienséance, ils conservent leur animosité qu'ils font éclater dans les occasions. Le duc d'Aremberg se livre entièrement à son ministère, et y réussit très-bien; on dit même qu'on en fait grand cas à Vienne. Sa femme, qui est fort aimable, n'a pas peu contribué à sa fortune. Son crédit

sur l'esprit de l'impératrice lui a valu la charge de grand-maître des armes, que le comte d'Arrach voulait l'empêcher d'obtenir. Ils vivent magnifiquement à Bruxelles et à Enghien, terre qui appartenait à la maison de Condé, et qui est d'un très-gros revenu. Ils y font des embellissemens qui, quoique déjà très-chers, ne sont rien en comparaison de ceux qu'ils projettent.

Les fortifications de Bruxelles sont en mauvais état et tombent en ruine, à l'exception d'un fort appelé de *Montercy*, construit par les Espagnols. La province a le titre de duché, et cette ville a presque toujours été le séjour des gouverneurs que les empereurs y ont envoyés : elle est sur la rivière de Seën; elle doit à son canal la plus grande partie de ses richesses; elle a été bombardée en 1695 par le maréchal de Villeroy, occupée par les alliés en 1706, et assiégée inutilement en 1708 par l'électeur de Bavière : elle est actuellement gardée par dix compagnies bourgeoises et par quelques régimens de troupes réglées.

Sans les dîners de cérémonie qu'il m'aurait fallu essuyer à Bruxelles, j'y aurais séjourné plus long-tems. Je m'amusai fort avec le duc d'Aremberg, et je passai agréable-

ment mes soirées, avec M. de St.-Germain, chez M.elle Cardos, fille d'un juif, pour qui le prince Eugène avait de l'amitié; mais craignant d'indisposer contre moi ceux qui m'avaient invité, si je restais pour vivre en mon particulier, je partis pour Gand, le 3 septembre.

Une très-belle chaussée nous conduisit à Alost, ville située à l'entrée du comté de Flandre. Ce pays, plus beau encore et mieux cultivé que celui que je venais de traverser, me fit sentir la préférence que la nature doit avoir sur les choses que l'art fait considérer. La Hollande est un pays curieux, un pays de machines, une terre desséchée que l'on défend contre les ravages de l'élément le plus terrible. La visite en plaît, mais on s'y ennuie bientôt, au lieu que je ne pense pas qu'il puisse en être de même de ce pays-ci : la variété et la belle nature ont des charmes qui se perpétuent.

La ville de Gand fait partie des pays-bas autrichiens. La Lys et la Meuse, qui se jettent dans l'Escaut, baignent ses murs et facilitent, par les canaux qu'ils forment, le transport des marchandises. La grandeur de cette ville est extraordinaire; ce qui la fait pa-

raître moins peuplée qu'elle n'est : elle contient de grands jardins et beaucoup d'abbayes qui occupent un très-grand terrein.

Son commerce est en toiles, dentelles et bled, dont il y a, tous les vendredis, des marchés, où l'on se rend de tous les environs. L'évêché a été érigé en 1559 : il est suffragant de Malines. La cathédrale est ornée de marbre, renferme quelques tombeaux ; mais ce qu'on peut voir de plus beau, de plus ancien en fait de tapisseries, ce sont cinq tentures dans l'église de l'abbaye de Saint-Pierre, que l'on va voir exprès par curiosité. Ce qui reste à visiter après ceci, est fort peu de chose ; et, sans un couvent de Béguines, où je me promenai beaucoup, je n'aurais su comment passer la matinée : cette maison renferme douze cents filles, qui vivent chacune dans leur ménage.

Charles-Quint avait pris naissance dans cette ville, qu'il aimait particulièrement ; mais l'esprit de révolte auxquels les habitans sont très-enclins, avait extrêmement indisposé ce prince, qui, pour tenir les mutins en bride, avait fait élever une citadelle, dont on voit encore quelques vestiges. La ville est environnée de quelques mauvaises fortifications.

Il y a beaucoup de noblesse à Gand, et en hiver fort bonne compagnie. Nous y avons une de nos branches établie : elle a une sépulture avec des mausolées qu'on dit être fort beaux.

Gand se glorifie d'une origine très-ancienne, et tient à grand honneur d'avoir vu tenir dans sa cathédrale plusieurs chapitres des chevaliers de la Toison d'or. Ses habitans sont très-guerriers, et naissent, pour ainsi dire, avec de la haine contre leurs princes, et de l'amour pour l'indépendance, dont ils ont souvent donné des preuves. En 1381, Artevelle, homme de peu de chose, tint tête à Louis Demale, comte de Flandre, quoique ce dernier fût soutenu par Charles VI, roi de France; il donna la sanglante bataille de Rosbecq. Charles-Quint fut forcé de venir lui-même réduire les rebelles, en 1539, et de leur imposer des loix qui pussent les contenir dans le devoir.

En 1576, se conclut à Gand le fameux traité de pacification qui porte son nom; en 1599, on la vit accéder à l'union d'Utrech; en 1678, elle soutint un siége contre Louis XIV, qui, toutefois, s'en rendit le maître, et la remit, par la paix de Nimègue, à ses anciens pos-

que le sont celles de toute la Flandre autrichienne. Il semble que l'empereur veuille tirer tout l'argent des Pays-Bas, et craigne d'y en répandre pour les choses même les plus nécessaires. Ce peu de ménagement fait desirer aux habitans le changement de domination : ce sont-là du moins les vœux du peuple, car la noblesse du pays craint le pouvoir despotique de messieurs les intendans de France.

Depuis l'an 1600, ces pays ont été sujets à voir chez eux de grands troubles : la séparation de sept de leurs provinces se fit par le traité de Munster, en 1648. Pour les droits de mariage de l'Infante d'Espagne, il se fit encore quelque démembrement en 1674; depuis il fut question entre la France et la république de Hollande, de faire, de ce qui restait des Pays-Bas espagnols, une république sous la protection de la France et des Hollandais; mais ce projet n'ayant pas été exécuté, ces pays se sont vus exposés aux guerres des années 1672 et 1688, ainsi qu'à celle de 1701, qui finit par leur donner l'empereur pour nouveau maître.

Quoique le commerce soit considérablement diminué à Bruges, l'on y trouve des magasins de toutes sortes d'étoffes : une

femme en tient un, à ce qu'on prétend, pour le compte des Jésuites; il est beaucoup mieux assorti que ceux que j'ai vus en Hollande. Le peuple travaille à quelques manufactures d'étoffes de soie, de futaines, ou au débit des laines, du coton, des soies, et à faire quelques autres petits négoces. Il y a dans cette ville fort peu de noblesse, et la compagnie y est très-rare. L'évêque est suffragant de Malines. L'ordre de la Toison d'Or prit naissance à Bruges en 1130, le jour du mariage de Philippe-le-Bon avec Jeanne de Portugal. Depuis ce tems, plusieurs chapitres s'y sont tenus.

Les Hollandais bombardèrent Bruges en 1704, et la prirent deux ans après. Le comte de La Motte la leur reprit en 1708 : il la perdit l'année suivante. Depuis lors la maison d'Autriche l'a conservée. Elle lui laisse la liberté de se gouverner par ses magistrats ; mais l'empereur y tient un commandant. Peu de momens suffisent pour satisfaire la curiosité à Bruges; aussi le séjour que nous fîmes ne fut-il pas long.

Dans l'après-dîner du même jour, nous nous rendîmes à Ostende. Cette ville est fameuse par la compagnie qui l'enrichissait, et

à la destruction de laquelle les Hollandais se sont si opiniâtrément attachés. Par un traité de 1532, ils sont venus à bout de l'abolir et par-là de jeter dans la misère des peuples que l'appât du gain y avait attirés. Cette interdiction était si nécessaire et si utile aux Hollandais, que pendant le peu d'années qu'elle a subsisté, ils ont éprouvé une grande diminution dans leur commerce. Si ceux-ci ont gagné à cette dissolution, quelle perte n'ont pas faite les habitans d'Ostende? Cette ville, autrefois florissante, est devenue la retraite de quelques pêcheurs et d'un petit nombre de familles pauvres qui n'ont pas le moyen de s'établir ailleurs.

Les fortifications de cette place ne seraient pas mauvaises, si elles étaient entretenues; mais elles sont si négligées, que les magasins même sont à découverts, et ne peuvent contenir aucun approvisionnement nécessaire. La ville, quoique très-petite, a trois portes, une sur la route de Bruges, l'autre sur celle de Nieuport, et la troisième qui donne sur le port.

En sortant par la porte de Bruges, le rempart n'est point revêtu; il est étroit et entoure la place, qui a huit bastions de

cette porte jusqu'à celle qui est du côté de la mer. Les bastions, assez petits, sont couverts de contre-gardes. Les courtines des ravélins et un double chemin couvert, règnent dans toutes les parties, pour la défense desquelles on ne peut tirer aucun parti ni des hautes marées, ni d'une inondation qu'on peut pratiquer.

Mais le plus grand avantage d'Ostende, c'est de pouvoir tirer de grands secours de la mer, de pouvoir forcer l'ennemi qui l'assiégerait, à une double dépense, en la bloquant par terre et par mer. Le port subsiste comme il était. Le commerce reviendrait plus florissant que jamais, si les habitans avaient la permission de l'exercer librement : ce qui serait de la plus grande utilité pour les Pays-Bas autrichiens, mais, ce qu'apparemment ils n'obtiendront jamais. L'intérêt des Hollandais s'y oppose trop fortement, pour qu'ils n'apportent pas à l'exécution d'un dessein si légitime tous les obstacles possibles.

Les fossés sont larges, profonds, et se remplissent à proportion des marées : le long du canal qui va à Bruges, il y a des redoutes quarrées pour assurer la navigation.

Ostende doit ses fortifications au prince

d'Orange, qui, par l'attention qu'il eut de la mettre en état de défense, l'empêcha qu'elle ne fût prise en 1583. L'archiduc Albert la prit, il est vrai, en 1604, mais cette conquête lui coûta cher; il fut obligé de tenir la place bloquée pendant trois années consécutives, y perdit un monde infini, dépensa des sommes prodigieuses, et ne dût l'acquisition d'un monceau de terre et de cendres qu'à Amboise Spinola, sans le secours duquel il ne serait jamais venu à bout de son entreprise. Enfin, en 1658, le maréchal d'Aumont, ayant bloqué Ostende par mer, y perdit ses vaisseaux, et fut pris lui-même. Depuis ce tems, cette ville est restée au pouvoir de l'empereur, qui, comme l'on peut juger par ce qui a été dit, la néglige autant que tout le reste du pays.

Il n'y a point de bonne eau; il la faut faire venir par bateaux, circonstance qui rend un siége encore plus désastreux, et qui contribue à faire périr une infinité d'assiégés. D'Ostende, nous dirigeâmes notre route vers Dunkerque, où nous arrivâmes après avoir visité Nieuport et Furnes.

Nieuport est encore en plus mauvais état qu'Ostende; elle est à une demi-lieue de la mer; elle peut, par des écluses, inonder un

grand pays : les deux principales sont du côté de Furnes et d'Ypres. Un gouverneur de cette ville, craignant d'être assiégé, entreprit, par une précaution mal entendue, de lâcher ces écluses, et n'étant pas assez maître des eaux, inonda un vaste terrein occupé par plusieurs villages. C'est présentement celui d'Amour. Les terres inondées étaient moitié à l'Empire, et moitié à la France. MM. Canillac et Desmaisons résolurent, il y a quelques années, de les dessécher, moyennant une jouissance de vingt-cinq ans. Ils en obtinrent la permission du roi de France; mais, ayant négligé de demander celle de l'empereur, le gouverneur autrichien s'y opposa, et ce projet utile échoua par un défaut de formalité. Ce desséchement serait très-salutaire au pays. On assure que les exhalaisons, qui sortent de ces eaux, causent toutes les maladies qui règnent aux environs.

Nieuport a plus de maisons à louer qu'elle ne contient d'habitans; tant sont grandes les pertes que cause à ce pays le défaut de commerce. Ce fut près de cette ville, qu'en 1600, se donna la fameuse bataille de l'archiduc Albert, contre Maurice de Nassau. Celui-ci remporta la victoire, mais il fut forcé de lever

le siége de Nieuport qu'il tenait bloquée. Elle avait été pillée et brûlée en 1383 par les Gaulois, dans la révolution des Pays-Bas; en 1583 le prince de Parme s'en empara; enfin la cession, que les Français en firent aux Anglais en 1713, fut une des conditions du traité de paix si utile à la France. Les Anglais en sortirent en 1714, et remirent cette place à l'empereur, qui, dans ce moment, y tient une garnison très-faible.

La petite ville de Furnes est plus jolie, mieux bâtie, et un peu moins dépeuplée que Nieuport; les fortifications y sont mieux entretenues. Les états-généraux, qui y tiennent une garnison, ont grand soin que leurs places de la barrière soient toujours en état de défense. Elle n'est qu'à deux petites lieues. Un canal joint ces deux villes. L'air y est très-mauvais, et cette garnison est du nombre de celles que les troupes des états-généraux appréhendent. La ville a trois portes qui sont du côté de Nieuport, d'Ypres et de Dunkerque. A la droite de la première est un bastion couvert d'un grand ouvrage à couronne; le reste des fortifications de la place est d'une grande régularité; huit bastions forment son circuit, et les courtines ont pour défense des

demi-lunes, dont la plupart ne sont point revêtues. Les bastions sont très-grands, quoique plusieurs soient vides. On admire la beauté des remparts; tous les dehors peuvent être inondés, au moyen des écluses de Nieuport, depuis la porte qui regarde cette ville, jusqu'à celle de Dunkerque. Il y a derrière la première enceinte un retranchement, dont l'on pourrait faire un second corps de place; mais les états-généraux, contens de pourvoir à l'entretien des fortifications, s'embarrassent peu de faire des augmentations dans des places où ils n'ont que le droit de garnison.

Tout le pays est bas, marécageux, et le salut de cette place dépend entièrement de la conservation des écluses de Nieuport; elle est la capitale d'une chatellerie, et a le titre de vicomté. Près de Furnes, les Français gagnèrent une fameuse bataille contre les Espagnols, en 1658. Par le traité de la Barrière, elle est devenue une des places qui assurent la tranquillité des Provinces-Unies.

Nous arrivâmes, comme je l'ai dit, le soir à Dunkerque : c'est une place sur le bord de la mer. Elle appartient à la France, qu'elle couvre de ce côté. Pour le commerce, et pour la sûreté de la place, il serait très-important

de relever ses fortifications, et de rétablir le port, dont la démolition a été une des conditions d'un traité déshonorant pour la France, et que l'Angleterre avait depuis long-tems fort à cœur. En effet, les armateurs de cette ville les incommodaient beaucoup en tems de guerre; ils s'emparaient souvent de leurs vaisseaux, et en tems de paix, le commerce qu'ils faisaient détruisit fort celui de la nation britannique. Pour ces raisons, les Anglais sollicitèrent vivement la destruction de ce port, et le malheureux état, où se trouvait alors la France, ne permit pas de rejeter cet article. Les Anglais travaillèrent eux-mêmes à la démolition : ils renversèrent bastions, demi-lunes, tous les ouvrages, détruisirent la jetée, comblèrent le canal et une partie du port, et coupèrent toutes les écluses, à l'exception d'une seule, qui était une des plus petites. Ils la laissèrent subsister pour faciliter l'écoulement des eaux. Ils comptaient leurs ouvrages de durée; mais une haute marée emporta les terres dont ils avaient rempli le canal, et donna d'abord une entrée à de petits vaisseaux : elle s'est depuis conservée, moyennant le secours de cette même petite écluse qui sert à nétoyer le port et à rejeter dans la mer les

sables et les vilainies qu'elle y amène. Les vaisseaux y entrent actuellement à demi-chargés : le port tire de sa position une grande commodité, car il est comme défendu par cinq ou six bancs de sable, qui, en rompant l'effort de l'eau, le garantissent de la violence des hautes marées, et mettent les navires en sûreté.

Le commerce de Dunkerque est actuellement très-florissant, et la Flandre, d'où l'on tire les étoffes pour les transporter en Espagne, ou dans d'autres pays, en reçoit une grande utilité; d'ailleurs, comme le port est franc, un grand nombre de marchands y débarquent, et les Anglais eux-mêmes y viennent chercher beaucoup d'eau-de-vie, qu'ils font passer frauduleusement en Angleterre.

Tous les habitans de cette ville ne respirent que le commerce. Je suis persuadé que les fortifications ne tarderaient point à être rétablies, et le port à être remis dans son premier état, si on leur en donnait la permission.

La ville, quoique petite, est très-bien percée, est extraordinairement peuplée, a d'assez belles maisons, et possède des gens riches qui contribuent à l'amusement de la garnison. Le fameux Jean Bart y avait pris

naissance. Malgré tout le tort qu'on a fait à cette ville, l'on y trouverait encore, en cas de besoin, de bons matelots et d'excellens armateurs. La jetée, qui s'avançait dans la mer, était couverte par deux forts qui étaient en tête, et par trois autres sur la droite et sur la gauche : il ne reste de tout cela que quelques fondemens, et le canal n'est pas aussi large qu'il l'était anciennement; le bassin, où étaient les vaisseaux du roi, est encore dans le même état; et les corderies, ou autres bâtimens nécessaires pour une marine, sont entretenus avec soin et avec grande attention.

L'on ne voit plus que les traces des fortifications; toutefois les fondemens de la plus grande partie existent : ce qu'on appelle la basse ville n'est qu'un faubourg de la grande, laquelle était contenue dans un grand ouvrage à couronne, qui a eu le même sort que les autres, et que l'on ne voit plus que sur des plans. Il y en a encore plusieurs dans la ville, qui méritent d'être examinés avec attention.

Quelques belles et bonnes que fussent les fortifications, je ne crois pas qu'on s'attachât à les relever, s'il était question de rétablir Dunkerque. Je pense, qu'en tirant la force de la place de sa position au milieu des eaux, et

en l'enveloppant de grands canaux, l'on pourrait éviter de grandes dépenses : l'on m'a dit même qu'un projet, conforme à ce système, avait été envoyé à la cour.

L'unique écluse qui reste, à laquelle la ville doit le rétablissement de son commerce, donne une idée de la construction admirable dont les autres étaient faites. Le commissaire anglais, qui est toujours à Dunkerque, la voit avec chagrin, et partage avec ses compatriotes le barbare regret de ne l'avoir anéantie aussi. Le peuple la considère d'un œil bien différent : on en jugera par un petit événement dont l'espion anglais faillit être la victime. Une haute marée vint dégorger le canal : le commissaire voulut réparer les dommages que la mer causait à son ouvrage ; les habitans accoururent en foule, et il n'eut d'autre moyen de se sauver des mains d'un peuple, charmé de voir renaître l'espérance de s'enrichir, que celui de se rendre spectateur tranquille d'un heureux accident qui causait une joie générale.

Les canaux, qui viennent des différentes villes de Flandre, se réunissent à Dunkerque, facilitent les transports des marchandises, et

font

font un merveilleux effet pour le commerce de fonte de ce pays.

Berg en a un de communication, qui est défendu par deux flots. Nous en suivîmes les bords pour aller en cette ville, dont la sûreté principale dépend des écluses de Dunkerque, qui n'en sont qu'à deux lieues : elles servent pour opérer des inondations. Ces villes dépendent si parfaitement l'une de l'autre, que ce fut cette raison unique qui les empêcha d'être assiégées dans la dernière guerre. Les ennemis se virent hors d'état d'entreprendre deux siéges à-la-fois, dont les circonvallations auraient occupé des armées entières.

Mais la démolition des écluses de Dunkerque, qui assuraient les inondations de Berg, a fait faire réflexion sur le peu de force que cette place tire d'elle-même. On veut y remédier par de grands ouvrages qui sont projetés : il y en a même quelques-uns d'exécutés. Les dépenses seraient énormes, si on voulait obvier à toutes les defectuosités de cette place. Autant que je puis en juger, l'on ne doit songer qu'aux réparations d'une nécessité absolue, pour mettre la place à l'abri d'une attaque imprévue. Pour peu que l'on voie quelque apparence de guerre de ce côté,

il est à présumer que l'on pressera le rétablissement de Dunkerque ; chose d'autant plus nécessaire, que notre frontière, dans cette partie, est dégarnie de villes fortes pour la couvrir, et que les Hollandais, par leurs places de la Barrière, peuvent avancer les premiers, et même laisser Lille derrière eux.

Quoiqu'il en soit, je n'ai point été frappé de la bonté des fortifications de Berg. L'air d'ailleurs y étant fort mauvais, je me suis empressé d'en partir. Je me rendis à Ypres, qui est bien différente de Berg. Cette ville est grande, belle, remplie de noblesse et de gens riches ; outre ces avantages intérieurs, elle est défendue par des fortifications d'une beauté merveilleuse et d'une force singulière. Ce ne sont pas, comme à Berg, des inondations douteuses et mal assurées, beaucoup d'ouvrages médiocres pour la grandeur, et qui ne se soutiennent pas ; ce sont au contraire peu d'ouvrages, mais très-vastes et bien défendus des eaux que l'on ne peut soigner et dont on dispose.

Du reste, pour bien connaître Ypres, il faudrait avoir vu le fort et le faible des ouvrages, la défense et l'attaque, se mettre au fait de la direction des eaux, chose qui serait

également curieuse et instructive. Le peu de tems que j'y restai, et le peu d'espoir que j'avais d'acquérir les lumières nécessaires pour approfondir cette matière, ne me permirent pas de prendre une juste idée de la bonté de cette place. Je pense que le siége en serait long et meurtrier, à cause de la grandeur des ouvrages, des ressources différentes que l'on trouverait pour la défendre jusqu'à l'extrêmité, et du feu qu'il faudrait essuyer. Ypres est une des places de la barrière; les Hollandais y ont garnison, et M. le prince de Plilipotaten en est gouverneur. Il me combla de politesse, aussi bien que la princesse son épouse : elle est moins froide que lui, paraît avoir beaucoup d'esprit et une grande envie de plaire; elle n'est point jolie, mais elle est aimable. Je soupai chez eux; on dit qu'ils tiennent un grand état de maison.

Les appointemens du gouverneur sont assez forts. Il est bien juste qu'une république aussi riche que l'est celle des Provinces-Unies, paie magnifiquement des princes des maisons souveraines, qui, en prenant leur service, sont obligés de faire souvent leur cour à un bourguemestre qui s'estime mieux qu'eux,

et qui leur fait sentir le besoin qu'ils ont de lui.

J'aurais séjourné avec grand plaisir plus long-tems à Ypres, la compagnie avec laquelle je soupai m'ayant extrêmement plu ; mais n'ayant plus de connaissances à prendre, je partis pour aller à Lille.

Cette place est trop connue de tout le monde, pour que j'entre ici dans de grands détails sur ce qui concerne cette ville. J'en ai visité pendant cinq ou six jours les fortifications avec MM. les ingénieurs. De tout ce qu'ils m'ont dit, ou des remarques que j'ai pu faire, je juge que cette place, très-bonne en elle-même, avait bien des parties faibles. Depuis que la France en est en possession, on a tâché de les réparer, et l'on y travaille encore tous les jours, autant que les fonds qu'on y emploie peuvent le permettre.

Sans m'arrêter sur les commerces différens que font les habitans de cette ville, sans parler de la beauté, de la grandeur de ses édifices, de ses places et de divers siéges qu'elle a soutenus sous différens maîtres, je vais passer au détail des fortifications de Menin.

C'est une petite ville assez vilaine, de peu de commerce, à trois lieues de Lille. C'est aussi une place de la barrière des pays-bas autrichiens. Il y a de belles blanchisseries. Par les différentes inondations qu'on pourrait faire avec ses eaux, la Lys (1) contribuerait plus que tous les autres ouvrages à rendre cette place fort bonne. Je crois même que cette ville entre les mains des Français ne tarderait pas à devenir une de leurs plus fortes barrières; car sûrement ils y feraient travailler, ce que les États-Généraux n'ont garde de faire, parce qu'ils n'en sont point propriétaires, et qu'ils ne la possèdent que pour servir de sûreté à leur République.

Je vais donner quelques détails des fortifications, ouvrage par ouvrage, ce qui peut servir, en les confrontant avec les plans que l'on a de ces villes. Du côté de la rivière et sur le rempart à droite, l'on trouve un bastion avec la contre-garde qui couvre l'écluse des Capucins, proche de laquelle coulent les eaux de la Lys. La courtine de ce bastion a pour la couvrir une demi-lune avec son réduit, et une tenaille dans le fossé. Sous

(1) Cette rivière prend sa source à Lisbourg, dans le comté d'Artois, et se jette à Gand, dans l'Escaut.

cette courtine est la porte d'Ypres; c'est à cette porte que se fit la principale attaque dans le dernier siége que les alliés en firent.

Un bastion à l'extrêmité de la courtine est suivi de pareils ouvrages, tenailles dans le fossé, demi-lune, et réduit pour couvrir la porte de Bruges.

Un bastion ensuite avec un cavalier, vis-à-vis duquel le ruisseau de Quelvo contribue à l'inondation qu'on voudrait opérer.

A un grand bastion qui vient après, commence une espèce de double rempart que coupe le petit ruisseau qui va se jeter dans la Lys, proche d'un moulin à huile. L'on pourrait tirer le meilleur parti de ce ruisseau et de la rivière pour la défense de la ville de ce côté.

Vient ensuite un autre bastion, et sous la courtine la porte de Courtrai, une demi-lune avec une sortie pour les eaux.

Suit la porte de Lille, après un bastion, et indépendamment d'une demi-lune, avec la tenaille dans le fossé qu'elle a pour sa défense, il y a comme un grand ouvrage à corne, tant pour éloigner les approches que l'ennemi pourrait faire, que pour assurer et protéger

les inondations, qui ont encore au milieu une grande jetée en forme de redoute.

Le dernier bastion joint l'ouvrage voisin des Capucins, par où j'avais commencé; l'on voit encore un grand retranchement que les ennemis avaient fait pour placer leur bagage, pendant le siége de Lille : il commence à la porte de Bruges, et finit vis-à-vis l'inondation.

Cette place est tenue dans le même goût que le sont toutes celles qui appartiennent aux états-généraux, mais plusieurs des ouvrages n'en sont ni réguliers, ni assez vastes, ni bien soutenus.

Les Français prirent Menin en 1663, et y construisirent la plus grande partie des fortifications en 1706; les alliés s'en rendirent les maîtres, et le traité de la Barrière en a ensuite donné la garde à la république des Provinces-Unies, en conservant néanmoins les droits de l'empereur, tant sur cette ville que sur la dépendance que l'on appelle la verge de Menin.

Les fortifications de Tournai sont trop connues pour que j'en fasse la description : je me contente donc d'avancer que, depuis les derniers siéges qui en ont été faits, on n'y

a construit aucun ouvrage de défense. Les mêmes défauts, que l'on connaissait à cette place, subsistent encore : je les crois en grand nombre, mais ils sont faciles à corriger. La citadelle seule, qui a des souterreins très-beaux, est une pièce digne de curiosité; et malgré ce que je viens d'en dire, cette place, considérée dans son ensemble, mérite bien toute la réputation dont elle jouit.

Tournai est sur l'Escaut, capitale d'un petit pays qui tire son nom de la ville même; elle est belle, grande, remplie de noblesse, et fait remonter sa fondation à une origine très-reculée; la cathédrale est très-vaste, contient le tombeau de Chilpéric, qui voulut y être enterré en reconnaissance de la retraite que les habitans lui avaient donnée. Elle a un bailliage, et elle a été le siége d'un parlement. Depuis que la France ne la possède plus, il a été transféré à Douai. Les maisons y sont belles; l'Escaut y forme différens canaux, et le commerce, quoique diminué, y est assez florissant.

Les hérétiques des Pays-Bas, soulevés contre l'Espagne, y ont commis de grands ravages à diverses reprises : ils pillèrent et brûlèrent une partie de la ville en 1566, et

s'y maintinrent jusqu'en 1581, époque où le duc de Parme les attaqua et reprit cette place malgré la défense vigoureuse qu'en fit, en l'absence de son époux, Marie Lalain, femme du prince d'Epinsi. En 1699, Louis XIV, en étant devenu possesseur, la fortifia, et eut le chagrin de voir le prince Eugène la reprendre en 1709, malgré les augmentations que le roi y avait faites. Depuis ce tems, devenue partie de la Barrière, qui est comme le rempart des Provinces-Unies, elle a pour garnison des troupes de cette république; elle y tient un gouverneur, qui, le même jour que j'arrivai, y fit son entrée.

C'est le prince de la maison de Hesse, de la branche de Bombourg, il a été toute sa vie au service des états-généraux, et a toutes les façons d'un ancien et franc militaire. Pour sa façon de vivre, il consulte l'égalité que le service met, pour ainsi dire, entre ceux qui y sont attachés, beaucoup plus que le rang de prince où le hasard l'a élevé.

Mon voyage a fini par cette ville, et mon retour à Paris s'est trouvé l'époque de mes grandes occupations. Elles ne me laissent aucune espérance de pouvoir quelque jour, en visitant divers pays, voir la différence des

mœurs de chaque nation, les comparer ensemble, tâcher d'en connaître le fort et le faible, d'en retenir le bon et d'en rejeter le mauvais. A en juger seulement par ce que j'ai vu, chaque pays renferme d'excellentes parties, mais en même-tems de vicieuses; il n'appartient pas à l'espèce humaine de rien faire de parfait.

---

Pour ajouter un nouveau degré d'intérêt à ce Voyage, nous croyons devoir y joindre, en très-peu de mots, un précis de l'organisation politique actuelle de la république de Hollande, qui a pris le nom de république Batave.

*Notice sur les changemens politiques de la Hollande.*

Depuis la révolution de l'an III de la république française, 19 janvier 1795, le peuple batave a été successivement régi par,

1°. Des représentans provinciaux, provisoires, unis dans les états-généraux;

2°. L'assemblée nationale qui s'ouvrit à la Haie, le premier mars 1796;

3°. La deuxième assemblée nationale ouverte le premier septembre 1797, mais qui, par la révolution du 22 janvier 1798, se transforma en assemblée constituante, et déclara le Pays-Bas république une et indivisible;

4°. Le corps représentatif qui s'ouvrit, selon l'acte, le mardi 31 juillet, l'an IV de la république batave.

Quant à l'administration de la justice, chaque province a un tribunal auquel on peut appeler des cours subalternes, excepté en matière criminelle : on y rend, dit-on, la justice avec beaucoup d'impartialité.

*Revenus.*

Le gouvernement des Provinces-Unies proportionne les taxes aux moyens, ou aux avantages des provinces ou des cités.

*Division actuelle du territoire de la république batave.*

Le territoire de la république batave est divisé en huit départemens, chacun de dix cercles, et ceux-ci de plusieurs communes; le pays est aussi, pour les électeurs, divisé en district de quarante assemblées primaires.

Au moment de la révolution faite en janvier 1793, l'État était composé des sept provinces. Voici la nouvelle division du territoire :

I. Le département de Leems, qui tire son nom de la rivière de Leems, dont l'embouchure dans la mer du Nord sépare l'ancienne province de Groningue, ou la république batave vers le N. E., d'avec Loost-Frise, qui est une province d'Allemagne, renferme à-peu-près l'ancienne province de Frise.

Il est partagé en treize districts, dont les chefs-lieux sont : Windschorten, Scheemda, Groningue, Onderdendam, Zuidhoorn, Dokkum, Terwerd, Leuwarden, Harlingue, Sneck, Balk et Drachten ; ce qui donne treize députés à la représentation nationale.

Ces districts composent cinq cent vingt assemblées primaires.

Le chef-lieu du département est Leuwarden.

II. Le département du Vieux-Issel, qui tire son nom de l'Issel, district d'un autre rivière de l'ancienne Hollande, comprend toute l'ancienne province d'Overissel, l'ancien pays de Drentel, et une partie de l'ancien comté de Zutphen.

Il est partagé en onze dictricts, dont les

chefs-lieux sont : Wolvega, Assen, Meppel, Ommen, Campen, Zwol, Deventer, Almelo, Oldenzaal, Lochem et Goor; ce qui fournit onze membres à la représentation nationale.

Ces onze districts renferment quatre cent quarante assemblées primaires.

Le chef-lieu du département est Zwol.

III. Le département du Rhin tire son nom du Rhin qui le traverse, et comprend la majeure partie du comté de Zutphen, Dotekum, Doesbourg, Arnheim, Barneveld, Harderwyle, Scetsdik, Ulrech, Schoonhooven, Montfort, Nieuwer et Sluis; ce qui donne douze membres à la représentation nationale.

Ces districts composent ensemble quatre cent quatre-vingts assemblées primaires.

Le chef-lieu du département est Arnheim.

IV. Le département de l'Amstel comprend la ville d'Amsterdam, avec une du Gooiland et de l'Amstelland.

Il renferme onze districts, dont il y en a neuf qui composent la commune d'Amsterdam; ce qui donne onze députés au corps représentatif de la nation, et cinq cent vingt assemblées primaires.

Les chefs-lieux en sont Amsterdam, Amstelveen et Vesop.

Le chef-lieu du département est Amsterdam.

V. Le département du Texel, qui tire son nom de l'île et du port de Texel, comprend toute l'ancienne Nord-Hollande, avec le Kennemersan, etc., qui sont de la partie méridionale de l'ancienne Hollande.

Cette étendue est partagée en dix districts, dont les chefs-lieux sont Purmerend, Hoern, Enkhuisen, le Holder, Alkmaer, West-zaan, Dam-Harlem, Leyden; ce qui fait nommer dix représentans. Ces dix districts comprennent quatre cents assemblées primaires.

Le chef-lieu du département est Alkmaer.

VI. Le département du Drete tire son nom d'un vaisseau, qui le donne à la ville chef-lieu, et au pays circonvoisin, et comprend l'extrémité au S-O de la Terre Ferme de l'ancienne province de Hollande.

Il est divisé en treize districts, dont les chefs-lieux sont la Haye, qui en renferme trois, Rotterdam, trois autres; Gonda, Delft, Ulardingen, Schiedam, Nieuweckerk, Sliedrecht et Dordrecht: ce qui fournit treize représentans à la nation. Ces treize districts composent ensemble cinq cent dix assemblées primaires.

VII. Le département du Dommel, rivière

du Brabant, laquelle passe à Bois-le-Duc.

Il comprend la partie méridionale de l'ancienne province de Hollande. Le Bétuve est la partie orientale du Brabant, ou l'ancienne mairie, etc. Il est partagé en treize districts, dont les chefs-lieux sont Gorcum, Heusden, Bommet, Buren, Thiel, Nimègue, Grave, Bois-le-Duc, Oirschot, Vechel, Helmont, Eindhoven et Tilbourg; ce qui crée treize représentans.

Ces treize districts comprennent cinq cent vingt assemblées primaires.

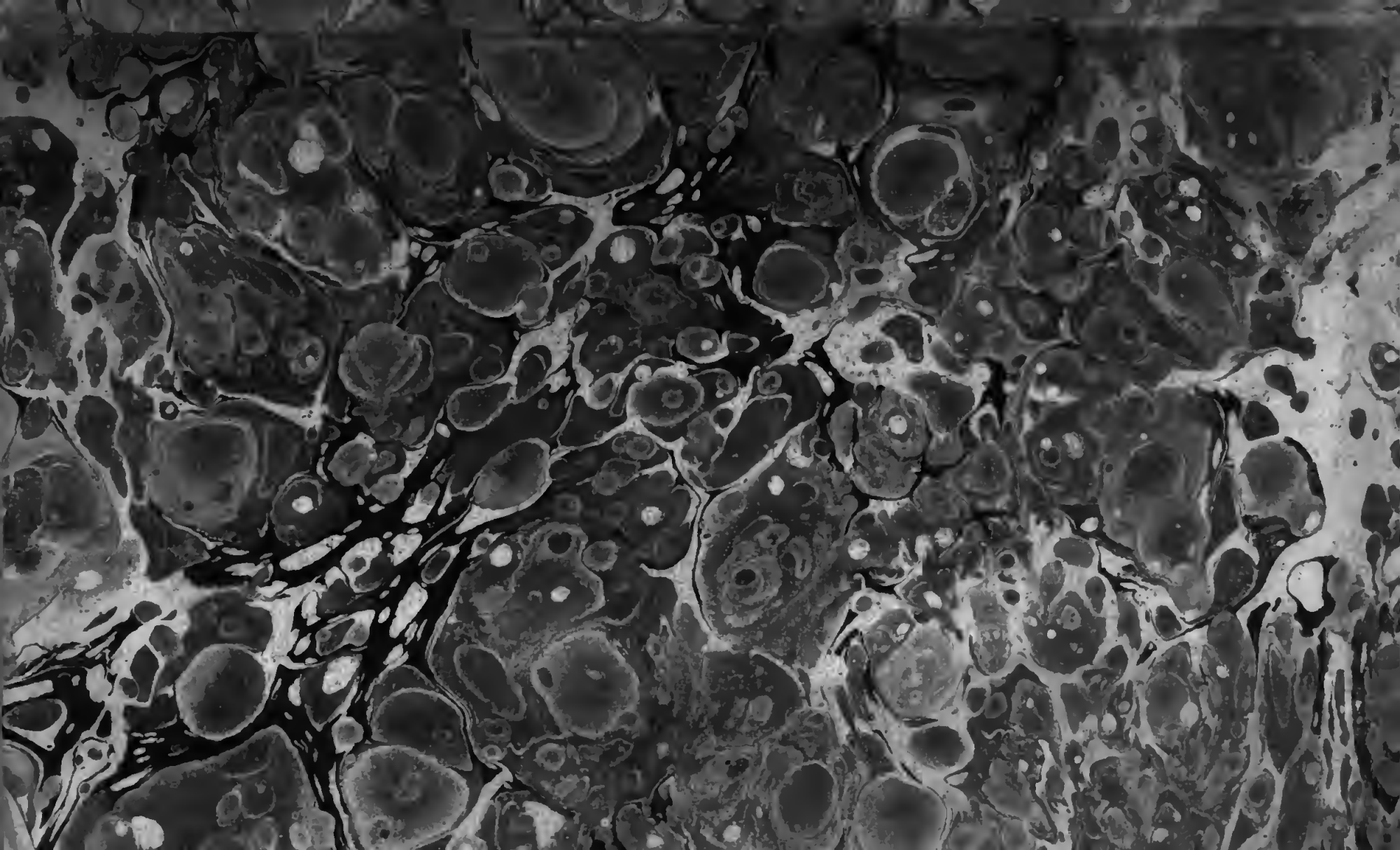
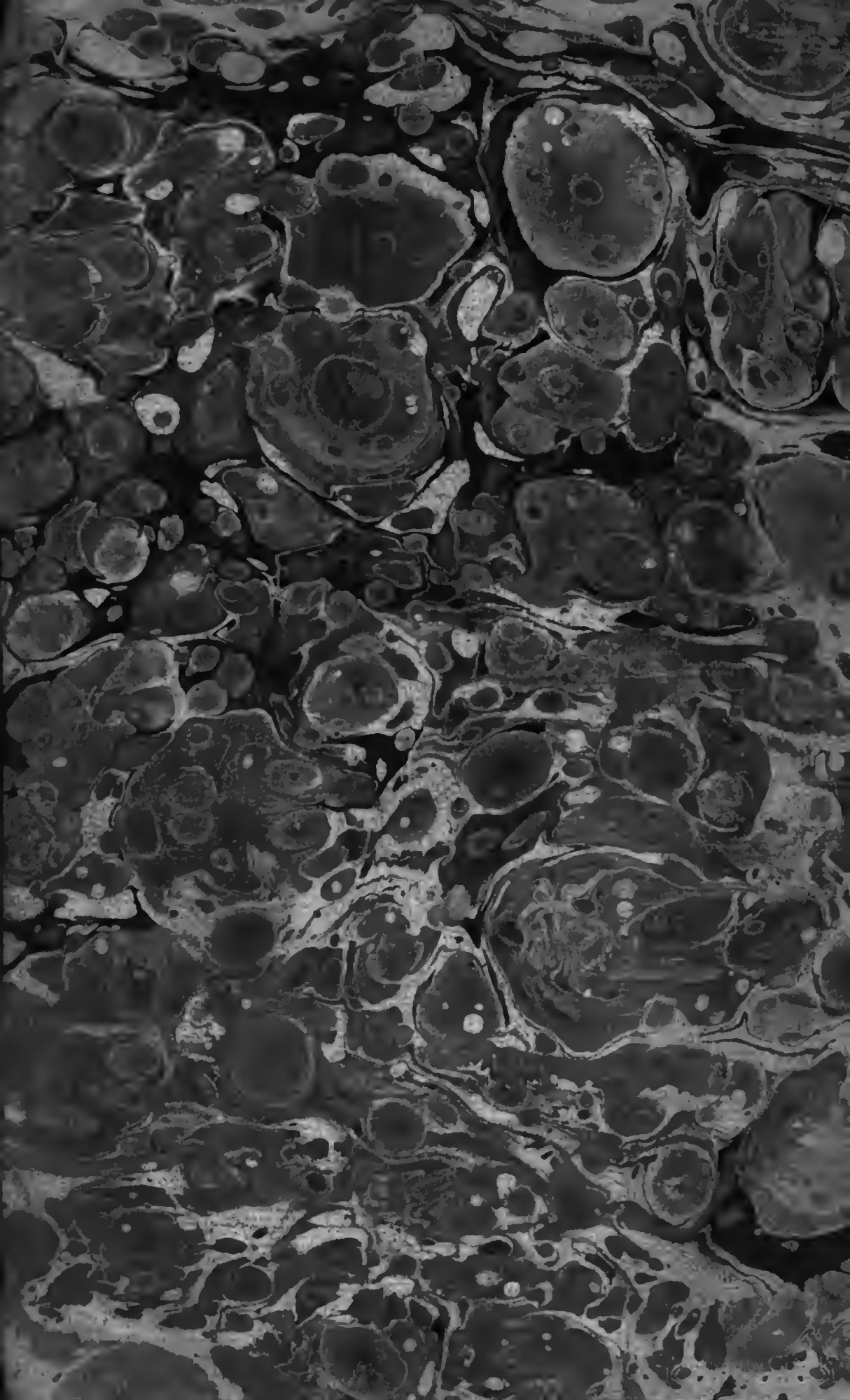
Le chef-lieu du département est Bois-le-Duc.

VIII. Le département de l'Escaut et Meuse comprend la partie occidentale de l'ancien Brabant, l'ancienne province de Zélande et les îles de la Meuse, que traversent l'Escaut et la Meuse.

Il est partagé en neuf districts, dont les chefs-lieux sont Bréda, Etten, Steenbergen, Goes, Middelbourg, 2; Zievikzée, Middelharnes, Brille : ce qui occasionne l'élection de neuf représentans.

Ces neuf districts comprennent trois cent soixante assemblées primaires.

Le chef-lieu du département est Middel-

bourg. Ces huit départemens donnent quatre-vingt-quatorze districts provisoires, trois mille sept cent quatre-vingt-dix assemblées primaires, et quatre-vingt-quatorze représentans, dont trente composent la seconde chambre du corps représentatif, ou le corps des anciens, et les soixante-quatre autres composent la première.

FIN.